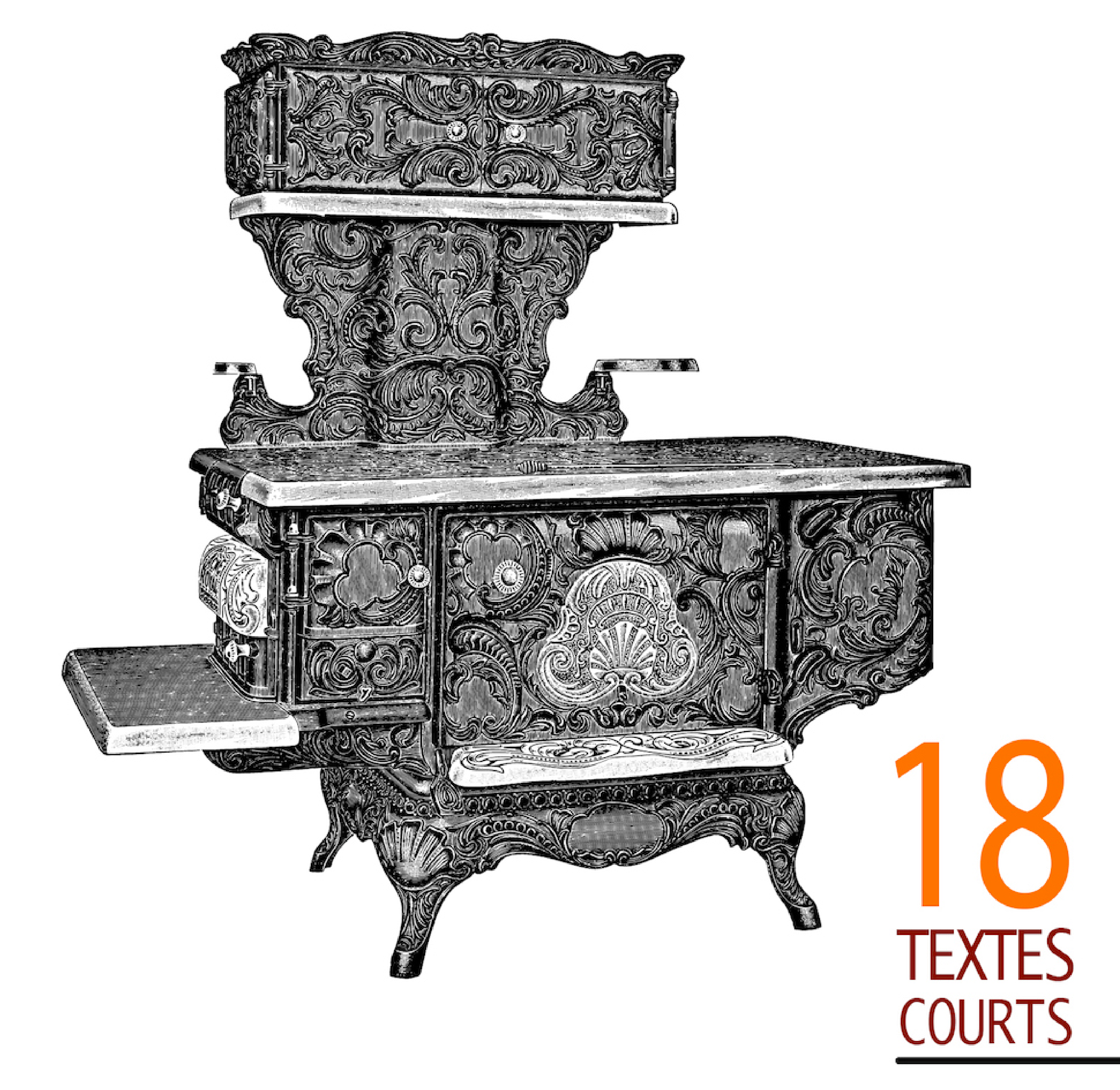
Chaud comme la BRAISE

Squeeze
NUMÉRO
23



18
TEXTES
COURTS



CHAUD COMME LA BRAISE

Dédié
à
Pascale Coulon-Forrest

Correctrice pour la beauté du geste,
équipière de confiance et soutien solide de Squeeze.

Tout notre amour pour tes prochaines vies.

RIP

Revue Squeeze numéro **23**



Sommaire



UN PEU DE CHALEUR

François Huet

C’est bon, mais c’est chaud.
À mâcher, c’est dur, ça craque et c’est chaud.
Me fais pas rigoler quand je mâche,
Et non, je ne répondrai pas à tes questions
Idiotes,
Quand je l’ouvre ça fume.
L’odeur de brûlé fait comme un feu de camp
Qui se serait éteint au lever du jour
Quand tu m’as demandé de tout mettre dedans,
Avant qu’ils arrivent.
Je ne suis pas du matin,
Mais je m’en suis mis quand même
Jusqu’au ras.
L’odeur de viande c’est ma langue,
Toute ma salive a séché,
Envolée, évaporée,
Un grand *pschiiit* de lame enfournée
Encore rouge au fond du seau,
L’eau froide qui bouillonne,
Et le fer devient blanc.
C’est bon, mais ça un goût
D’émail de dents,
De fraise sur la gencive,

Tout est dénervé là-dedans,
Je sens que ça vient de passer la gorge,
Et tu souris de toutes tes dents,
Et moi aussi,
J'essaie en vain de te le rendre
Mais je ne sais pas à quoi ça ressemble,
Gonflées ? Gercées ? Toutes cloquées ?
Je ne sais même pas si elles sont encore là.
Par wagons j'enfourne
Dans la descente, je sens tout.
Glotte, œsophage, estomac,
Les liquides n'y pourront rien,
Cette fois.
Encore une pelletée ?
Je veux bien.
Aaaaaah, une pelletée toute chaude pour…
Toi mon amour,
Moi ton amour,
Tous les fondeurs de brique
Les mineurs de fond,
Les cracheurs de feu
Les fakirs stoïques,
Les grands-mères sadiques,
Les souffleurs de verre,
Les métallurgistes,
Les pyromanes de la côte,
Les pyramides d'Egypte,
Les allumés du cul
Les allumées du gaz
N'y pourront rien changer,
Le feu est au four maintenant,
Tout est à l'intérieur,
Au centre il n'y a plus rien,
Qu'une trace de poussière grise
Dispersée par les pâles
De l'hélico qui se pose.
Avec le bruit du rotor

Je n’entends pas ce qu’on crie.
J’aperçois la pâleur
De cet homme qui me parle
Et me demande et me demande
Et me demande
Me demande
Toujours la même chose,
Toujours la même phrase,
J’ai mes yeux encore,
Pour voir à travers ma fumée,
Pour lire sur ses lèvres
Malgré les rotors
Qu’est-ce que vous avez fait,
Qu’est-ce que vous avez fait.
J’ai tout avalé.
Tout est consommé
Mon amour et ses os calcinés,
Ce qui grésille au fond de mon ventre
Va bientôt tomber de l’autre côté,
Des restes mal éteints.

Malédiction

Philippe Sarr

Julia me fit signe d'un geste brusque de rester là où j'étais – si tu bouges un seul cil, je te tranche la carotide ! Comme Fatima le lui avait finalement conseillé après de moultes hésitations, Julia ne portait rien sur elle. N'était couverte que d'une culotte blanche en satin assortie à un soutien-gorge à dentelle qui mettait sa lourde poitrine en valeur. Déshabille-toi, fit-elle soudain, adoptant cette fois-ci un ton bien plus incisif. Pardon ? Tu as très bien entendu. J'obtempérai, tout en la suppliant, les deux mains jointes à la manière d'un Saint, de m'épargner les railleries dont j'étais soudain devenu la cible – tu flippes, hein, tu ne t'attendais pas à ça. *Ah ah !* Julia, la douce, la gentille, la grosse conne quoi ! (comprendre que Julia n'était pas comme ça, qu'elle incarnait, avec brio, le rôle qu'on lui avait donné !), parce qu'aimer c'est tellement moche hein, tellement laid que l'on préfère mille fois se vautrer dans la merde ! Résultat, t'as vu ce monde dans lequel on vit, comment il se décompose et s'écroule sur lui-même à cause de types comme vous qui ne savez pas voir quand on les aime… Dire qu'il m'a fallu faire la pute, ou presque, pour que je puisse jouir de toi, de ton corps d'éphèbe, tu parles, mon cul ouais… Toi qui lisais ce truc sur Proust… Te rends-tu compte, grossier personnage, que tu ne t'es même pas une seule seconde intéressé à moi qui te faisais du rentre-dedans ! Au point que j'avais l'impression d'être devenue invisible et transparente ! Fumier, salaud ! Tiens

prends… La lame du Shogun m'effleura le haut de la cuisse droite. Une petite entaille se forma instantanément. Un filet de sang rouge vif se mit à couler puis à se répandre le long de ma jambe pour atterrir sur mon gros orteil. Horrifié (la veille, j'avais passé près d'une heure devant ma glace, une photo du célèbre tableau de Munch – Le cri – sur les genoux, m'exerçant à reproduire du mieux possible ce même terrible cri d'angoisse existentielle), je me mis à hurler (enfin, modérément, hein, de manière à ne pas réveiller Edmond, notre fils). Une seconde fois, la lame du Shogun m'entailla la cuisse, pas très loin de l'artère fémorale, cette fois. Tu ne vaux rien à mes yeux. Tu n'es qu'un malfrat, un imposteur. Tes écrits sont d'un vide hallucinant. Aucun propos digne d'intérêt (oh oui, m'exclamai-je, comme tu as raison, mon indispensable et Divine *Grosse Salope* !). Dire que j'y croyais à tes fables. Grand écrivain. Ah, ah. Mais non. Faux Shakespeare. Même pas la moitié d'un Sartre ou le huitième d'un Céline pris dans la glu de ses propres doutes ! Même pas l'ombre d'un de ces Contemporains que tu exècres car te croyant SUPERIEUR (oh, oui, accable-moi, Lilith à la chevelure de feu – Julia venait de se coiffer d'une vilaine potiche dans des tons rouge vif –, livre-moi à tes cruelles fantaisies, ne m'épargne aucunes douleurs, qu'au contraire elles soient vives et plus virulentes que celles provoquées par un essaim d'abeilles rendues furieuses par notre imbécillité !). N'arrives pas à leurs chevilles. Oui Julia. Tu as raison. Je ne suis qu'une merde. Crucifie moi. Sacrifie-moi sur le blanc et satiné promontoire de ton magnifique séant (à cet instant précis, donnant libre cours à mon imagination qui s'excitait de plus en plus et renonçant à me plier au scénario élaboré en commun, je m'agenouillai à ses pieds en prononçant le mot de code prévu dans ce cas précis – *Larguez tout* –, puis plaçai ma tête juste sous les fesses de Julia, attendant dans un état d'exaltation faramineux que la pointe gelée du Shogun (ce dernier avait été plongé dans la glace) me pénètre la nuque juste à l'endroit de l'atlas. Je poussai un second cri qui cette fois-ci réveilla Edmond. C'est rien Edmond, t'inquiète. C'est papa et maman qui rejouent une scène de décapitation qui eut lieu dans les jardins de la papauté en… (1, 2, 3 fit Julia, ce qui selon les règles préalablement établies signifiait STOP, n'en dit pas plus)…

Miracle, Edmond se rendormit aussitôt. Ce dont profita Julia pour me présenter son « origine du monde » que je me mis à brouter, le regard exorbité et telle une brebis galeuse, avec un appétit dont elle-même s'étonna. Doucement, zut, pourquoi être toujours pressé. Et *bing*, le manche du Shogun m'atterrit sur le sommet du crâne. Pardon. Mille fois désolé Julia. Mais comme il est bon d'être ainsi remis à sa place ! Quelle leçon de vie me donnes-tu là, mine de rien. Promis je ne recommencerais plus. Tais-toi et passe à la manœuvre imbécile. Avec amour ! Et bang. Second coup sur la tête. Un chef d'œuvre tu écriras dont je serais l'unique héroïne ! Oui vénérable princesse ! Des ordres seront pour toi mes désirs ! Oui, je te le jure, éternellement et pleinement soumis je te serai désormais, ma douce Hérésie, ma succulente et démoniaque compagne… Ma succube ! Excité comme un beau diable, et tandis que Julia me martelait le sommet du crâne avec le manche de son Shogun en chantant *Day Kennedy died*, de Lou Reed, j'enfouis ma langue dans les replis sombres et humides de sa chair rutile. Un liquide voluptueux m'inonda le visage par petits jets furtifs. Seigneur, m'exclamai-je en goûtant le précieux élixir. Tu aimes ça, hein ! Dis-moi que tu aimes ça. Oui, m'écriai-je en lui enfonçant un doigt dans son séant métamorphosé en autel ! Exténué, je me laissai tomber sur le parquet. Sur le dos et les bras en croix. Toujours aussi vaillante, Julia me présenta sa vulve, grande ouverte. Ses chairs étaient à vif, d'un rose crème, légèrement sanguinolent. Julia s'empara d'une longue corde qu'elle me passa autour du buste avant de me lier les mains avec. Ne pouvant plus bouger, j'émis une sorte de grognement voluptueux que Julia réprima aussitôt d'une petite claque sous le menton. Elle se saisit alors du Shogun, plongea celui-ci dans le sceau de glace posé sur le bureau, puis passa le fil de la lame sur le bout de mon sexe. Ah, ce délectable et léger effleurement qui me fit littéralement bondir hors de moi. Un embrasement cosmique. Inaugural. Le visage de Julia me réapparaît soudain avec une clarté rare. Sauvage et grimaçant de plaisir. Furie dans le regard. Transporté en un ailleurs dont je crois percevoir les sombres et délicieux contours. Quant à moi, je jubile un instant à l'idée de voir la lame me transpercer de part en part. Soumis et sacrifié en son autel. Les organes à l'air libre. Le geste

ultime. Fatal. Celui impossible à renouveler. Petite mort dont on sent bien qu'elle est l'Ultime Pulsion, un jaillissement sans frein de notre fluide vital précédant la rencontre avec le Néant. Le Vide Absolu.

Le ramak

Frédéric Roussel

Connaissez-vous la Karhalbarie orientale ?
C’est mon pays.
Je suis un Irkoute.
Je vis dans une mine de sel.
Mes parents m’ont élevé dans la mine.
Ils m’ont nourri de sel et j’ai grandi.
Il fait très froid en Karhalbarie orientale.
Il y a beaucoup de lacs.
Ils sont gelés, même en été.
La neige ne fond jamais.
Lorsque je sors de la mine, je dois mettre mes *zoulkis*.
C’est le nom qu’on donne ici aux bottines en cuir de *ramak*.
Le ramak est un animal dangereux.
S’il est fâché, il peut vous perforer d’un coup de corne.
Mais son cuir est précieux.
Un cuir fait pour résister aux neiges profondes et aux vents glacés.
Ce jour-là, j’avais mis mes *zoulkis*.
Je m’apprêtais à sortir du trou.
J’avais glissé un bloc de sel dans ma *kalpa*.
Ma provision de nourriture.
Je grimpai l’échelle de bois luisant.
Je refermai l’opercule donnant accès à la mine.



J’étais dehors.
Notre réserve de cuir s’épuisait.
Comme d’habitude, on m’avait dit :
SORS ! VA TUER UN *RAMAK* !

Voilà pourquoi j’étais là, *zoulkis* aux pieds, dans un mètre de neige.
Le vent sifflait dans mes oreilles.
J’ai l’habitude.
Je pris la direction de l’ouest.
Les montagnes de feu.
C’est là que les *ramaks* aiment se rassembler.
Ils y cherchent un peu de la chaleur retombée des volcans.
Quand elle retombe.
Après une journée de marche, je m’arrêtai.
Enveloppé dans ma *kalpa*, j’étais à l’abri du vent.
Je suçai mon bloc de sel.
C’était bon.
C’était revigorant.
Le lendemain, je me réveillai.
J’avais dormi dans ma *kalpa*.
Le vent ne s’était pas calmé.
Il fallait que je continue ma route.
Je me remis à marcher dans la blancheur.
Arrivé en vue des montagnes de feu, je poussai un cri.
Hohòòòò !
Je savais que cela alertait les ramaks.
Ils n’aiment pas être dérangés, et courent dans tous les sens.
Cependant, le vent était trop fort.
Il couvrait mes appels.
Je dus me résigner à avancer encore.
Arrivé au pied d’une falaise, je levai les yeux.
Les sommets étaient loin.
Ils étaient encore trop hauts pour être visibles.
Je devais continuer à chercher.
Alors je poussai un autre cri.
Yahììììììì !

Cela ne servit à rien.
Pas un *ramak* pour réagir.
Cependant, j'avais très peur.
Un *ramak*, alerté par mes cris,
pouvait surgir à tout moment de derrière un rocher.
Je tendis mon *sarflak*.
Le *ramak* est un animal robuste.
Mais une flèche de *sarflak* n'est pas une flèche ordinaire.
La pointe est taillée dans la pierre de la mine.
C'est une pierre de sel.
Un sel qui ne se dissout qu'une fois entré dans la plaie,
où il se répand dans les veines de la bête.
Le *ramak* n'y résiste pas et s'effondre.
J'ouvris ma *kalpa*.
J'offris mon torse nu au vent glacé.
Je fis mes incantations.
Je dansai.
Uhùùùùùh !
Oui, car avant de chasser,
je dois toujours implorer le *ramak* géant tatoué sur mon torse.
C'est comme ça.
On a toujours fait comme ça.
Je me remis à marcher dans la neige.
J'arrivai au bout de la falaise.
La montagne restait déserte, mais j'étais ravi.
Devant moi, s'élevaient de hauts sommets rougeoyants.
Les montagnes de feu.
Je poussai un cri rauque.
Yahhhààààh !
S'il y avait du feu, il y avait des *ramaks*.

Je pris le chemin des sommets.
Plus j'avançais, plus je montais.
Et plus je montais, plus la neige semblait brûler.
Elle brûlait du rouge des crêtes, qui s'y miroitait.
Quelle sensation étrange !
J'avais l'impression de marcher sur de la lave gelée.

Marcher, marcher.
Je ne pouvais faire que cela.
Enfoncer un pied dans le magma gelé, puis un autre.
Le vent soufflait toujours.
J'eusse aimé qu'il refoule un peu de la chaleur des sommets,
or il soufflait de l'est,
n'apportant que du gel et de la mort.
J'étais épuisé.
Je suçai mon bloc de sel.
Cela me donna du courage.
Je repris mon ascension dans la braise givrée.
Ce fut vain, car les sommets réconfortants,
avec leur promesse de chaleur et de troupeaux,
semblaient hors d'atteinte.
Alors je me mis à réfléchir.
Je me dis :
il faut faire autrement.
Je me dis :
je m'épuise à marcher sans fin.
je devrais m'installer à l'affût.
Une tache sombre dans la neige m'indiquait le lieu d'une crevasse.
Je m'y rendis.
Je dégageai la neige pour mieux connaître l'endroit.
La crevasse s'enfonçait dans la roche.
Je m'y introduisis et m'installai dans un creux.
L'ouverture dans la neige donnait sur la montagne.
De là, je pouvais surveiller les alentours sans être vu.
Je m'assoupis.
Je dormis longtemps.

À mon réveil, j'avais faim.
Je suçai mon bloc de sel.
Le suc revigorant inonda mes entrailles.
Cela me fit du bien.
Je voulais chasser.
Tuer un *ramak*.

Faire mes incantations,
et enfoncer mon *sarflak* dans le cuir velu de la bête.
Mais je dus me refréner.
J'avais décidé l'affût.
Alors, au lieu de regarder les flancs de la montagne,
où il ne se passait rien,
je tournai la tête vers le fond de la crevasse.
C'était un gouffre obscur.
Obscur, mais où brillaient d'étranges reflets.
Intrigué,
je m'accrochai aux parois abruptes de la roche,
et descendis pour voir.
Là, plus bas, je vis.
Les reflets venaient d'une carcasse.
Une carcasse de *ramak* tombé dans ce trou,
il y avait très longtemps.
Il n'en restait que le squelette.
Au sommet de l'épine dorsale brisée par la chute,
trônait le crâne cornu de la bête.
Je tendis les mains.
Ce crâne était beau.
Il était beau et terrifiant.
Il était gigantesque.
Un *ramak* est une bête énorme, avec des cornes massives.
Je tendis les mains.
J'empoignai les cornes des deux mains,
et je tordis le crâne pour l'arracher à sa vertèbre.
Je repris le chemin de la surface,
le crâne noué à ma *kalpa*.
Je ne voulais plus rester dans le trou.
Debout dans la neige incandescente,
j'admirai mon trophée.
Il était magnifique.
Il était si beau que je ne pus me résoudre à m'en séparer.
Alors je le déposai sur ma tête, comme un casque.
Il était assez large pour ça.
Une fois glissé sur ma tête, mes yeux brillèrent.

Ils brillèrent au fond des orbites creuses du *ramak* mort.
Ah !
J'étais content.
Yahhààäh !
Je repris mon ascension de la pente enneigée.
Il n'y avait toujours pas un seul animal en vue.
Et moi je marchais.
Mon bloc de sel diminuait beaucoup.
Je réfléchis.
Je me dis qu'il serait bon de faire demi-tour.
De retourner à la mine.
Tant pis pour le *ramak*.
Au moins je ramenais des cornes.
Mais moi, je suis un Irkoute.
Un Irkoute ne revient jamais à la mine sans rapporter du cuir.
Aussi, ma découverte m'avait redonné courage.
Les *ramaks* n'étaient pas loin, je le sentais.
Alors je ne fis pas
ce que me conseillait la raison.
Je continuai à marcher vers les sommets allumés.
Bientôt il y eut moins de neige.
J'approchais des crêtes.
La neige faisait place à une roche noire et rugueuse.
Une roche carbonisée par des siècles de feu.
Mes *zoulkis* s'accrochaient aux aspérités coupantes de la roche.
Le cuir était épais.
Il résistait.
Or le magma avait été figé par le froid dans son mouvement.
Il prenait des formes insolites.
Je marchais dans une forêt de vagues pétrifiées.
Le sol était sombre et crispé.
La roche était glacée.
Ses extrémités coupaient comme des lames.
Le ciel, lui, était rouge et brûlant.
J'approchais des cratères sommitaux.
Mes *zoulkis* cédèrent à l'usure de la pierre.
Des lambeaux y restaient accrochés.

Par endroits, je pouvais même apercevoir
une teinte plus claire.
Celle de ma chair blessée.
Bientôt, ce fut ma *kalpa*
qui se prit aux branches acérées de la roche.
Je saignais.
Soudain, la pente s'adoucit.
J'avais atteint le rebord de la crête.

Même s'il n'y avait toujours pas de *ramak*,
je ne regrettais pas d'être monté si haut.
Devant moi, un cratère fumant déployait sa braise.
C'était une gigantesque bouche en colère,
où palpitait un bouillon de feu.
Ma *kalpa*, mes *zoulkis* en lambeaux m'étouffaient.
Je m'en débarrassai.
J'étais nu et je suffoquais.
L'atmosphère était chaude et irrespirable.
Mais j'étais content.
Yààhiiihh !
Je courus,
nu et casqué.
Je fis plusieurs fois le tour du cratère.
Je dansais.
Je suis un Irkoute.
Je n'oublie jamais une incantation.
Dans l'air brûlé du cratère en fusion,
je dansais.
Je lançai une flèche de mon *sarflak*
dans la mer de feu.
C'était une offrande.
Une offrande de sel à la rage du feu.
Je présentais le *ramak* peint sur mon corps
à la colère du feu.
Je livrais mon esprit à la colère du feu.
Je lui offrais ma tête de *ramak* et mes yeux de *ramak*.
Je voulais que le feu me méprenne pour un *ramak*,

et me fasse le don d'une proie sur le chemin du retour.
Le sang de mes plaies se mêlait aux ruisseaux de ma sueur.
J'avais assez dansé.
Le feu devait être satisfait maintenant.
Je lui avais tout donné.
Oui.
Tout.
Car, revenu à mon point de départ,
je vis que ma *kalpa* et mes *zoulkis* avaient été réduits en cendres.
Tout ce bon cuir de *ramak*.
Le feu l'avait consumé.
Une langue de feu avait lapé mes vêtements.
Ah, j'étais heureux.
Le feu m'avait répondu.
En chemin, j'allais voir un *ramak* et j'allais le tuer.
J'allais découper sa peau.
Je me ferais une nouvelle *kalpa*
et de nouveaux *zoulkis*,
et je reviendrais à la mine avec du cuir.
Et pendant des semaines,
je raconterais mon histoire.
Les Irkoutes adorent les histoires,
surtout les histoires de chasse.
Ah !
J'étais content.

Nu et casqué, je m'éloignai du cratère furieux.
Dans mon dos, je l'entendais qui hurlait.
C'était le feu issu des entrailles de la roche,
qui éructait en gerbes,
comme un acide
vomi du ventre brûlé de la montagne.
Lui aussi, il était content.
Je lui avais offert une danse.
Une danse et un *ramak*.
Il avait reçu l'esprit d'un *ramak*,
et moi j'aurais son cuir.

Hóyààáhh !
Je descendis la pente.
Je m'enfonçai nu dans la neige.
J'avais froid, mais je m'en fichais.
Le feu m'avait promis un *ramak*.
Je marchais dans la neige.
Le vent sifflait.
Le vent glacé des plaines de l'est.
Il sifflait dans les ouvertures osseuses de mon casque.
Je sentais le gel raidir les nudités de ma peau.
Mes pieds.
Mes mains.
Mon visage.
Toute ma peau se roidissait.
Je ne sentais plus le contact du froid.
Le frôlement abrasif de la neige.
Je ne le sentais plus.
Je m'en fichais,
car tout au fond, à l'intérieur de moi, j'avais chaud.
Le ramak n'était pas loin.
Il me donnerait la chaleur de son cuir,
et je serais content.
Je levai les yeux au ciel.
Une pluie de pellicules rouges s'était mise à tomber.
Des taches étincelantes portées par le vent.
Il neigeait,
et cette neige prenait la couleur de feu du ciel.
Je le savais,
c'était un signal.
Le feu me parlait.
Courage, mon vieux.
ton ramak est proche !
La neige tombait et tombait.
Elle tombait encore.
Il y en avait beaucoup,
beaucoup trop.
Je ne pouvais plus avancer.

J’étais épuisé.
Je m’allongeai.
Je voulus sucer mon bloc de sel, mais c’était vain.
Il était resté dans ma *kalpa*, avalée par le feu.
Je restai allongé ainsi.
Je restai allongé longtemps.
Je voulais reprendre des forces.
Me reposer un peu.
Mais je le sentais.
Le froid me consumait.
La neige me consumait.
Le vent me dévorait.
Je me mis à réfléchir.
J’aurais dû écouter ma raison.
J’aurais dû.
Car maintenant je vais mourir.
Mourir gelé.
Je sentais mes membres se raidir.
Oui.
J’allais mourir.

Soudain, j’entendis quelque chose.
Un beuglement.
Je n’avais plus la force de lever la tête.
Plus la force de tourner la tête,
pour voir d’où cela venait.
Seulement la force d’entendre.
Oui.
C’était une sorte de grognement.
Un râle.
Je le reconnaissais.
C’était celui du *ramak*.
Je vis un museau s’arrêter au-dessus de mes yeux.
Un énorme museau fumant.
Un filet de morve en tomba.
Il s’étira, vint sur mon visage et coula sur ma joue.
Ce museau me reniflait.

Il m’examinait.
Et moi j’étais content.
J’étais content.
Un Irkoute n’écoute jamais sa raison.
Là, je savais que je ne m’étais pas trompé.
Le *ramak* était là.
Il était bien là.
Je le voyais nettement, du coin de l’œil.
Je distinguais ses cornes géantes et l’ombre imposante de son corps puant.
Il m’examinait.
Son museau se promenait
sur les cornes de mon casque.
Je sentais la chaleur de son souffle puissant
se faufiler
dans les interstices mandibulaires de mon casque.
Il me caressait le visage.
Il avait remplacé le vent glacé,
et cela me faisait du bien.
Je fixais le *ramak*
par les orbites du crâne mort.
Lui aussi, il me regardait.
Je lisais quelque chose dans ses gros yeux noirs.
Comme une sorte d’étonnement.
Il devait me prendre pour un autre *ramak*.
Il devait rester un peu de puanteur de *ramak*
sur mes cornes dressées.
J’eus une idée.
Agripper mon *sarflak*.
Il était là, à mes côtés.
Au bout de mes doigts.
Je tendis la main.
Mais je ne le pus.
Ma main ne répondait pas à ma demande.
Et là, je me mis à pleurer.
Oui.
À pleurer.



Je compris que c’était fini.
Jamais je ne pourrais tuer ce *ramak*.
Et l’autre main ne répondait pas non plus.
Je sentis que la bête reculait.
Je vis son museau s’approcher de mon ventre.
Il sortit sa langue.
Sa langue épaisse de *ramak* puant.
Une langue noire et fumante.
Une langue moite et visqueuse.
Il me lécha l’abdomen.
Il me lécha les cuisses.
Cela me fit du bien.
C’était chaud.
J’étais sauvé.
Oui !
Ce *ramak* me prenait pour un des siens.
Il venait me réchauffer.
Tout n’était pas perdu.
Quand il m’aurait réchauffé,
je reprendrais des forces.
Je me lèverais alors
et le tuerais d’un coup de *sarflak*.
Quelle belle histoire j’avais pour la mine !

Mais non.
Non.
Je vis que je me trompais.
La langue énorme ne me réchauffait pas,
elle me lapait plutôt.
Et quand la bête en avait assez d’un endroit,
elle allait plus loin,
et la bave puante gelait sur ma peau.
Lorsque l’animal eut léché mon corps tout entier,
il poussa un grognement.
Il s’éloigna.
J’entendis encore ses sabots pesants
s’enfoncer dans la neige grinçante.

Un relent de sa puanteur persistait
dans mes narines,
mais il était parti.
Je l'entendis grogner à nouveau, un peu plus loin.
C'était un grognement de satisfaction.

Là, je compris.
Il avait sucé tout le sel de ma peau.
Il s'en était délecté.
Et moi je mourais.
Je mourais recouvert d'une enveloppe de bave.
Une enveloppe qui se figeait peu à peu
sous l'action du froid.
C'était comme une nouvelle peau.
Une peau puante de *ramak*.
Mais ce n'était pas du cuir.
C'était une peau de glace.
Je me mis à pleurer.

Mes larmes muèrent en perles de givre.
Elles roulèrent sur ma bouche,
et fondirent sur ma langue.
Oui.
Mais oui !
Elles avaient une saveur délicieuse.
Une saveur exquise.
Une saveur de sel.
Oui.
C'était la fin,
mais
JE SOURIAIS

Solo !

Mickael Auffray

Pour moi, un job alimentaire.
Pour eux, une carrière.
Le public : une masse juvénile qui jubile devant cette diarrhée sonore.

Je n'accompagne pas ce groupe – pas pour cette soupe – c'est ma batterie qui les accompagne. Le directeur artistique a dit que la mode actuelle c'était le retour aux instruments traditionnels, comme quoi ça faisait plus viril, que les jeunes recherchaient de l'authenticité. J'ai passé le casting, avec ma belle gueule ils m'ont pris. Alors j'ai pensé « si c'est pour faire ça, prenez une boite à rythmes les mecs ! » Et puis, on a parlé salaire et j'ai accepté de faire la boite à rythmes.

La prestation est terminée. Depuis les coulisses, on entend le public applaudir et réclamer un rappel. Mais ça ne suffit pas à réjouir le manager du groupe, un nanti qui ne connaît rien au solfège, mais qui a compris que certains accords en musique peuvent rapporter gros. Il lance une gueulante carabinée à l'ensemble du groupe avant de s'adresser à chacun de nous. Après avoir lâché ses nerfs sur le claviériste, il se dirige vers moi :

— Et toi bordel, elles te servent à quoi tes baguettes ? Tu tapes sur ta batterie comme on caresse un chat ! Un métronome amplifié

ferait aussi bien le job et me coûterait moins cher ! Affole donc un peu ton style, nom de Dieu !

Nous sommes remontés sur scène depuis dix minutes et le leader chante de plus en plus faux… Je me dis que là, maintenant, on pourrait tout foutre en l'air ! Casser les codes de cette représentation policée, redéfinir l'authentique non pas à la façon du manager, mais à ma façon.

Premier contretemps : les membres du groupe se tournent vers moi, ça leur a sauté à la gueule ! Pas habitués. Je continue gentiment, la prochaine anicroche sera plus fielleuse et mettra un terme à cette pitoyable représentation. Ensuite : solo ! Un truc tordu de vingt minutes, pour leur montrer ce que c'est qu'une âme qui fait corps avec son instrument. Du brutal pour amorcer, spectacle oblige ! Et puis, on baisse en intensité, on ralentit la cadence pour entrer dans la finesse ; on leur fait découvrir les subtilités de la batterie, l'incroyable discipline qu'il faut pour ne pas se perdre dans cet espace de liberté. Derrière les fûts et les cymbales, c'est un monde de paradoxe : fais ce que tu veux tout en maintenant le tempo / Éclate-toi en cadence / Garde la mesure et mesure ta garde / Sois minutieux dans le lâcher-prise. Le batteur est un métronome créatif.

Deuxième contretemps : Regards crispés / Dissonances / Larsen / Plus rien... / SOLO !

Lratatata, Lratatata / Lra tou ta, Lra tou ta
Toun tou tou Toun tou tou
Lratatadoutzi, Lratatadoutzi, Lratatadoutzi, Lratatadoutzi,

Ils sont tous à l'arrêt et m'observent stupéfaits. Ça swingue *better* !

t
s k r ç k
Lratatadoutzi, TouTou, rourourourou
s z z
h a a
r r
d d



Lratatata / tatoutatoutatoutatoutatoutatou
k u k u
a n a n
t
i
s

Le guitariste tente de m’arrêter en posant sa main sur mon poignet : *Poïrsh* ! (cymbale *splash* + boite crânienne). J’y ai mis tout mon cœur et le gratteux tombe dans les vapes. Voyant cela, le chanteur ne cherche pas à comprendre et fuit lâchement vers les backstage. Le public, quant à lui, semble partagé par ma prestation : exaspéré pour une moitié, amusé pour l’autre.

À son tour, le claviériste tente de m’arrêter, une attaque par en dessous pour éviter les coups de baguettes. Je ne mesure pas vraiment ses intentions, mais ça sent le coup bas. J’active la double pédale pour faire écran de protection : il se fait marteler l’index et bat en retraite. Je l’observe avec plus d’attention, il a la langue sortie et le sourire un peu grivois, il insiste pour attaquer par en bas. J’ai l’impression que ce coquin de claviériste – que j’ai toujours soupçonné d’être un grand pervers – cherche à me taquiner les roustons.

Chiiich ! Mon pied gauche pressurise le *charley*, l’oreille du sournois est coincée entre les deux cymbales. J’appuie de toutes mes forces sur la pédale, son oreille devient écarlate. Il est châtié par là où il a péché : le mauvais goût musical. Pendant que ma main garde le rythme sur la cymbale *ride* (*tsi tsi tsi* / *tsi tsi tsi* / *tsi tsi tsi*), son oreille est au bord de la rupture et je viens doucement enfoncer ma baguette gauche dans son œil. Quand je commence à pénétrer le mou de son âme, il hurle à la mort et bascule en arrière, emmenant avec lui mon *charley*, l’une des tours de ma forteresse.

Le claviériste devenu borgne est écroulé par terre dans une mare de sang. Une partie du public hostile à ce spectacle déserte la salle, mais un groupe de supporters commence à soutenir ma démarche. Qu’ils soient avides de rythme ou avide de sang, c’est égal !

Des veines sans le sang, c’est la mort ;
Des veines sans le rythme, c’est la mort ;
Sang et rythme doivent s’unir, ce public le sait.

Le bassiste abandonne le guitariste à terre et se tourne effrayé vers le claviériste sanguinolent. Il lui prodigue les premiers secours puis dégage le corps en loge.

t
r k
Lratata !
s
h

Le bassiste revient hystérique, sa basse virevolte dans les airs avec le projet de me fracasser le crâne. D’un geste vif, je lui jette mon tom basse à la gueule en maintenant un roulement de caisse claire en suspension avec le poignet gauche. Il recule pour parer l’attaque. « Camarade ! lui hurlé-je, tu es de la section rythmique. On est du même bord ! » Tout en continuant mes descentes sur les deux toms restants pour un public de moins en moins nombreux, mais de plus en plus enthousiaste – une trentaine de personnes peut-être – je dévisse l’écrou papillon qui maintient ma cymbale *crash*. Le bassiste revient à la charge avec un pied de micro… La cymbale libérée de son pied, je la saisis...

Pom lratata / Pom lratata

Je me lève,

Pom lratata / Pom lratata

Je plisse les yeux,

Pom lratata / Pom lratata

Il accourt vers moi avec sa longue tige en métal...



D’un geste appuyé, je jette la cymbale tel un frisbee. Le bassiste vient de comprendre l’importance de la précision de mon tir, mais trop tard. La cymbale virevolte à pleine vitesse telle une scie circulaire, et vient frapper la pomme d’Adam. Il s’écroule et convulse en tenant sa proéminence laryngée.

Amen.

Lratoutada toush toush tada / Lratoutada toush toush tada

Ma citadelle est en ruine : plus de *charley*, plus de tom basse, une cymbale en moins… J’assure le show avec ce qui me reste pour les rares personnes encore présentes dans le public. Je laboure des roulements sur mes fûts quand le manager débarque sur la scène… Pas l’air enchanté par la tournure des événements. C’est un type courtaud et chauve, nostalgique de la lucrativité des *boys bands*. Un boulimique du fric, producteur de groupes tragi-comiques générant des profits volumétriques.

Routoudouda Ratoudou tchiki boum
Routoudouda Ratoudou tchiki boum

Eurythmique, je maintiens mon cap vers une destination que j’ignore. Mes poignets brûlent, mes muscles sont en surchauffe, mon dos fatigue. Je me prépare à affronter le producteur « du bon goût » et je sais que sa méthode pour m’arrêter sera aussi brutale que sa façon de manager. Il se saisit d’un ampli et vient le placer péniblement au-dessus de sa tête. Sa chemise – trop étroite pour contenir l’entièreté du bonhomme – se déchire sous l’effort, laissant apparaître une panse velue et gaillarde. Pas de subterfuges comme le vicieux claviériste, cette fois-ci on est dans l’attaque frontale, dans le gros-œuvre. Ses intentions sont claires : m’écraser la gueule avec l’ampli. Il m’invective, me reproche le fiasco de ce soir et je réponds aux vulgarités qu’il m’adresse en balançant un rythme binaire endiablé qui viendra clore le show. Un public restreint (cinq personnes) est resté suivre le dénouement.

s d a d

Lratatata / tatoutatoutatoutatoutatoutatou
r   k   u   o   k   n
s   a   n   u   a
h   t   t
      i   r s s   i c h
      s

Après un léger déséquilibre, le boss se dirige vers moi et vient lancer l'ampli sur la batterie. Cette fois, je suis obligé de me tirer de ma forteresse.

Takadi Poum Broww...

D'une poigne olympique, le boss s'empare du clavier et l'utilise comme une batte de base-ball, effectuant de grands gestes circulaires dans ma direction. Je saisis le pied de cymbale charleston et – réfléchissant un court instant – je remarque que percer l'adipeuse épaisseur de sa chair n'est pas la meilleure stratégie. Attaquer une partie décharnée sera plus efficace. Il s'approche, le balayage de ses coups est régulier, je calcule le bon moment pour l'attaquer. Soudain, telle une fléchette géante qui doit atteindre sa cible, je fonce sur lui pour lui embrocher le plexus solaire.

Cœur de cible ! Il lâche le clavier et je continue de pousser cette brochette de lard jusque dans une cloison de la scène. Il suffoque des grossièretés et tente de m'envoyer des crochets au visage. Faible sur ses jambes, solide sur les miennes, je saisis la paire de baguettes de ma poche pour les placer à l'entrée de ses narines. Il s'épuise en coups de poings inutiles et ses bras tombent peu à peu, je prépare le lancement des deux fusées en bois qui vont venir pénétrer sa viscosité encéphale. Je lui donne raison au moins sur un point : jouer avec des instruments traditionnels, c'est clairement plus viril...

Je prends un peu de recul pour observer la scène du carnage, puis je me tourne vers l'auditoire. Plus personne dans le public. J'entends alors un dernier clappement de mains un peu faiblard, près de la sortie. Je jette un œil sur cet ultime spectateur, il semble

terrorisé et excité à la fois. Avec la main gauche de Buddy Rich, je craque une allumette, avec le sourire de Jo Jones je fous le feu au rideau de la grande scène.

Voir venir

Nadine Travacca

Bien calée tout au fond de la salle
au serveur qui s'empresse
de me tendre la carte
je réponds que j'attends quelqu'un
qui ne saurait tarder

Je le verrai arriver de loin
d'un bras vif pousser la porte
me chercher alors
même qu'il a encore
un pied au-dehors

Surprendrai l'hésitation
le doute
qui trouble le regard
en fouillant le lieu
bondé à cette heure

Et quand il pressera enfin
vers ma table le pas
devinerai la moiteur
de sa chair
sous le manteau d'hiver



Bien avant qu'il n'avance
sa paume vers la mienne
je goûterai cet élan
un peu gauche
des commencements
que toujours je préfère
au commerce de l'amour

Le divorce de Jean-Christophe Chevrier

Jean Pouëssel

Jean-Christophe Chevrier s'étendit dans le fauteuil de relaxation, posa ses mains sur son ventre, ferma les yeux et, pour la énième fois depuis bientôt trois semaines, reprit tout depuis le début.

En général, ça commençait ainsi. Consuelo Chevrier rentrait du travail, posait son sac et son manteau sur le guéridon, ôtait ses escarpins et, sitôt parvenue dans le salon, cherchait Jean-Christophe. Si elle le découvrait étendu sur le canapé, la narine gonflée de petits ronflements et des traces de salive séchée à la commissure des lèvres, signe qu'il comatait depuis un bon moment déjà, alors le visage de Consuelo pouvait virer instantanément au vermeil. Parfois, elle prenait sur elle, respirait un grand coup et laissait passer, mais souvent il fallait que ça sorte. Alors, elle explosait littéralement, honorant le nom des Valdez Cabrera y Montes pour qui une dispute réussie devait ressembler à une œuvre et, de préférence, à une œuvre fracassante. Les murs se mettaient donc à trembler, les vases valsaient et les injures fusaient. Pour ça, elle avait indéniablement du talent, rehaussé par un bilinguisme lui permettant d'avantageuses combinaisons telles que « abruti de *cabron* » ou « feignant de *bastardo* ».

Encore vaseux, Jean-Christophe se levait alors, – bien obligé ! _ et, toujours sous le feu nourri d'objets volants et d'invectives,



attrapait gauchement ses tatanes et battait en retraite, le cerveau déchiré par le tumulte, à la recherche d'un coin plus calme. Très souvent, il s'abritait dans le petit cube en parpaing et placo' construit au fond du parc. Il servait autrefois à recevoir les amis qui désormais ne venaient plus. Là, il était presque certain qu'elle ne le rejoindrait pas, tant elle détestait tout ce qui s'y trouvait. Il choisissait un trente-trois tours, en général un paso doble, qu'il déposait sur la platine de la chaîne hi-fi. Le petit crissement du diamant sur le vinyle donnait le signe du départ. Il allait s'asseoir sur la chaise en bois récupérée dans l'héritage de tata Suzanne, attendant avec impatience que les premières notes l'immergent dans l'époque où il était *El Gallo Joven*, le matador *Francès* le plus doué de sa génération. Alors, il pouvait se laisser aller à contempler les souvenirs et les trophées qui s'étalaient sur les murs crépis à la chaux et revivre ses heures de gloire. Parfois les larmes lui venaient aux yeux. Souvent c'était naturel, mais il lui arrivait de se forcer pour donner un peu d'émotion à ses journées.

Et puis il y eut cet après-midi-là. Jean-Christophe ne somnolait plus depuis un bon bout de temps. Il avait été sorti de sa torpeur par l'horrifique vision d'un taureau blanc le piétinant pour la énième fois. Consuelo pouvait débarquer à tout moment, il avait donc rejoint son abri dans le parc où, pour varier les plaisirs, il avait choisi un album de jota en fond sonore. Cela faisait trois ans que El Gallo Joven ne toréait plus. Accroché à la sortie d'un *quite* par Paquito, un taureau Miura électrisé, il avait chuté lourdement sur la hanche. L'animal l'avait ensuite ramassé par la corne pour l'envoyer voler au-dessus du sable des arènes de Santander. Il revoyait le taureau au pelage *negro entrepeledo* luisant de sueur. Quatre cent quatre-vingt-quinze kilos de muscles frémissant, un mètre de largeur d'armure. Et ces naseaux écumant qui le fouillaient… En y repensant, il aurait pu parier que cela se terminerait mal. Ce jour-là, il avait eu un sale pressentiment quand il avait appris pendant le *sorteo* que Paquito portait au fer le numéro sept. Sept ! Foutu chiffre ! Cette affaire lui collait à la peau. Du plus loin qu'il se souvenait, tout ce qui lui était arrivé de plus merdique dans sa vie avait eu lieu un sept. Mort de sa mère,

séparation, bras cassé, cambriolage… Presque surnaturelle, cette histoire de sept. Et puis, il y avait… Il écarta immédiatement la pensée qui germait. Mauvaise idée de mettre le jour de son mariage dans le même panier. Très mauvaise idée. Un instant, il eut le sentiment que Consuelo pouvait lire dans ses pensées. « Mais bien sûr qu'elle lit en toi comme dans un livre ouvert ! », s'exclama-t-il à haute voix. Il se leva et alla chercher un cigare dans la boite en cèdre d'Espagne qui contenait tous les cigares récoltés dans l'arène en quatorze années de corridas. Il les avait gardés pour plus tard, pour la retraite, ces présents d'aficionados. « Eh bien, elle est arrivée la retraite, et encore plus tôt que tu ne l'imaginais, mon vieux ! ». Il se pencha sur la boîte aux merveilles. Toutes les tailles et tous les goûts, des cigares à trois francs six sous, comme des Cohibas à cinquante-cinq dollars. Rien à fêter, mais il attrapa quand même un Volcan de Cumpay, en arracha la tête d'un coup de dent et, après avoir vaguement reniflé sa cape, l'alluma sans même l'essayer à cru. Il inspira profondément, puis souffla lentement une longue bouffée avant de s'approcher de son premier habit de lumière accroché dans un cadre entre deux plexiglas. Jean-Christophe se gratta un peu la tête, étonné, comme s'il n'avait jamais porté ce gilet et cette culotte. Pourquoi avait-il fait du jaune et du rouge d'aniline, ses couleurs ? Déjà, le jaune ! Ça aussi ça porte malheur. Le jaune et le chiffre sept, pas étonnant que Paquito l'ait piétiné comme une carpette. Dans le genre provocation, il n'aurait pu faire mieux, à moins de toréer un vendredi treize, après avoir croisé une ribambelle de chats noirs, et brisé en prime le miroir du vestiaire… Un immense sentiment de lassitude l'envahit soudainement. Allait-il vivre les trente prochaines années entre son divan et son musée personnel à ressasser, ruminer, convoquer les fantômes des *toros bravos* affrontés du temps où lui aussi était brave ? Allait-il pleurnicher sur sa hanche en céramique, et se lamenter sur un corps qu'il ne reconnaissait plus ?

Et s'il n'y avait que ça. Consuelo. Ah Consuelo ! Il avait beau faire, mais elle revenait sans cesse à son esprit comme un embarras, un obstacle, un caillou dans sa chaussure. Derrière le courroux de sa femme, et les mobiles souvent dérisoires qui le

suscitaient, il sentait bien tout le mépris qu'il commençait à lui inspirer. Plus grave, il sentait poindre chez elle une petite haine qui mitonnait dangereusement. Il fallait se rendre à l'évidence, regarder froidement les choses, elle n'avait plus pour lui la moindre once de bienveillance, même pas un gramme d'affection. Pour ce qui était de l'amour, l'affaire avait été évacuée il y a une éternité. L'avait-elle déjà aimé, d'ailleurs ? Il tenta de se souvenir de jolis moments, en vain, ils s'échappaient sitôt appelés. Définitivement, il lui semblait que les choses n'allaient pas aller en s'arrangeant. Il croisa son regard dans le miroir en pied cerné d'éclats d'azulejos. Bonne tête de loser ! De rage, il envoya son cigare contre le mur. Mais il n'avait jamais aimé gâcher, alors il le ramassa aussitôt et le raviva en soufflant sur son extrémité. Il ouvrit la porte de la petite commode et s'accroupit un instant devant la pile de ses glorieuses muletas. Sous ses doigts, la serge rouge raviva de douloureux souvenirs. Il attrapa la première, se releva en faisant craquer imperceptiblement son genou droit et saisit un des bâtons posés dans un coin de la pièce pour y poser l'étoffe dessus. « Plus fort la musique ! », cria-t-il en poussant le volume. *Victor el Lusitano*, sa jota favorite répandit ses accents dans le petit cube. « Alors, ça donne quoi ? ». Il se plaça devant le miroir, prit appui sur sa jambe la plus solide, cambra le dos – ce qui lui provoqua un légèrement tiraillement plus bas – dressa la nuque, releva le menton et prit l'air altier. Mais tout cela ne lui convenait pas. Il faut dire que son vieux survêtement semblait faire comme une tache dans le miroir. Pourtant, il n'avait pas le courage d'aller se changer et de croiser peut-être Consuelo. Il relâcha la position de son corps pour chercher la bonne posture, recommença encore et encore jusqu'à ce que Jean-Christophe Chevrier disparaisse à peu près derrière El Gallo Joven. Alors, seulement, il put commencer les passes, privilégiant une suite d'*adornos*, plutôt qu'un travail rapide qui convenait moins à son corps. Il opérait presque au ralenti décomposant ses mouvements, les exagérant comme les grimaces de son visage, dans lesquelles il plaçait toute l'expression de son expérience. Il faisait charger son taureau à droite, puis à gauche, enchaînant les figures. « Viens Paquito ! Je vais te montrer qui est le plus fort. Je ne te servirai pas de paillasson cette fois-ci ! », hurla-t-il devant le

miroir. Finalement, il le laissa doucement arriver de face, puis El Gallo joven exécuta la *veronica* la plus onctueuse, la plus sensuelle, la plus aboutie de toute sa carrière. Il pivota lentement pour laisser passer l'animal, suspendit son mouvement dans le silence le plus complet, avant d'entendre le craquement d'un barrage qui cède annonçant le déferlement monstrueux ; les cinquante-deux mille aficionados de la Monumental *Plaza de Toros* de Mexico se levaient comme un seul homme, bruissant de stupéfaction, avant de laisser éclater leur enthousiasme. La perfection venait de leur être donnée à voir. Désormais, ils pourraient clamer « j'ai vu El Gallo joven toréer ». Il s'enhardit. Fini l'artistique, place à l'estocade, à la *faena* de *aliño* ! Désormais, il ne doutait plus d'obtenir la queue, les deux oreilles, la patte et peut-être davantage – Chicuelo II ne reçut-il pas le pénis de son taureau ? –. Alors, lui passa par l'esprit ce qui n'aurait jamais dû. El Gallo joven, l'air martial, le corps tendu comme une arbalète, bondit en avant, fit deux pas avant de se jeter *al volapié* sur le taureau. Il eut un bref instant la sensation d'arrêter le temps, d'avoir prise sur la gravité. Mais Paquito avait brusquement disparu, laissant Jean-Christophe Chevrier retomber lourdement sur le parquet flottant en pin des Vosges, entraînant dans sa chute la chaise de tata Suzanne et le miroir en pied qui, sous le choc, répandit des centaines de petits débris de glace et d'azulejos. Jean-Christophe Chevrier resta un moment sur le sol, le dos incrusté de fragments de verre et de faïence, essayant mentalement d'évaluer les dégâts, tentant de percevoir, au-delà des effets de la chute, si chacun de ses membres répondait normalement à ses commandes… Après quelques secondes de confusion pendant lesquelles son cœur tentait de reprendre un rythme normal, il ne décela aucune douleur intolérable et arriva à la conclusion que cela n'allait pas trop mal. Il se releva et découvrit alors un petit geyser de sang qui s'échappait de sa tempe et avait déjà maculé le sol de poisse rouge. Il faillit tourner de l'œil, mais se ressaisit et jugula la blessure avec la *muleta*.

Il traversa le parc à grandes enjambées pour entrer par la terrasse. Dans le salon, il fut accueilli par une Consuelo narquoise. Les mains sur les hanches, elle le regarda s'avancer, défait par la

déroute, la mine basse, le jogging souillé par son sang. « Tu as encore joué au taureau », lâcha-t-elle en souriant presque.

Sans prendre la peine de répondre, il se rendit dans la salle de bain, jeta ses vêtements à terre avant de se glisser sous la douche brûlante, de se sécher, puis de soigner sa blessure. Il n'avait pas envie d'aller se faire recoudre et préféra poser une suture adhésive. Assis sur le rebord de la baignoire, il examina son corps nu sous toutes les coutures. Il procéda à un inventaire méticuleux de ses blessures. Excluant les foulures, les luxations et les torsions il ne retint que les fractures, les bris et les arrachages. Sept marques, autant de chutes, de coups… « Sept ! Merde, encore sept ! ». Des pieds à la tête, chaque membre de son corps avait souffert. Paradoxalement, la blessure la plus spectaculaire ne lui laissait aucun souvenir de douleur. Il caressa son flanc à l'endroit bruni dans lequel s'était enfoncée la corne d'un taureau lidié à Séville. Un peu de gras parti, rien de plus. Une chouette balafre, en somme ! Beaucoup mieux que la douleur au poignet qui ne le quittait plus. Vieille lésion traumatique consécutive à une chute ridicule devant un animal trop nerveux à Rodilhan. Finalement, il était fier de ces traces qui formaient son histoire, sa gloire. Il s'arrêta de nouveau sur la dernière marque à la tempe. « Miroir en pied, lidié un après-midi de novembre ». Il parvint à sourire.

On frappa à la porte. « Tu peux sortir s'il te plaît, il faut que nous parlions ». Il sentit un courant froid lui parcourir l'échine. « Pitié, pas ça », chuchota-t-il.

— J'arrive, j'arrive…

— Pas dans une heure, je repars bientôt, répondit sèchement sa femme en s'éloignant.

Quand le bruit des talons dans le couloir s'estompa, il alla chercher un survêtement propre dans la penderie et descendit doucement l'escalier, prenant tout son temps, respirant profondément pour stabiliser son souffle. Consuelo était assise. Mauvais signe. Contrairement à ce qu'elle avait dit, la séance risquait d'être longue.

— Ta journée s'est bien passée ? Demanda-t-il ingénument en se mordant aussitôt la lèvre. « La bourde ! Ne jamais parler travail ».

Il s'attendait à une réplique du genre « et toi, tu as réussi sans

trop de difficultés à te lever du lit pour aller jusqu'au canapé ? ». Mais non, rien. Bizarre. Ça ne lui ressemblait pas.

Jean-Christophe la regarda dans les yeux en souriant sans doute un peu trop. Pour dissimuler sa gêne, il alla se placer devant la baie vitrée, les mains dans les poches et regarda vaguement le chêne et, derrière lui, le petit toit coiffant son abri. Il n'aurait jamais imaginé pouvoir vivre entouré de toits d'ardoises luisants de pluie, encore moins dans la région parisienne. Toute une vie dans la lumière du Sud, en Espagne, à Nîmes, en Arles pour finir sous ce ciel bas… « Bon Dieu, ce que je suis mal ! ». La blessure à la tempe le lançait. Il aurait peut-être dû…

Sa femme croisa les jambes. Il venait juste de remarquer qu'elle portait une robe rouge vermeil, pas n'importe quelle robe, celle de leur première rencontre. Il n'y avait pas à dire, mais elle était vraiment jolie Consuelo. Il pensa immédiatement à sa confirmation d'alternative un jour de mai à Madrid. Consuelo lui avait été présentée par la cousine de son picador une heure avant le *paseo*. Ils n'avaient échangé que quelques mots, mais il avait tout de suite su que ce serait elle. Le cœur léger et pourtant empli d'elle, il avait toréé avec fougue, s'empêchant d'arrêter son regard dans la tribune dès qu'il discernait un bout de tissu rouge. Débordant d'enthousiasme et d'assurance, il avait porté une estocade agile et sincère à son premier taureau qui, sitôt piqué, s'était abattu au sol foudroyé. Par la suite, on avait beaucoup commenté la petite nervosité dans le bas de son dos, un sursaut électrique devenu la marque de fabrique de El Gallo joven. Il avait rejoint Consuelo après la corrida, et sur la lancée de son succès, lui avait déclaré sa flamme, avoué à quel point elle ferait une compagne comme il n'avait jamais osé en rêver. Il était jeune alors, mais décidé. Toutes les étapes de sa carrière étaient méticuleusement planifiées. Pas de place pour l'improvisation, il avait besoin d'idées claires. Une femme, c'était l'amour, le réconfort, l'appui, le repère, une partie du plan en somme… Jean-Christophe Chevrier n'était pas du genre à butiner à droite et à gauche. Un vrai professionnel, quoi.

Pourquoi diable, Consuelo avait-elle ressorti aujourd'hui la robe

de Madrid ?

— De quoi veux-tu que nous parlions ? finit-il par demander légèrement anxieux.

— Je ne t'aime plus Jean-Christophe. L'as-tu au moins remarqué ? Oui, non ?

Elle se fichait de lui. Surtout ne pas répondre aux provocations.

— Tu ne m'aimes plus ? Ça n'est pas grave, des tas de couples vivent ensemble sans s'aimer. C'est…

— Je me fous des autres couples…

Elle se leva brusquement et ce qu'il redoutait tant débuta. Elle se mit à parler fort, puis à crier, accompagnant de larges mouvements de bras, les mots jetés vers lui. Avec une rapidité confondante, elle passa toutes les étapes pour atteindre le sommet de tous les acharnements. Pas la peine d'essayer de discuter, de tenter de la faire redescendre, elle était déjà montée trop haut. D'expérience, il savait simplement qu'il ne devait pas fournir d'appuis à la rage qui se développait. Alors il se tut, encaissa tout. Les mots, les souvenirs malheureux, les reproches en pluie serrée, des épisodes qu'il semblait n'avoir jamais vécus, des choses inouïes qu'elle exhumait comme par miracle. Il n'était pas taillé pour ce genre de combat. Debout, dans son survêtement un peu râpé, il subit le flot. Combien de temps cela allait-il durer ? Au prix d'un effort surhumain, il réussit tout de même à s'extraire mentalement du tumulte pour chercher les causes de tout cela. Finalement que lui reprochait-elle ? De s'être fait encorner par un taureau trois ans auparavant et de passer, depuis, l'essentiel de sa vie à attendre des jours meilleurs… Il ne savait pas trop. Qu'avait-elle imaginé ? Qu'il aurait toréé jusqu'à cinquante, soixante ans ? Qu'il serait resté fringant, la broderie étincelante jusqu'à la fin des temps, la cuisse éternellement arrogante dans sa *taleguilla* ? Mais tout le monde décroche un jour ou l'autre ! Eut-il envie de lui hurler, le professeur, le commercial, le plombier… Tout le monde ! Il n'y a que les pilotes de formule 1, les forces spéciales et les matadors à ne pas avoir de cheveux blancs… Et s'il contactait Bénitez, son ancien *apoderado*, pour lui demander de lui trouver un contrat, une affiche ? Un petit quelque chose dans une petite

arène, presque incognito. Il remonterait la pente tout doucement, se referait la cerise. Peut-être en Amérique Centrale, là où personne ne le reconnaîtrait. Il changerait de nom. Exit El Gallo Joven, le coquelet… Après tout, il était encore jeune. Il ressentit un bref moment d'exaltation. Échapper à tout cela et puis revivre la fraîcheur des premiers temps, ceux de l'espoir…

Finalement, on ne l'avait jamais aimé autrement que l'épée à la main et la toque d'astrakan sur le chef.

Il vit passer devant ses yeux la télécommande de la climatisation qui s'écrasa contre le mur avant de retomber éventrée. Consuelo ne cessait d'arpenter la pièce, saisissant au passage tout ce qu'elle pouvait.

— Et ce nom ! *Estupido* ! Dire que j'ai accepté ce nom ? Chevrier ! Chevrier ! Pourquoi pas Porcher tant qu'on y est ? Avoue que pour un matador, c'est ridicule, non ! Moi je suis née Valdez Cabrera y Montes et j'aurais dû le rester. D'ailleurs je vais le redevenir, c'est de divorce dont je veux te parler…

« Désolé, mais je suis El Gallo Joven pour l'éternité, ça tu ne pourras pas me l'enlever. Et pourquoi parle-t-elle de divorce ? Et toutes ces allées et venues énervées ? Que d'agitation ! ». Le déferlement semblait ne jamais devoir cesser. Des mouvements, des cris… Il ressentit une petite douleur aiguë à la tempe. À présent le visage de Consuelo s'estompait. Devant les yeux de Jean-Christophe ne flottait plus qu'une silhouette informe, une tache rouge comme le tissu de serge que lui-même avait tant de fois agité pour provoquer l'animal, l'amener à se jeter sur lui.

La rupture arriva à ce moment précis où Jean-Christophe Chevrier ne fut plus en mesure de discerner le visage de sa femme, à l'instant où la forme humaine et la parole humaine venaient de perdre leur caractère. Alors, le souffle court, l'écume à la bouche, il prit son élan et se mit à courir à travers le salon dans sa direction. Debout, entre le canapé et le buffet à verres, Consuelo se tut brusquement, le corps comme suspendu, pétrifiée de voir Jean-Christophe arriver sur elle le buste en avant, la tête baissée. Dans un râle, ce dernier sauta sur le canapé, agrippa le bras de sa

femme qui se déroba d'un geste brusque. Il chuta sur le carrelage, se releva, dérapa pour tomber à nouveau. Mais déjà Consuelo s'échappait vers la porte d'entrée. En sueur, le visage poissé, le regard bouillant, la lippe frémissante, Jean-Christophe Chevrier n'était plus Jean-Christophe Chevrier, ni même El Gallo joven. Ce à quoi il ressemblait le plus à ce moment précis c'était à Paquito le robuste, Paquito l'encorneur. Il se sentait lourd et puissant et il chargea de nouveau la muleta rouge qui disparaissait au loin. Il courut vers elle, glissant à nouveau sur le carrelage, se redressa. Il rata de peu l'ouverture béante et frappa violemment de l'épaule le chambranle de la porte, ce qui le fit hurler de douleur. L'étoffe rouge s'enfuyait dans la rue, alors il se jeta dans une course éperdue, slalomant entre les voitures, faisant fi du bruit stressant des avertisseurs. Malgré ses efforts, l'étoffe rouge s'éloigna, jusqu'à disparaître au coin d'une rue. Du revers de la manche, il se débarrassa du rideau de sueur qui tombait à travers ses cils, puis il se mit à accélérer. Il était désormais furieux, incontrôlable, renversant tout ce qui se présentait sur son passage. À droite, à gauche, on criait. De peur, de douleur, de rage. Il n'en avait cure, il lui fallait retrouver ce bout de tissu rouge à l'origine de sa rage.

Et puis…

Pour la énième fois depuis bientôt trois semaines, l'excitation de Jean-Christophe Chevrier disparut d'un coup. Il se leva de son fauteuil de relaxation et s'assit à la table sur laquelle la petite dame en blanc venait de déposer le plateau du déjeuner. Demain, c'est certain, il reprendrait tout depuis le début et il saurait enfin pourquoi il avait perdu son dernier combat…

Oranges ou les flammes d'octobre

Xavier Lhomme

Une partie de la journée et toute la nuit, j'ai été au front. D'abord la lande. Ensuite la forêt, embrasée. Les troncs se craquelaient, larguant des bouffées de résine chaude. L'odeur et la fumée, étouffantes. Les flammes en cathédrales, les explosions d'étincelles, les détonations.

J'y suis habitué et, même, j'aime ça. Mais je m'interroge : un incendie pareil, en cette saison ? Cela fait combien de mois qu'il n'a pas plu ? Quelques jours auparavant la forêt était rousse, flamboyante. Aujourd'hui elle est roussie, flambée.

Grésillements de nos radios inaudibles. Jets d'eau. Vaporisations. Sueur. Nous avons avancé pas à pas, la lance en avant, suivis par notre camion. Notre refuge. Rouge comme les cendres que nous avons piétinées sur fond de flammes jaunes.

Les couleurs de l'automne.

Au matin, c'est fini. Épuisé, je suis resté debout, les pieds dans la cendre boueuse. Dans la cabine du camion, les autres attendaient que je veuille bien les rejoindre. Silencieux, suspicieux. Soumis.

— Qu'est-ce tu foutais, Tanguy ?

— Tu regrettes que ce soit fini ?

Oui. J'en aurais bien repris un peu. Je suis chaud.

— T'es dingue. Tu vas trop loin, trop proche des flammes.

— Tu fous les chocottes, Tanguy.

— On dirait un de ces putains de pompiers pyromanes. Ça serait



pas toi qui a foutu le feu, des fois ?

— T'es con.

— T'en crèveras, mon vieux.

— Ouais. Tu brûleras, ici ou en enfer.

— On rentre, les gars. Vous êtes vraiment chiants.

Quelques jours de repos. Je passe du temps sous ma Firebird. Plus tout à fait une épave, pas encore une voiture. Rouille, antirouille. Couleurs de l'automne.

Ce soir, c'est l'anniversaire de Naïs, qui m'a demandé de rester raisonnable. Moins de rhum, plus de jus d'orange. Il y a du monde dans son jardin, autour d'un grand feu. Un grand feu, par cette chaleur. Une telle chaleur, en cette saison. J'ai envie de sauter à travers les flammes.

Une femme tourne et danse autour du brasier, cheveux enflammés. Si belle, si loin. Sauter avec elle.

— Séraphine, m'a-t-elle dit. Résidence Prométhée.

Naïs nous voit. Perdue, désolée. En colère. Je préfère partir.

Elle de son coté, moi du mien.

Je tourne en ville une partie de la nuit. Antirouille dans la boîte à gants. Pure malt.

Contrôle de police. Mes feux ne fonctionnent pas.

— Belle voiture, mon vieux. Y'a encore du travail !

— Pompier ? Z'étiez au front, n'est-ce pas ?

Oui. Cathédrales étincelantes. Résines brûlantes. Pieds dans la cendre.

— Rentrez chez vous, vous avez suffisamment bu. On passe pour cette fois, mais faites-vous accompagner, quand vous voulez faire la fête !

— Ouais, on me l'a dit. Merci, collègues.

Accompagner ? Qui voudrait passer sa nuit à me regarder boire ?

Résidence Prométhée. Je me gare devant l'immeuble. Déstructuré, moderne. Panneaux photovoltaïques, panneaux thermiques. Bois et béton. Flambant neuf.

Trois heures du matin, c'est calme. Quel étage ? Premier, deuxième ? Où est le septième ciel ?
J'attends. M'endors. Me réveille. Antirouille. Cendre.

Chez moi. C'est la fin de l'après-midi. Je me suis réveillé en pensant à elle. Brûlant.
Séraphine, cheveux enflammés. Mal de crâne. Aspirine. Respiration.
Elle devait être dans l'un de mes rêves. Brûlant. Masturbation.

Je pense à elle tout le temps.

Plus tard, toujours chez moi. Je bois une bière en regardant par la baie vitrée. Soleil. Des écureuils se chamaillent sous les branches d'un grand arbre dont les feuilles ont pris une teinte corail. Soleil, encore. J'ouvre la baie pour chasser les relents de tabac froid. Un vent très léger. Douceur, murmure. L'été s'accroche. Un instant, j'ai envie de printemps, de redémarrer. Mais je repense à mes enthousiasmes passés. Projet qui n'avance pas. Qui fait long feu. Je me retrouve immobile, une cigarette à la bouche. Cendre. Regardant la déchirure du papier peint. Rouille.

Sonnerie, stridente. Téléphone. J'hésite.

— Allô ?
— Bonjour.
— Non, non, écoute...
— Oui j'ai sûrement trop bu, d'accord, mais il n'y a pas de quoi...
— Non, pas un salaud, tu exagères !
— Mais je ne lui ai à peine parlé à cette fille ! Je te le jure.
— Pas rouge, non, je dirais : carotte ?
— Amoureux ? Écoute, tu peux pas me rappeler plus…
— Non je ne me défile pas mais...
— Voyons, sois raisonnable !
— C'est définitif ?
— Comme tu veux. Au rev…

Naïs. Elle a coupé. Elle de son côté, moi du mien. Pour toujours.
Elle a pris les devants. Comme toujours.
En colère.

À cause de cette fille aux cheveux orange. Carotte, je dirais.

Séraphine.
Je pense à elle tout le temps.
Je pense à elle tout le temps.
Je pense à elle tout le temps.
Merde, merde, merde !

C'est l'automne, mais il fait encore chaud. Dans la journée, les filles ont les bras nus et bronzés, on devine leurs seins libres sous les T-shirts. J'arrive à les voir parfois quand elles se penchent trop bas, trop longtemps : caddie, supermarché.

Pas elle. Extrêmement habillée. Couverte. Caparaçonnée. Bottes cuivrées, jupe rouille à mi-mollet. Gants. Longue veste mandarine. Couleurs de l'automne.

Son corps caché. Jusqu'aux extrémités. Mystère. Excitation.

J'imagine. Ses seins seraient petits, fermes et pâles. Taches de rousseur. Son ventre serait doux et chaud. Grains de beauté. Sa peau souple, ses cheveux sentiraient le paprika. Un peu.

J'ai envie de la serrer très fort contre moi, de lui dire des choses qui la consoleraient. Car elle serait triste. Au début.

Je mangerais ensuite lentement son abricot. Brûlant. Tendrement.

Devenir son horizon comme elle est devenue le mien. À son insu.

Sauter par-dessus les flammes de la cathédrale. Brasier.

L'automne, l'odeur du tabac, l'automne, le mal de tête, le rhum-orange. Naïs, téléphone, l'odeur. L'automne. La chaleur. J'étouffe.

Je pense à elle tout le temps.



De l'air. Je sors la Firebird rouillée du garage.

Allume-cigare. Cassette-audio. *Rust never sleeps*.

Je roule lentement vers le centre-ville. L'automne. Huit cylindres malades. Segments.

Antirouille dans la boîte à gants. Cartouche et briquet.

La tournée des bars.

Chez Marie. Assis au comptoir. Face à moi, mon visage dans le miroir, entre les bouteilles.

Last chance. Debout au comptoir. Trop de glaçons, pas assez de whisky. Barman trop bavard.

— Salut Pinpon. T'étais au front ?

Salut. À boire, j'ai la gorge en feu. Antirouille. Abricot. Automne. Séraphine.

— T'es complètement allumé. Va te coucher.

Fais pas chier. Sers-m'en un autre. Séraphine. Mandarine, automne, abricot, orange. Antirouille.

Minuit. Trop tôt pour rentrer, trop tard pour débarquer chez un ami. Pas d'amis, de toute façon. Pas d'amie. Séraphine. Antirouille. Cigarette.

Je pense à elle tout le temps.

Merde.

Pour la deuxième fois de la journée, en bas de son immeuble, moteur étouffé. L'automne, Prométhée. Une cigarette. Sans goût. Rouille. Couleur de l'automne.

Fenêtre éclairée. Sa chambre ?

Je respire longuement l'air tiède de la nuit. Le bon moment. J'y vais ?

S'il y a quelqu'un avec elle ? Tant pis, j'y vais. Brûlant.

Le bon moment ? La chambre s'éteint.

Eh !

Merde merde merde !

Séraphine !

Qu’est-ce que je fais, moi, maintenant ?

Des larmes le long des joues. De rage.

J’avais pris ma décision. Mon élan. Castration.

La rage du faible. La seule que je connaisse.

Boire la honte, antirouille.

Je remonte dans la voiture, démarre et roule. Moteur bancal. Au hasard. Il n’y a pas le feu.

Dans la boîte à gants, la roue de secours. Antirouille ? Single malt.

Je bois au goulot, j’en renverse un peu. J’ai le hoquet.

Tousser. Pleurer de plus belle. Les poumons dans la cendre.

Sur les boulevards. Huit cylindres en V.

Je n’y vois plus rien. De l’eau plein les yeux.

Flottant devant moi, l’aiguille du compteur. Comme un cierge.

Cent-dix. Cent-vingt. Cent-trente.

Vitres baissées. L’air s’engouffre dans l’habitacle. Sèche mes larmes.

Loin devant moi, le feu. Couleur d’automne. Orange.

Je ferme les yeux.

Le déconfinement des asperges

Laurent Cruel

15 – Devant la glace.

Johan a toujours détesté les miroirs. Quand il y croise son reflet, il se tire la langue. Mais depuis quelques semaines, depuis que ses hormones lui ont envoyé le signal qu'au prochain déconfinement ce serait son tour, il ne cesse de se contempler. Il se pointe du doigt, incline la tête d'un côté puis de l'autre, replace une mèche de ses cheveux bouclés, s'envoie un clin d'œil. Putain, c'est maintenant, il va enfin connaître le grand frisson. Putain oui, il est irrésistible !

Suzie s'est toujours trouvée laide. Même sur les photos où on la voit bébé. Non vraiment, elle est disgracieuse. Un nez trop long, un fin duvet sur la lèvre supérieure et des oreilles aux lobes beaucoup trop petits, voilà ce qui alimente ses complexes. Et depuis qu'elle a entamé sa puberté, d'affreux boutons viennent parsemer son visage. Si seulement elle pouvait arrêter le temps, décaler le prochain déconfinement de quelques semaines. Peut-être découvrirait-elle un moyen de s'en débarrasser ou de les cacher ? Elle se penche vers le miroir qui s'embue aussitôt. Elle l'essuie rageusement et éclate le point noir qui a profité de la nuit pour surgir à la lisière de son sourcil. Putain !

Et partout dans le monde règne la même effervescence, la

période de reproduction des jeunes adultes arrivés à maturité sexuelle va commencer.

14 – La famille.

Son père est naze et sa mère lui fait trop pitié. Johan a conscience qu'ils seront bientôt finis. Mais peut-être vont-ils tout de même lui donner un petit frère ou une deuxième petite sœur lors d'un prochain cycle. C'est encore possible, même si ce serait plutôt logiquement à lui maintenant de se reproduire. Il a dix-sept ans et les lois de la nature sont implacables.

Suzie est triste. Chaque déconfinement la rapproche désormais de celui où ses grands-parents disparaîtront. Ils ont reçu le signal, ce sera leur tour de laisser la place. C'est ainsi. C'est le sort que partagent nombreuses personnes âgées. On ne meurt plus au fil de l'eau comme dans les temps anciens, tout est désormais planifié. Rassurant et terrifiant à la fois. Heureusement que ces départs sont compensés par toutes les naissances qui précéderont et leur apporteront une dernière joie. Le cycle de la vie.

Johan et Suzie sont tous les deux grands et fluets. Ils ne le savent pas encore, mais ils vont se rencontrer. Ils ne pourront pas lutter contre l'attraction qu'ils vont éprouver l'un pour l'autre. Les phéromones sont dans l'air.

13 – Les asperges.

Johan a beau mesurer près de deux mètres, il se sent frêle et surtout, beaucoup trop maigre. Il tente par tous les moyens de se muscler mais les résultats se sont pas au rendez-vous. Il redouble d'efforts. La lutte s'annonce féroce et seuls les plus vaillants parviendront à leurs fins lors de la prochaine grande parade.

Suzie frémit d'une excitation qu'elle a peine à contenir. Une

excitation parasitée par l'angoisse de voir le grand jour approcher. Si seulement elle était moins grande, elle pourrait se cacher et observer. Être ce trésor qu'on ne découvre qu'après une quête minutieuse. Mais elle sait qu'elle sera en première ligne, exposée à tous les regards.

Le déconfinement des asperges est le nom retenu par l'Organisation Mondiale de la Santé pour cette quarante-quatrième édition de l'ère post-covid. Asperges parce que c'est la saison, tout simplement. Mais cela fait aussi magnifiquement écho à la silhouette filiforme de Suzie et Johan. Une incroyable coïncidence.

12 – Recommandations.

Johan n'en peut plus d'attendre. Son père le regarde comme s'il allait partir à la guerre et sa mère est aussi stressée que lorsqu'elle l'a aidé à se connecter pour son premier jour de maternelle à distance. Oui il sera prudent, non il ne se battra pas avec d'autres garçons. Comme tous les jeunes de son âge, il a eu droit aux tutoriels d'éducation sexuelle en ligne. Il a obtenu de bonnes notes aux évaluations. Il lui tarde de passer à la pratique.

Suzie est saoulée par les insinuations de sa mère et de sa tante. Elle a reçu de sales notes aux partiels de copulation, mais ça ne veut pas dire que ça ne l'intéresse pas. Elle n'est pas faite pour la théorie voilà tout, elle préfère se laisser guider par ses intuitions. Et ses sentiments aurait-elle envie de dire, même si elle sait que ce genre de considérations est mal vu.

La précédente parade nuptiale (la parade printanière du déconfinement des bourgeons) a eu lieu quatre ans auparavant. Quatre ans ! C'est long, mais c'est ainsi. C'est le cycle désormais adopté par l'espèce humaine pour survivre aux épidémies qui menacent de toutes parts. Ce qui n'a été au départ qu'une contrainte pour freiner les contaminations est entré dans les mœurs et dans les gènes en à peine plus de deux siècles. Une capacité d'adaptation



insoupçonnable lors de la toute première vague de 2020.

11 – Et l'évolution ?

« Dans une autre vie, j'aurais été comédien », disait Johan.

« Dans une autre vie, j'aurais été guérisseuse » proclamait Suzie.

La terre a beau avoir fait plus de deux cent fois le tour du soleil depuis le début de cette nouvelle ère, les rêves des adolescents sont toujours les mêmes. Car paradoxalement, si les êtres humains ont évolué, tout le reste est resté au point mort. En 2268, on en est encore seulement à l'Iphone 12 et aux écrans de télévision souples. La jeunesse est toujours aussi fan des années 1980 qu'elle trouve terriblement vintage et on utilise toujours pour se déplacer de bonnes vieilles voitures. Ce qui a changé, c'est qu'on ne se préoccupe plus du réchauffement climatique ni de la disparition des espèces. Les confinements successifs ont provisoirement réglé le problème. La nature a repris ses droits et les gouvernements ont beau accorder des dérogations aux chasseurs et aux bûcherons, la faune et la flore n'ont pas connu une telle pétulance depuis des lustres. Les plantes et les animaux pullulent.

10 – Les rêves.

Johan aurait voulu être acteur au vingtième siècle. Embrasser des actrices et faire des cascades. Jouer au théâtre. Comme il doit être grisant d'avoir un public en face de soi. Certains le font encore de manière illicite. On entend parler de castings sauvages. De troupes qui profitent des périodes de déconfinement pour jouer dans des salles underground ou tourner des films en pleine nature, caméra à l'épaule. Au lieu de se concentrer sur les activités essentielles qui consistent à amasser des provisions, rendre visite à sa famille, se reproduire et mourir.

Suzie souhaite aider son prochain. Elle pourrait faire médecine, elle en a les capacités. Un des seuls métiers encore autorisés. Mais il est tellement restreint aujourd'hui. Il consiste uniquement à signer des actes de naissances et de décès. On ne soigne plus comme autrefois, ce n'est plus une option. D'ailleurs, les maladies ont totalement disparu grâce à l'hygiène de vie irréprochable dont on fait preuve. La seule fin possible est naturelle. Les hommes sont devenus des animaux qui ne cherchent plus à lutter, mais accueillent la mort simplement et au moment où elle se présente. Tout juste essaient-ils de l'accompagner. Dans ces conditions, ça ne l'intéresse pas.

De quoi se plaignent-t-ils ces jeunes ? Est-ce que cela ne ressemble pas à un monde idéal ? Certes avec peu de liberté, mais tellement sécurisant. On a mis du temps pour y arriver, mais on y est arrivé. Il suffisait d'inverser les choses. Changer la règle du jeu. Ne plus punir en confinant, mais récompenser en déconfinant. On ne soigne plus, gémit Suzie. Ce n'est plus nécessaire, voilà tout. Tous les virus ont été éradiqués. L'organisme humain, réglé sur un rythme précis, est devenu plus fiable que jamais. J'aurais voulu être un artiste, chante Johan. À quoi bon ? Est-ce que les oiseaux prennent le temps de s'amuser ? Est-ce que les insectes visitent des musées ? Est-ce que les reptiles font du sport ?

Ils ont pourtant fait chier leur monde pendant des générations avec leur désir de retour aux fondamentaux : je veux être plus près de la nature, je cherche à me reconnecter avec moi-même, je parle aux arbres, j'écoute mon corps.

Foutaises !

9 – Le grand jour.

Suzie n'a jamais connu une telle exaltation. Ce jour n'est pas une date sur un calendrier, il est celui où les jeunes de sa génération vont s'éveiller. L'horloge biologique est infaillible et la même pour tous. C'est l'éveil du printemps, l'ouverture du déconfinement des asperges. Les saumons remontent les rivières, les oiseaux

construisent des nids, c'est le grand rendez-vous. Elle enfile la tenue que portait sa mère à son âge, la mode n'a pas changé, blue-jean, débardeur, baskets. Elle veut être à l'aise. Et puis les robes la font paraître encore plus grande qu'elle n'est. La bonne nouvelle, c'est que ses boutons ont disparu. Sa peau est éclatante, son sourire d'une extrême sensualité. Une force irrésistible la pousse à être plus jolie encore. Elle rayonne.

Johan est fébrile. Et s'il n'était pas à la hauteur ? Il marche dans le couloir de sa maison, s'entraîne pour avoir la bonne dégaine. Sa petite sœur se moque de lui. Elle fera moins la maline quand ce sera son tour. Et tout à coup, il rencontre la grâce, les gestes tant de fois répétés devant le miroir semblent trouver une justesse inespérée. Tout se met en place. Ce n'est plus lui qu'il voit, son image a pris une autre consistance, une nouvelle dimension. Il sait le rôle qu'il doit jouer. Il est le maître du monde.

C'est maintenant que tout bascule. La jeunesse n'a pas fini de nous étonner.

8 – Lâchez les fauves.

Ils envahissent les rues. Prennent d'assaut les cafés qui ne sont ouverts que tous les quatre ans à cette occasion. Sur les places des quartiers, dans les villes et les villages, les bals s'organisent. Ça va danser pendant trois mois. Ça va flirter, ça va se bécoter, se becqueter, se bouffer le nez. Des couples vont se former. Des bagarres éclater. Les plus anciens aussi participent à cette explosion, mais en catimini. Chez eux ou dans des caves. Comme de vieux fauves se contentant des restes du repas. Leur heure de gloire est passée.

Debout dans la foule, Suzie dépasse les plus grands d'une tête. Elle voit ses camarades s'agiter frénétiquement. Plus personne ne connaît plus personne. Emma, sa meilleure amie sur *skype* ne la calcule même pas, elle est devenue méconnaissable. Suzie braque

son regard d'aigle à droite et à gauche. Elle est au-dessus de tout ça. Même si son corps lui commande de se mêler à ses congénères, un petit brin d'ADN enfoui au plus profond de ses cellules la retient. Elle veut plus que ce simulacre de liberté.

Debout dans la foule, Johan écarte d'un coup de pied ceux et celles qui se jettent sur lui. Il est grand, magnifique, il transpire le gène fantastique, on le désire. Le mâle dominant doit s'accoupler avec un maximum de femelles, c'est la loi de la nature. Mais il refuse d'être comme cela, il est un enfant du passé, tout ce qu'il aime, ce sont les scènes désuètes et romantiques de séduction qu'il regarde à la télé. Il ne veut pas participer à cette orgie, à ce pugilat. Il se lève sur la pointe des pieds. Il aperçoit Suzie.

7 – La parade.

Johan sait maintenant ce qui l'anime. Il veut rejoindre Suzie, il sait que c'est elle. Il joue des coudes et se fraie péniblement un chemin.

Suzie a senti le regard de Johan. Elle l'attend. Le monde se brouille tout autour.

À compter de cet instant, on ne répond plus de rien. On dirait que ces deux-là vont écouter leur cœur. C'est comme s'ils avaient déjà tout oublié. La jeune fille sourit au jeune homme qui approche. Au cinéma, cette scène pourrait être tournée au ralenti. Il se met à chanter en claquant des doigts. Il a pour modèle les comédies musicales du vingtième siècle. Des films que ceux de sa génération ne connaissent même pas. Suzie répond en se déhanchant et reprend les paroles avec lui. Ils se mettent à danser frénétiquement. Les adolescents qui les entourent suspendent leurs élans, prennent conscience de ce qui est en train de se jouer. Peu à peu, ils émergent de l'état d'hébétude dans lequel les avait plongés leur excitation. Ils commencent à imiter les deux instigateurs de cette fureur inédite. Une immense chorégraphie se dessine sur la



place.

6 – Refus.

— Je t'aime, dit Johan à Suzie.

— Je t'aime aussi, répond la jeune fille.

Voilà.

5 – Ligne de fuite.

— Je ne te quitterai pas, dit Johan.
— C'est ce que tu veux ? lui demande Suzie.
— C'est ce que je veux.

— Je ne pourrai jamais attendre quatre ans pour te revoir, dit Suzie. Je reste avec toi.
— C'est ce que tu veux ?
— C'est ce que je veux.

Chaque jour, les jeunes se retrouvent. Ils apprennent à se connaître. Une nouvelle conception de leurs relations s'invente. Ils découvrent l'attachement, la fidélité. Cela existe déjà dans la nature, chez certaines espèces, mais là c'est plus fort, plus concret. Ils font des projets. On est en mai. Mai 2168. Dans un mois, il faudra se reconfiner. Toutes les générations observent ce chamboulement. Chacun y va de son commentaire.
— Ils ont raison, ils osent.
— Comment ça va se passer après ?
— Quelle régression !
— C'est l'avenir.
— La révolution qui gronde.
Et effectivement ça éclate. Johan et Suzie prennent la main, se prennent par la main. Ils déclarent ouverts les états généraux

du renouveau. On ne veut plus se confiner. On prône un retour à l'existence aléatoire, au hasard, à la surprise du lendemain.

4 – Annulations.

— Nous les asperges, déclarons à l'unanimité l'abolition immédiate et sans appel du prochain confinement.

Les cris de joie accompagnent les revendications de Suzie. Elle est plus motivée que jamais. Portée par cet élan, elle enchaîne en hurlant dans son porte-voix.

— Le déconfinement des blés ?

— Annulé ! répondent les millions de jeunes qui assistent au meeting.

— Le déconfinement des poireaux ?

— À l'eau !

— Le déconfinement des marrons ?

— Dans le fion !

— Nous ne nous laisserons plus imposer le plan Duodecim.

Hourras de la foule.

— Mais comment vont réagir nos organismes ?

— Ils se réadapteront.

— Ce que la nature peut faire, elle peut le défaire.

— Est-ce qu'on va réapprendre à vivre au fil de l'eau ?

— Il faudra bien. Mais c'est ce que nous voulons, non ?

— Oui !

— Oui !

— Oui !

Cela fuse de toutes parts.

— Tu crois que l'effet est rétroactif ? demande Suzie à Johan.

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Parce que mes grands-parents devaient disparaître au déconfinement des poireaux. Du coup, avec ces abolitions, j'ai peur qu'ils meurent tout de suite. Qu'ils n'aient plus à attendre la date fatidique.

— C'est un risque. On a rien sans rien.



— J’ai peur.
— Ça sera difficile au début mais on va s’habituer à vivre au jour le jour.
Ils restent un instant les yeux dans les yeux.
— J’attends un bébé. Sa naissance était programmée pour le prochain déconfinement d’été. Tu crois qu’il arrivera avant.
— Ce serait chouette.
— On ne saura jamais comment l’appeler.
— Je propose Liberté.
— Déconfinement de la liberté, répète Suzie songeuse. Il n’est plus obligatoire que les noms des confinements fassent référence à un fruit de la nature ?
— Je parlais du bébé.
— Ah… Oui, Liberté. Pour un bébé, c’est mignon. Elle ira loin.
— Ce sera une fille ?
— Oui.

Voilà comment deux jeunes presque adultes mirent fin à la période la plus sombre de notre histoire. On avait donné dans la facilité, dans la simplicité, écarté le danger au lieu de l’affronter. La routine, ce n’est pas si mal une fois qu’on s’y est habitué. Il n’avait fallu que trois ans de galère pour que les gouvernements adoptent d’un commun accord le plan Duodecim. Le pire, c’est qu’ils s’étaient mis à plusieurs pour inventer et valider ce système jusqu’alors impensable. En échange d’un confinement généralisé, on accordait à la population l’extrême privilège de profiter chaque année de l’une des quatre saisons. On avait opté pour le rythme suivant : douze mois de confinement suivis de trois mois de déconfinement qui, pour donner un peu de légèreté, étaient affublés d’un joli nom bien de saison. Déconfinement des fraises, des hirondelles, des vendanges… L’organisme humain s’était assez vite accoutumé, la nature est bien faite. On se serait cru dans un film d’anticipation. Les bébés étaient conçus au printemps et naissaient à l’été de l’année suivante, la gestation étant passée de neuf à douze mois en quelques décennies. Les anciens attendaient l’automne pour mourir d’une même vague programmée, et seul le déconfinement hivernal offrait encore un reste de sociabilité.

C'était le moment où l'on se retrouvait en famille, où l'on évoquait les temps anciens.

3 – Avenir.

— Et maintenant ? demande Suzie.

Ils vont devoir s'acclimater progressivement à cette nouvelle vie. Le reste suivra. Il en a toujours été ainsi. Le changement paraît toujours difficile, et puis on s'y fait.

Johan frissonne en pensant aux années qui les attendent. Ils vont vivre dans un joyeux bordel. Ils devront faire les courses eux-mêmes. Fini les livraisons par le gouvernement. Ils ne seront plus assistés au quotidien. Ils devront travailler. Fini le revenu universel. Ça ne leur fait pas peur. Ils l'ont voulue, cette liberté, cette pagaille. Ils ont tellement fantasmé en lisant des livres d'histoire montrant des êtres humains qui n'en faisaient qu'à leur tête.

2 – Comme avant.

Il n'aura pas fallu longtemps, à peine dix ans pour que tout redevienne comme avant. Comme avant mais en pire.

Johan s'est acheté le tout dernier smartphone. Un concentré de technologie. C'est qu'il faut rattraper le temps perdu. Mettre les bouchées doubles. Liberté et Dream, sa fille et son petit dernier profitent de l'enfance dont il a toujours rêvé. Ils organisent des anniversaires géants, découvrent les joies du fast-food. Pendant les deux derniers siècles, la nature s'en est donné à cœur joie et les espèces ont proliféré. La végétation a poussé comme du chiendent. Il faut réguler et élaguer si l'on ne veut pas être envahi. L'homme a besoin de place.

Suzie n'a pas fait médecine, mais s'est orientée vers l'intelligence



artificielle. Les robots, c'est son truc. Il y a eu des tentatives par le passé, mais la science n'avait pas pris le bon chemin en cherchant à copier l'être humain. Elle va inventer un nouveau type de machine capable d'anticiper ce qui peut arriver. Un peu comme ces baromètres qui étaient jadis censés prédire le temps qu'il ferait. Ces robots garde-fou auront toujours une génération d'avance. Ils vivront sans se poser de questions et préviendront les risques sanitaires et environnementaux. Des genres de baromètres à emmerdements futurs. Tant que les robots continueront à danser, on saura qu'on peut encore compter sur au minimum vingt ans à faire n'importe quoi.

1 – Punition.

Johan a décidé de suivre l'allocution des autorités, recroquevillé dans sa coquille de relaxation. Elle sera retransmise sur ses paupières closes.

Suzie profite de sa soirée, car elle sait que les nouvelles ne sont pas bonnes. Les propos seront diffusés par les bulles du champagne qu'elle boit avec ses amis.

Liberté et Dream regardent le poste de télévision vintage que les parents leur ont offert. Bien entendu, il est factice et ne sert qu'à relayer les ondes 245G qui transmettent l'information.

« La semaine passée, nous nous sommes adressés à vous pour évoquer la crise environnementale que traverse notre planète.

Jusqu'alors, la fin du monde n'était peut-être pour certains qu'une idée lointaine, mais elle est devenue une réalité immédiate, pressante.

Malgré les alertes sur la gravité de la situation, nous avons vu la population se rassembler et danser, sans respecter aucune précaution. Comme si, au fond, la vie n'avait pas changé.

Dans ce contexte, nous avons décidé avec la communauté scientifique de mettre sur pause la rotation de la terre. Le temps

sera suspendu au même titre que toutes les évolutions à venir.

Nous ferons le point dans un an et si nous constatons que la situation ne s'est pas améliorée, nous serons contraints d'inverser cette rotation, de faire tourner la terre dans l'autre sens et ce, jusqu'à retrouver un point d'équilibre acceptable.

Nous sommes dans la mouise.

Nous comptons sur vous »

0 – Tant pis.



La migraine de la sexagénaire alitée

Jean-François Bottollier

Les sens de la chose parait-il demeurent,
Quand seule, à demi-morte, une sexagénaire
Par une forte fièvre alitée et poitrinaire,
Laisse dépérir, et sa vertu, et ses mœurs.

L'ardeur d'un subit émoi au ventre l'agrippe,
Et, même lasse ne pouvant lâcher la grippe,
Elle l'agace comme un chapelet qu'elle égraine
En maudissant le temps passé de ses migraines.

Que faire de ce désir, côté pile, côté face ?
Qu'il ne palisse hors de ce corps et ne s'efface ?
Souffrir qu'à jamais dans les limbes il ne recule ?

Se perde le souvenir de ses chères fesses
Dans des linges mouillés où ses chaires s'affaissent
Jusqu'au dernier grain détaché du pédoncule



Numersky

Quentin Pignon

« *Fi des défaites futures et passées, le Père élu, armé de sa seule foi indéfectible, brandira inlassablement sa fierté univoque, et par elle, la grandeur de la Cité des Pères.* » Saisons, 11.17

Au plus profond de nos gorges de basalte prospère la plus soudée de toutes les communautés. Notre cité rocheuse, arborée de colonnes vert vessie aux veinules pourpres boursouflées, sous un ciel écarlate de paupières closes, se sublime en émeraude et rubis lors des courtes heures que le soleil nous accorde entre les grandes lèvres du canyon.

Ici, vivent les Pères. Comme les aïeux de leurs aïeux, ils prient la Vestale, idole immaculée, garante de la pérennité de notre espèce. Miroir inversé des Pères, unique là où ils sont multitudes, creuse de mystère à la jointure de ses cuisses là où ils sont turgescents, la Déesse expose son immobilité minérale. Sur les arrondis de sa charnue poitrine, ses larges aréoles entourent un téton imbriquant parfaitement l'écartement maximal de la mâchoire d'un Père. Des nombreux matronymes de la Vestale, Numersky est de loin et de longue date le plus répandu.

En tant que Père en devenir, du fond de ma chambre de novice, j'étudie les Écritures. J'y cherche la persuasion nécessaire à mon Assimilation en Numersky. Demain. Au Jour du Printemps.

« *La maturité du Père est fruit de ses jours de solitude et d'obscurité* » (Paroles, 17.11). Soit des années de friction de nos virilités lors de nos neuf prières quotidiennes, armés de nos seuls imaginaires de ce que sera l'explosive beauté de la Vestale.

Demain, nous les novices, nous rendrons sur la Place et ajouterons chacun « *un souffle à l'ouragan des accomplissements individuels* » (Menegash 32.16). Notre insatiable besoin d'arriver le premier me mènera, moi, quoi qu'il en coûte, à m'unir enfin au Sein de la Vestale.

« *Au matin, en premier lieu, la terre s'illuminera.* » (Saisons, 01.08) L'effluve chaude de la Déesse parviendra à nos couches et dressera nos membres aussi vigoureusement que le marbre. Soumis à Son appel, la main gauche dans les taches de nos toges animées, nous nous dirigerons vers elle. Mais « *Hypnose n'est pas transe aveugle.* » (Menegash, 69.96). Hagards, comme saisis de l'effroyable révélation qu'en Elle ne pulse aucun cœur de pierre à leur égard, certains s'enfonceront sans repères dans les circonvolutions de la Cité, en tambourineront les murs étroits avec leurs crânes amollis d'incertitude avant que leur substance s'échappe de leur organe à même leur draperie et aille ruisseler sur les myosotis qui germent ici ou là entre deux pavés carmin.

« *Seuls les inconvertibles, les fidèles, les fois inébranlables n'osent franchir l'enceinte extérieure de la Divine Beauté.* » (Saisons, 04.12) Là, aux abords de la Seinte Place, nous devrons emprunter le damier d'argent, qui reflète jusqu'à nos joues le rouge du ciel et se trouve imprévisiblement parsemé de carreaux d'obsidienne. Les redoutés Pas du Doute. Un seul Pas du Doute, et c'est la volte-face vers les couloirs de notre Cité d'ermites. Ainsi, le pied débutant et les mains tout à notre rudesse d'esprit, nous devrons avancer dans la crainte de la prochaine étape, celle de la rencontre avec Numersky. Car ce n'est que parvenus à quelques mètres d'elle que nous pourrons enfin percevoir le visage de la Déesse.

À distance, il est aisé de maintenir en nous l'idée de la perfection de la Vestale. Remettre en question Sa magnificence constitue un blasphème pouvant mener à la pendaison génitale. Mais les

craintes de la rencontre sont bien réelles.

Tout novice, comme moi, qui a consacré son temps à la préparation de son Jour du Printemps, ne saurait vivre avec l'idée d'un ressenti en désaccord avec les Écritures.

« *Jeunesse est maîtresse d'ignorance.* » (Menegash, 13.12). Nous avons tous un jour ou l'autre spéculé que la Déesse puisse être disgracieuse, que ce soit par provocation ou par défi vis-à-vis de notre propre foi ou de nos Anciens. Nous l'avons vue en cauchemar se retourner brutalement et nous exhiber un nez proéminent, un front creusé de traces de pustules, des yeux discordants et une dentition corrodée tailladant ses lèvres croûtées. Mais que ne riions-nous pas de nos provocatrices images mentales ? Cela n'est que gentillette hérésie d'enfance nécessaire.

En réalité, émettre des réserves quant à Sa beauté absolue nous a aidés à forger notre confiance en les Écritures. Ces dernières sont le seul témoignage de la sublimité de Numersky. Un témoignage millénaire, dont il faudrait un sacré lot d'impudence pour le contredire. La chose effrayante serait de se retrouver devant Sa réelle mocheté et ne pas pouvoir ressentir la grâce transfiguratrice qui doit nous faire plonger en Elle. Cela serait bien pire ignominie qu'une déesse défigurée par une imagination juvénile.

Nous nous en remettons tous aux Écritures. Elles sont un encouragement à s'unir à Elle mais surtout une promesse de notre béatitude à sa vue.

Cependant, d'aucuns disent que les Écritures sont là pour graver en nous une image de la Déesse, par la répétition et l'habitude. Ils disent que si nous éprouvons effectivement l'extase à Son contact visuel, c'est que nous sommes éduqués strictement en vue de ce moment. En somme, Numersky n'aurait de beauté qu'à travers le conditionnement de nos regards. Nul blasphème en cela, ce n'est qu'école de pensée concurrente mais tout aussi pieuse que le courant majoritaire. Car, que ce soit par son aspect même ou par la dévotion des Pères, tous s'accordent sur l'irrécusable beauté de la Vestale.

Le Doute m'a traversé, il est vrai. Je crains ce moment où les traits devinés se feront visage dessiné. Serai-je spontanément subjugué ? Suffisamment extasié ?

Pour conjurer mes inquiétudes, je l'avoue, je n'ai rien trouvé dans les Écritures qui vaille les conseils que se donnent les novices entre eux, depuis des générations. À la craie, sur les portes des latrines. « Fixe ses galbes et volumes ! », « La croupe surpasse la trogne ! », « Chaires et courbes évitent les bourdes ! » ou le célèbre « *Focus culus* ! »

Enfin, une fois arrivés devant la déesse, la pierre qui la compose enfin à portée de toucher, nous les quelques élus verrons nos muscles se gonfler, nos jambes s'arquer pour une impulsion, le Saut vers le Sein de lisse calcaire.

La course sera rapide. Le premier membre à entrer en contact avec la roche se verra éparpillé sur la surface du Sein, son corps de novice, tout juste Père, deviendra animal dans un spasme éclair transcendantal. Il entendra la voix de la Déesse crier son nom, Numersky, puis le sien, célébrant ainsi « *l'union par le verbe* » exigée dans Paroles, 23,11. Son corps, réduit à l'immatérialité de l'extase, se fondra dans l'Appendice, y ajoutant rondeur et volume.

« *Ainsi, du séant de la Déesse naîtra le Nouveau-nu, vierge, candide, parfait réceptacle à tout enseignement.* » (Saisons, 56.19). Ce frêle être tout neuf, à son tour, tentera sa chance lors de son Jour du Printemps.

D'aucuns disent… ont dit… qu'à cette dernière étape de l'Assimilation à la Déesse, nous guette la pire des épreuve. Que la métamorphose en essence de Numersky est une épreuve de douleur si intense que même notre rite d'incarnation le plus rude ne saurait nous faire appréhender. Que ce que nous croyons être un instant d'essentielle souffrance menant à la plénitude se ressent comme une éternité de torture. D'où leur vient telle superstition ?

L'un des Pères les plus prometteurs de l'Histoire était Virgile. Studieux, fidèle en toutes circonstances, grand prieur, les Écritures sur le bout des doigts, Virgile est connu comme le modèle même de l'impavidité totale qui nous est exigée lors du rite de la Séquelle.

Lorsqu'un Ancien, encapuchonné, a cautérisé la suture de nos bourses avec une gouge de menuiserie chauffée à blanc, chacun

d'entre nous a accepté de mordre le bois. Virgile, d'après ces mêmes Anciens, ne se serait pas contenté d'aplanir la suture – afin d'éviter la fuite de son fluide de vif par voie basse, comme le veut la Séquelle. Il se serait saisi lui-même de l'instrument fumant et l'aurait appliqué, lentement, tout le long de son membre de Seinte dimension, brûlant jusqu'au noir la totalité de son raphé en insistant sur le sommet sensible, le tout avec le plus arrogant des sourires.

Que Virgile ait échoué à son Jour du Printemps contre toute attente n'est pas le plus grave. D'après certaines versions apocryphes (relatées dans les cantines), Virgile est surtout le seul Père à avoir entamé l'Assimilation avant de ressurgir ; de « plonger hors du corps blanc ». Il aurait intégré puis quitté le corps de la Vestale. Un outrage total, jamais vu, qui fut aussitôt apparenté à un refus d'Accomplissement.

Convoqué à se justifier dans un procès historique dont on ne trouve plus trace, Virgile aurait expliqué son abandon par les mots « éternité de torture ».

Ce fut lacrymal. En effet, les plus grands admirateurs et soutiens de Virgile se retrouvaient obligés d'endosser le rôle de juge face à leur novice le plus brillant. Celui-ci semblait désormais renier tous les fondements de notre foi. Faute de le ramener à la raison, ils tentèrent par tous les moyens de lui éviter le gibet et les crocs. Pendant plusieurs jours, ils le conjurèrent de changer sa version des faits afin de se laisser la possibilité de finir honorablement son échec en tant qu'Ancien, membre des Ordres. Au pire, s'il ne voulait vraiment plus se confronter aux Écritures, il aurait la possibilité de se faire ermite rédempteur et vivre en paisible troglodyte dans la paroi nord du canyon. Mais Virgile ne démordit jamais de son expérience. Il se refusa même à en changer le moindre terme. Au fil de la description, il ajouta pour ne plus jamais le retirer, un qualificatif au terme de torture : « coupable ».

Le meilleur des Pères Novices finit donc sa parfaite destinée de dévot, crocheté, tête en bas, les genoux tombés sur les épaules, le membre fané écoulant ses fluides dans la pileuse vallée de son séant, l'épididyme violacé tiré hors de ses bourses par les hameçons. Dans ses dernières heures, son mentor trouva le courage, les yeux enfin séchés, d'aller se confronter à la vue de son favori condamné.

— Alors, Virgile, que t’évoque ta situation en comparaison à ton « éternité de douleur…coupable » ?
— Un bonheur intarissable.

Enfin, tout ça n’est que version de couloirs, entre cases et latrines.

Mon réveil est habituellement consacré à laisser les restes de rêve s’imprimer dans le gris de mes paupières. Quand je les ouvre, l’agitation des phosphènes se confond avec la vie bruissante sur le plafond de ma sombre case. Les punaises paniquent, fuient le jour naissant et rejoignent leurs colonies, ici dans un coin de mur, là dans un revers de plinthe, retranchées dans le silence et l’invisible.

Cette nuit encore, j’ai observé sur les taches rigides de mon drap les ébats de cet animal prolifique. J’ai vu le mâle assaillir sa partenaire fuyante par devant et derrière, par les flancs, coûte que coûte, et parvenir à lui perforer la coque de sa tranchante ardeur démesurée. La punaise femelle n’a eu d’autre choix que de se faire envahir des fluides de son aspirant et poursuivre sa survie en claudiquant. Mais le plus admirable dans cette perpétuation de la lignée, c’est la poursuite nonchalante du mâle vers une autre cible. Toujours, il sera en quête d’un nouveau contenant à gaver de ses pulsions. Comme insensible à la victoire. Comme insatiable de jouissance. Ne célébrant aucun fait d’arme, ne se satisfaisant d’aucune réussite. Comme au sommet de l’humilité.

Aujourd’hui, nulle punaise ne bruit. L’aube est déjà là.

Cependant, une fine carcasse à l’allure de peau morte gît à un doigt de mon regard. Je peux apprécier en détails la mue de cette créature dont la soif de sang est nécessairement responsable du piqueté de rougeurs à l’arrière de mon coude. Je ne lui en tiens pas rigueur, je dois à ses aïeules la tapisserie de mon corps entier en plaques et bourgeons.

La façade ouest des Abeilles, l’établissement des novices, encadre nos fenêtres. Nos cases ne peuvent s’illuminer d’un soleil levant que lorsque celui-ci point plein ouest, entre les froides œillères de notre canyon : le Jour du Printemps.

De fait, un éclat de lumière aveuglant quoique jauni d’insomnie

perce mon volet de bois et se jette sur la corne de mes orteils.

C'est aujourd'hui. Je n'ai pas dormi.

Comme souhaité, ma vigueur dépasse l'entendement et vient tendre ma robe.

Le couloir résonne des pas de mes frères concurrents et des pleurs des faibles, qui ne peuvent se résigner à quitter leur couche, exceptionnellement duvetée de soleil, pour se confronter au risque de l'échec.

Je pourrais me contenter de suivre ces corps tendus vers un même objectif tant les novices ont répété mentalement cet itinéraire. Pourtant, j'en vois s'éloigner, bifurquer vers les sinuosités pavées de granit. Ils veulent se démarquer de la masse. Ou adhèrent soudainement au mythe du Chemin de Traverse. À leur perte.

Au pied des vertes colonnes à veines empourprées ceignant la Place, le dallage a été briqué. L'astre du Jour se libérant d'un voile fait rebondir ses feux sur mes rétines, qui jamais n'ont connu telle brûlure. Dans mon plissement, je ne perds pas de vue le centre, ce vers quoi pointent les lignes de perspective : la silhouette de la Déesse, perchée sur Son socle. En pointillé ébloui, le galbe d'une hanche me raffermit et assoit mon premier pas. Je dois surveiller mes pieds sans perdre mon imaginaire de la Vestale. La perfection, qu'aucune prière n'a su égaler, m'attend là-bas, enfin accessible. Mon ardeur me devance et me guide. Mais les dalles d'obsidienne du Doute sont aussi éclatantes que le marbre poli. Je ne vois que les interstices.

Alors s'impose à moi mon apprentissage. L'obsidienne tant redoutée peut-elle apparaître à un novice aussi convaincu que moi ? Seuls des pas dénués de confiance peuvent entrer en contact avec le Doute. Les Écritures parlent bien des « Pas du Doute », et non des dalles du doute. Serait-ce l'usage, la conversation et notre propension à l'expression imagée qui en auraient fait de concrètes pierres noires ? Privé de l'acuité visuelle suffisante, je préfère laisser ma ferveur me guider. Ici et maintenant, l'obsidienne doit rester une vaste métaphore. La Déesse, Ses formes, Ses perfections et cette faculté unique de concentration de mes Seints désirs sont seules autorisées à occuper mon esprit.

Venir à elle. Uniquement venir à elle. Au rythme de mon sang.

Les pointillés se précisent. La perfection affirme ses traits, gonfle mon membre, toujours.

Dois-je lever les yeux et découvrir ce visage ? Une pierre froide et blanche, quoique sculptée de main divine, peut-elle combler une vie d'attentes ?

Bien sûr qu'elle le peut. Ce n'est pas ce qui compte.

Venir à elle.

Aussi, quand se démarque un nez court à pointe retroussée, mon désir reste inconditionnel. L'appendice le plus granuleux n'y changerait rien.

Dois-je avouer un étonnement ? Je craignais ce moment et me voilà l'affrontant du plus solide des aplombs.

Derme ! Ce fugace souvenir de l'incertitude, à peine effleuré, m'a fait vaciller. L'obsidienne est à l'affût. Mais j'ai des années de conditionnement volontaire. Un réflexe se met en place : ce nez est à moi. Sur ce visage trop détaillé, je pose aisément le mien. Après toutes ces années de prière, pourrais-je ressentir un sentiment néfaste à mon propre égard ? Aucunement. À nouveau, une zone obscure de mes enseignements se fond dans le clair de la Vestale : ce n'est ni pour le bien commun, ni pour la préservation de la Cité et de notre espèce, ni même pour Numersky Elle-même que je me dirige vers ma destinée. Je m'appelle Negash, comme nombre de mes pairs. Negash, comme de nombreux novices avant moi. Negash, comme tous ceux qui sont parvenus jusqu'en Son Sein. JE. Dois avancer.

Autour de moi, font-ils preuve de la même compétence dans leur ferveur ? Ils me sont invisibles et inaudibles, broyés par la blancheur éblouissante de la Place et les battements de mes artères, de mon abdomen à mes tempes. Je revois alors, intérieurement, une œuvre picturale de la salle des Anciens, représentant ce moment : vu du ciel, une douzaine d'élus potentiels, l'organe sévèrement gorgé, les genoux pliés, les muscles saillant de leurs robustes cuisses, en cercle autour du corps minéral sur son socle. L'œuvre est intitulée « Nos Pères en Prépulsion ».

Que je le voie, que je le sache ou non, Elle m'offre nécessairement

un regard. Auquel je répond, les dents fières. Opiniâtre. Il est temps.

Que je le voie, que je le sache ou non, elle m'offrira Son Sein.

Que je Le voie ou que je L'imagine n'a jamais eu d'importance. Figé, je fixe Sa jointure de jambes, qui me met à l'abri de mauvaises visions de son visage. Mon membre entraîné à faire exploser précocement les pulsions les plus menaçantes, s'épanouit enfin.

Nous sommes censés nous faire absorber par la Vestale. C'est elle qui nous désire si nous la désirons avec suffisamment de puissance. J'ai passé l'Impulsion et atteint ce moment dont les descriptions sont aussi énigmatiques que variables. Je suis en Saut. La dernière étape avant l'Assimilation. En effet, Virgile, c'est long. Et douloureux. Car la pierre blanche de Numersky résiste. Elle est rugueuse, piquante.

Non ! Merci !

Je dois continuer. La douleur ne sera qu'un obstacle.

Alors que mon membre s'écorche sur le calcaire, je m'oublie.

Non ! Merci ! J'entends. Ai-je réussi ? Suis-je fondu en elle ? Je l'entends.

Non merci ! Mais c'est brouillé. Que dit-elle ? Ne pas laisser le Doute s'insinuer.

Je suis toujours inassouvi. Pour autant, je n'ai pas disparu en elle. Je tente d'éloigner la panique, je redresse tout ce qui se peut redresser. *Non Merci !* Le doute revient.

Mais dégage !

Virgile avait raison. Il y a bien une épreuve de plus.

Et dans nos lits de novices prospèrent les punaises.

C'est bien sûr ! Si les Anciens considèrent que nous devons nous satisfaire de l'omniprésence des punaises dans nos sols et jusque dans nos draps, c'est qu'elles doivent avoir leur utilité ! Derme alors !

Tandis que ma métamorphose amorçait son recul, cette révélation me permet de relancer le processus, armé de mon image animale. *Dégage !* Ce n'est pas par de molles et informes manières que je vais me fondre dans le Sein de la Déesse.

Non ! Merci ! Dégage !



Dégaaage !!!

Première leçon de mon Jour du Printemps : les Pas du Doute n'existent qu'en nous.

Deuxième leçon : le Jour du Printemps ne s'accomplit pas pour la Vestale, mais pour soi-même.

Troisième leçon : il faut une image pour la métamorphose, une image capable de nous fournir la force nécessaire à pénétrer *en Son Sein*. Une image qu'on nous a donnée à voir dans nos cases, toute notre vie.

Je vois devant moi s'élever ma vigueur. Un sabre noir, courbé, élargi en mon extrémité, se refermant en une pointe redoutable. Mes côtes perforent mes flancs, sans m'arracher aucun gémissement, ma douleur se noie dans les pulsations de mon sang. Je voie mes os fusionner, grandir, puis s'articuler. Soudain, je n'ai plus à me soucier de mon équilibre. Muni de six membres, nulle occasion pour moi de vaciller. Bientôt, je ne me soucie plus de ma vue brûlée de blancheur car des moustaches poussent en antennes depuis mes narines et je vois les odeurs. Direction la sueur froide de peur épicée et l'entrecuisse poissonneuse.

Dégage !

Le doute s'est insinué, je dois l'exclure. J'expire. Lentement. Et redonne forme certaine à ce qui m'entoure. Le flux sanguin se répercute dans mon squelette externe et laisse résonner dans toute leur clarté retrouvée les paroles de la Déesse.

Numersky ! Negash !

Negaaash !

Son nom. Et le Mien. Unis par le Verbe.

« *Que plénitude persiste et disperse volonté d'être. Gracieuse envers la déesse.* » (Paroles, 88.66)

Nulle plénitude, la frénésie s'est emparée de moi ! Je ne suis que punaise. Je suis satiété impossible. Le même mouvement va et vient, infatigable. Pour combien de temps encore ? Même après éjection de substance, la nécessité de perforer revient tambour

battant. Dénué de mon moi, réduit à un sabre perforateur, je ne puis penser.

Je suis souffrir et faire souffrir. Mon sabre, autonome, se brise dans un jet de fluide laiteux, mais poursuit sa tâche, encore et encore.

J'entends le silence de Sa sidération. Le ressac de mon remords.

L'image de Son sourire.

« *Pour le Père, un sourire, sans hésitation, est invitation ; sans ambiguïté, dit la réciprocité.* » (Menegash, 13.66)

Je l'ai vu sans le voir, ce sourire sincère. Est-ce que je La connais ? De connivence, de complicité peut-être. Il était là. Hors sujet, hors Écritures. Parce qu'on est de la même espèce, parce qu'on vit dans le même espace, elle me l'avait simplement offert. Par courtoisie. Par empathie voire sympathie. Mais je n'y ai vu que moi et mes impératifs, je n'y ai vu que réponse à mon désir. Est-ce ce que veulent les Écritures ?

Les blasphèmes se multiplient en moi.

« *Seule l'abnégation changera l'acide en baume de cœur.* » (Menegash, 99.33)

Je ne peux passer outre cette souffrance. Mes spasmes auront raison de moi et je ne peux l'accepter. Une telle abnégation n'est pas à ma portée. Virgile, le légendaire placide envers la douleur de la Séquelle, n'a pu s'y résoudre lui-même.

Au bout de mon corps, armature à toute épreuve agitée de tremblements dans l'interstice de la Vestale, mes mandibules pénètrent Sa chair. Dedans, mon diaphragme s'active pour en aspirer le jus. Je sens l'inertie de la Déesse, enveloppe vide abandonnée à mes coups de reins.

Ma souffrance n'est rien en comparaison à ce que j'ai subi lors de la Séquelle. Ce que je ne peux supporter, c'est la Sienne. Je t'ai compris, Virgile. Endurer pour Elle l'humiliation de l'abandon n'est-elle pas plus pure abnégation que de se laisser mourir dans l'erreur ?

La honte serait-elle une vertu ? Elle me ralentit, me mollit et enfin me crache sur une dalle d'obsidienne. Douce et chaleureuse

obsidienne.

Mes chers novices, vous sur qui tout repose, me voilà enfin en voie de libération de ma culpabilité chronique, sur mon lit de mort. Libre à vous de croire mon histoire. Libre à vous de dénoncer mon blasphème. Le temps vous prendra de court pour me faire subir l'échafaud. Ma fin envahit déjà mes poumons.

« *Fi des défaites futures et passées, le Père, armé de sa seule foi, indéfectible, pour l'éternité brandira sa fierté univoque, et par elle, la grandeur de la Cité.* » (Saisons, 11.17)

Mes bons élèves, quel sens doit-on tirer de ces mots ? Décrivent-ils une prédiction ? Une tradition ? Un fait futur ? Ou un mythe passé ? Doit-on y voir l'expression d'un souhait ou d'une crainte ? Que signifie ce « inlassablement » ? Est-ce une injure de considérer ce mot comme péjoratif envers le Père décrit ? Si les Écritures sont parfaites, pourquoi ce « univoque » et ce « indéfectible » clairement dispensables viennent-ils qualifier notre fierté et notre foi ? Les Écritures sont-elles des injonctions ? Ou des mises en gardes ?

Après tant d'années à accorder ma honte avec nos Seints enseignements, j'ai finalement donné sens à mon échec. Ma « torture coupable » intérieure, n'a plus rien de blasphématoire depuis que j'ai compris ceci :

La sagesse des Écritures ne réside pas dans ce qu'elles nous guident vers ce qui doit être, mais dans ce qu'elles nous présentent ce contre quoi nous devons lutter.

Au coin du feu

Marie Cheynel

1 allumette dans le cerveau

Je ne me ressemblais plus du tout.

La tache : cœur, difforme, comme le mien, sur le front.

Marqué pour toujours. Fer rouge : j'appartiens à mon passé, mes erreurs sont mes propriétaires.

Dans ma mémoire, pour toujours aussi, l'odeur d'un peu de moi qui brûle, d'un peu de peau de moi en lambeaux.

18 % de mon corps atteint, on m'a dit. Des cicatrices en veux-tu en voilà, des rougeurs, et cet œil légèrement tombant, mi-clos, sur ma joue droite qui coule.

Faut voir le bidon d'essence à moitié plein : je n'ai pas perdu mes tympans. Je vous entends encore très bien – le bruit de la vie sans moi, les sons de la foule qui murmure et m'épie, les bûches qui crépitent dans l'âtre.

2 pétards

Bah c'est tout ce qu'il a fallu.

À huit ans, déjà, je me marrais moyen. J'avais pas fait exprès. Les pétards, le briquet, la canicule, les sous-bois. J'avais pas bien réfléchi, rien prémédité. En vingt minutes, un hectare parti, enfumé.

Ma petite sœur qui m'aperçoit de loin, prisonnier que je suis des volutes massives et noires qui commencent à envahir la distance qui nous sépare. Elle, à l'air libre, de l'autre côté du champ, pendant que moi je me tiens au début de l'asphyxie, immobile et comme un con, à la lisière du bois.

Elle met ses mains autour de sa bouche pour que j'entende le son des mots qu'elle hurle au loin. J'ai envie de lui dire de laisser tomber, de ne pas se fatiguer, j'entends pas ce que tu dis et de toute façon laisse-moi ici c'est ma faute et j'ai vraiment trop chaud.

Il n'y a pas d'issue.

Je la regarde.

Je crois qu'elle me dit d'attendre.

Elle quitte en courant le champ de blé, elle se faufile entre les épis plus hauts qu'elle, sa petite tête bientôt engloutie par les tiges jaunies par le soleil.

J'étais pris au piège de
ma bêtise,
hypnotisé par
la magie de la combustion.

J'ouvre la paume de ma main gauche : elle tient encore quatre pétards.

Je scrute ces petits rectangles rouge et bleu. J'ai les mains si



moites qu'ils sont humides.

J'ai peur : enfin, je crois que c'est ça la peur, mais pas sûr.

Je m'agenouille et pose mes paumes par terre. Les pétards roulent et mes doigts s'enfoncent légèrement dans le sol argileux. J'approche mon visage et plaque ma joue gauche contre la terre encore fraîche. Je suis brûlant, je respire doucement, je me redresse.

Je commence à gratter et à creuser un trou. La terre s'infiltre partout : sous les ongles, dans mes yeux, sur le bobo que j'ai au genou droit. Mes doigts commencent à saigner, de la sueur perle sur mon front et coule le long de mes joues. C'est long je m'agite je creuse et enfin c'est assez profond pour enterrer les munitions restantes. Je rebouche je tousse je tremble je ne vois plus rien tout est flou dans ma bouche le goût des larmes du sang de la terre de la sueur des cendres, mes yeux je les referme.

Pas exprès je vous jure, pas exprès, je pense.

Après des minutes qui ressemblaient à des années, les sirènes et bientôt les pompiers.

Je ne me souviens plus très bien.

3 poubelles

Huit ans plus tard, suite numérique illogique, j'avais pris le goût vain et prétentieux – l'un va rarement sans l'autre tu me diras – de foutre le feu à des poubelles. Ça nous faisait marrer, les micro cocktails molotov dans les conteneurs à déchets municipaux. On a fait ça pas mal de fois dans le quartier avant ce jour fatal où je trébuche en courant et où les quelques secondes perdues offrent juste assez de temps aux flics pour me choper. Je cherche du regard mon co-pyromane, CP pour les intimes, on était fait pour se rencontrer ça a tout de suite fait de la chaleur entre nous, mais c'est

une autre histoire. Je le vois se planquer derrière l'abribus, pendant qu'on me colle le ventre contre le rideau de fer froid d'une boutique pour me passer les menottes. J'essaye de lui faire comprendre par le regard qu'il faut qu'il détale, pas besoin de s'inquiéter pour moi. On devait puer le plastique brûlé. J'avais peur qu'ils le repèrent juste à l'odeur. Il a fini par comprendre et alors qu'on me fait entrer à l'arrière de la voiture blanc et bleu, je le vois commencer à marcher à reculons, tout doucement, et disparaître.

Ensuite, ça a pris une plombe au commissariat. On accroche ta menotte à un banc, et tu poireautes comme ça pendant des heures, avec des gens qui sont attachés au même banc que toi. Ça sent la pisse et la javel. Y a des courants d'air et parfois des hurlements qui s'échappent d'on sait pas trop où et remontent à la surface.

Je m'ennuie.

J'attends.

Je sens le briquet dans ma poche avant gauche presser contre ma cuisse.

Le type accroché à ma droite a eu un accident de voiture. Il a l'arcade qui pisse le sang, des grosses gouttes traversent le pansement de fortune qu'on lui a collé sur le front et s'écrasent sur son t-shirt. Je comprends que sa femme était avec lui dans l'accident et qu'il sait pas comment elle va ni dans quel hôpital elle est. Il pleure, il sent vraiment fort l'alcool, il s'excuse, il sait pas pourquoi il s'excuse et de toute façon personne ne l'écoute – les autres accrochés soupirent et détournent le regard quand il supplie pour qu'on lui donne des nouvelles.

Après, quand ça a été mon tour, ça les a bien rassurés, les flics, de voir mes parents débouler au commissariat. Lui dans son costard, elle avec son accent américain, ça rassure bien, ça faisait bien, ils se sont dit que j'avais juste fait une bêtise, rien de grave en fin de compte, on te tape sur les doigts et tu repars chez toi comme

t'es venu avec rien de plus qu'un avertissement, attention jeune homme qu'on ne vous y reprenne pas.

En partant, le type de l'accident de voiture était toujours accroché au banc. Il s'était endormi. Le sang de son front avait fini par s'assécher. Sa bouche dessinait un genre de demi-sourire paisible.

4 voitures

Après ça c'était bon j'avais compris je luttais plus hein à quoi bon le feu c'était mon truc, les flammes, la combustion tout ça tout ça, suffisait juste d'un terrain de jeu alors ce jour-là à la manif' après que le gros du cortège des gens normaux ait défilé on s'est attroupés encagoulés visières masques de plongée et tout le tralala on a marché longtemps avant de trouver le bon véhicule j'ai perdu au passage mes lunettes de protection je me suis dit pas grave tant pis franchement qu'est-ce qu'on risque dans le fond j'ai jamais eu de problèmes avant bah voilà c'était con mais c'est fait c'est fait qu'est-ce que tu veux que je te dise et c'est là qu'on a vu l'endroit parfait quatre voitures mal garées déjà presque amoncelées le brasier me tend les bras on s'arrête quelqu'un sort le bidon essence (bouteille d'eau) de mon sac à dos et me le donne, je m'exécute, allez c'est parti ça coule partout mais avant que j'ai eu le temps de reculer pour sortir mon briquet quelqu'un m'avait devancé voilà trop tard c'était parti ça a pété tout a brûlé et moi aussi.

Alors ?

5 greffes

Ma chair me distingue,
m'enveloppe, brûlée.

Je suis parmi vous qui

n’osez pas me regarder
je dérange, je sais.

Pourtant : je me reconnais dans tout le monde.

Pourtant : tous : mes semblables : des frères, des sœurs.

Je les rejetais je voulais
mettre fin
à
tout
mais à quoi ?

Ils me rejettent je serai
leur
gardien.

Ils me rejettent je veille
au grain je verrai
toujours plus loin que le regard
effarouché que suscitent
chez toi mon frère les
sillons inhabituels
qu’arbore
aujourd’hui
mon visage.

Je n’ai pas peur : pas peur.

On va vivre.

Je ferai germer des graines – semences –
et
j’arracherai les mauvaises herbes – débris.

Je vous ferai de la place, je
trouverai de l’air pour

respirer, je
calmerai les vagues pour
naviguer, je
casserai vos armes pour
arrêter de mourir.
Je garderai
Toujours
Toujours
Toujours

Un œil sur le feu

Qu'il réchauffe mais jamais ne brûle,

Jamais n'embrase.



La brûlure

Jérémy Thiébaud

Les gants,
où étaient-ils ? Vite !

T'as pris
la serviette
qui essuie la vaisselle
dans tes mains.

Buée
sur les lunettes,
t'as saisi le plat
en disant :
« C'est chaud comme la braise ! »

Tu l'as posé,
calciné.

On s'est regardé en rigolant de
cette expression un peu démodée.
Et puis,
c'est bête :
qui connaît la chaleur de la braise dans ses mains ?
Personne.

La braise, trop ardente,
ça s'éteint,
se laisse dans la cheminée,
se regarde consumer.

Insaisissable.

Mais toi,
t'es comme Icare,
t'en es un de drôle d'oiseau
toi.

T'as touché
la pâte trop cuite
pour aussitôt
crier
en refermant ta bouche
avec ton doigt brûlé.

Une cloque.

Je sais pas pourquoi,
mais ton visage
si triste
d'avoir
si chaud
m'a donné envie de t'embrasser.

Je pensais
pouvoir éteindre
l'incendie avec mes lèvres…
Ça n'a fait qu'attiser la flamme :
tu m'as pris dans tes bras
en me disant avoir faim
de moi.

Plus de gâteau,
je t’ai laissé me manger.

Les Metamorphenix

Pascal Dandois

Ça commença de façon anodine, avec un type qui se faisait cuire un œuf. Un œuf ordinaire sinon que dessus étaient comme imprimés dans la masse, tatoués dans la matière de la coquille quelques signes assez bizarres pour qu'on puisse s'interroger sur leur origine, pour qu'on puisse se demander s'il s'agissait d'une écriture magique, cabalistique ? Ésotérique ? etc. L'eau commença à bouillir sérieusement, très sérieusement, car bizarrement, là encore, les flammes de la cuisinière à gaz qui s'était entièrement allumée au risque de provoquer un incendie, commencèrent à faire grimper la température, à s'animer comme des langues de feu, des créatures linguales, tentaculaires ou serpentines, comme si ces flammes qu'on croirait vivantes, comme atteintes par une toute nouvelle vie indépendante et soudaine, voulaient absolument pénétrer à l'intérieur de la casserole qu'elles auraient fait fondre si elles en avaient eu le temps. Et certainement s'y seraient-elles engouffrées sans coup férir dans cette casserole si elles n'avaient pas craint de s'y faire éteindre définitivement par l'eau contenue, même si celle-ci était bouillante. Et puis finalement l'eau de la casserole s'était totalement évaporée, et avant que l'œuf n'ait le temps de se carboniser au fond de l'ustensile de cuisine (je ne saurais dire ce qu'était devenu le cuisinier) les flammes des becs de gaz s'en emparèrent. Elles léchèrent la coquille de l'œuf ultra cui-cui et celui-ci explosa alors, et le Phénix qui en surgit quitta les

lieux à tire de flammes. Ce Phénix-là ne sera pas le dernier.

Il y avait le soir même, un ballet de danse classique dans l'opéra d'un tout autre pays. C'était ce spectacle très connu où la danseuse vedette joue au magnifique oiseau blanc au chant fatal. D'oiseau extraordinaire, il était bien question. La danseuse au terme de la représentation, avait tant donné d'elle-même que son cœur cessa de battre, épuisé au bout de l'histoire. Elle s'était éteinte, mais pas définitivement ; le corps de la jeune artiste s'enflamma comme lors de ce phénomène surnaturel qu'on nomme « combustion spontanée ». Elle s'enflamma avec son tutu de plumes, et devint, ou plutôt renaquit, en créature de feu, elle avait ressuscité dans une nouvelle incarnation, dans le rôle d'un oiseau brûlant.

Il y aura ici d'autres animaux surnaturels, comme ce cheval ailé, de ceux qui sont dans le genre de la créature mythologique appelée Pégase. Cette bête aussi équestre que volatile, au moment d'un coucher de soleil – fut-ce sous l'effet de la lumière crépusculaire ? – devint un nouveau genre d'animal fantastique ; un ultime rayon solaire dans le couchant, en touchant ses ailes, les enflamma pour faire de lui un nouveau type de chimère, moitié cheval ailé/moitié Phénix. Bien que de feu, ses ailes étaient toujours et pareillement fonctionnelles, pour preuve, il en fit aussitôt la démonstration en s'envolant.

Et puis, je ne saurais dire ce qu'il avait de différent des autres de son espèce, ce vampire. Ce vampire, qui au lever du jour, était sans la moindre protection (il avait dû bêtement surestimer la durée nocturne) alors qu'il est de notoriété publique que la journée lui serait fatale (j'insiste là-dessus pour faire bien comprendre le danger mortel qu'il encourait). Il était bien trop loin de tout, sans le moindre petit coin d'ombre protectrice pour le soustraire à la lumière de l'astre diurne. Pourtant, s'il tomba bel et bien en cendre dans le jour, ça ne fut que pour mieux se réincarner autrement. Il avait tenté de trouver désespérément une cachette en se transformant en chauve-souris pour aller plus vite, mais c'était trop tard, la lumière mit le feu à sa peau…il tomba en cendre

vous dis-je, pour ne devenir qu'un nouveau style de Phénix dont les ailes de feu étaient telles les membranes d'une chauve-souris incandescente.

Pour allumer sa cigarette, il utilisa une allumette sortie d'une boîte qu'il avait trouvée… par terre… ou ailleurs… dans un tiroir… une poche… en fait il ignorait totalement d'où pouvait bien provenir cette allumette. Il n'avait pas fait attention à ce drôle de dessin imprimé sur cette boîte, non plus qu'à la couleur et au matériau insolite dont était faite cette allumette. Il aurait vu, s'il s'y était attardé, qu'elle ressemblait à un minuscule os ; un fémur de squelette de lutin, ou je ne sais quel autre gnome microscopique. Il ne fit pas davantage attention à l'extrémité destinée à prendre feu sous le frottement, on aurait dit une goutte de sang tout frais et figé. Il frotta donc l'allumette qui se changea en tout petit Phénix qui lui brûla les doigts, juste après qu'il eut le temps d'allumer sa clope dont la braise brièvement obtenue ne mit pas longtemps non plus à devenir ce second Phénix lilliputien qui lui brûla douloureusement ses lèvres de tabacophile.

Dans un square, un adolescent lisait une bédé, ou plus exactement un « comics », étant donné l'origine américaine de ce magazine. Dedans, il était question de super-héros Marvel, plus précisément de la série « X-men » et encore plus précisément de la mutante portant le nom de code de : « Phénix ». Un coup de vent soudain arracha la bande-dessinée des mains du garçon, et, emportée par le vent dans les airs, la revue donna l'impression de battre des pages, avant de s'enflammer en tant que Phénix de papier… parallèlement, c'est l'écran de cinéma où le film tiré du comics était projeté qui prit feu sans raison rationnelle. Les spectateurs fuirent paniqués vers les sorties de secours, une direction qu'emprunta également l'incendie, qui s'était fait rapace, aigle géant aux couleurs chaudes (il n'y eut cependant pas le moindre blessé). Chaude comme le corps nu de cette magnifique femme rousse faisant l'amour. L'orgasme d'icelle donna naissance à cet autre Phénix qui s'échappa d'elle par son sexe quand son homme se fut retiré, le pénis encore brûlant de chaleur féminine.

Ici, ce fut tel le génie d'Aladin que l'oiseau de feu s'échappa, surgissant d'un briquet Zippo aux gravures des plus insolites, à coup sûr un exemplaire unique que s'arracheraient les collectionneurs.

La foudre tomba sur un arbre qui prit par conséquent feu. Cet arbre était le domicile d'un rapace nocturne qui ne parvint pas à se décider à quitter son abri. Ce fut en tant que Phénix qu'il quitta le creux de son chêne carbonisé.

Ensuite, il y eut comme une ambiance de catastrophe dans l'atmosphère. D'abord, des volcans entrèrent en éruption, cependant sans conséquences néfastes, les projections de laves bouillonnantes se concrétisèrent par l'apparition et l'envol de Phénix sub-terrestres, un seul par volcan. En même temps, des étoiles filantes faussement apocalyptiques, des météorites, tombèrent en nombre, leur combustion issue du frottement de leur matière dans l'atmosphère générèrent des « o.v.n.i. de feu », des Phénix extra-terrestres, qui repartirent d'où ils venaient, pendant que les restes minéraux de quelques-uns des météores, de la taille de galets, touchaient violemment le sol.

Que vous y croyez ou non, ce fait est avéré ; le crachat enflammé d'un dragon, d'un dragon adolescent qui venait d'expectorer sa première flamme, ce dragon-là et pas un autre, ce crachat-là et pas un autre, ne fut pas autre chose qu'un véritable Phénix. Mais je ne saurais dire si ce dragon était femelle et venait sous cette forme de donner naissance au fruit enflammé d'une gestation quelconque. Ce « bébé » , cet « enfant » flamboyant prit ses ailes à son cou sans demander son reste et sans regarder derrière lui, pendant que notre dragon, quant à lui, réavalait sa bave inflammable (d'aucuns auraient voulu faire « l'élevage » de cette salive pour la revendre comme carburant ou combustible). Ce fut cette gorgée de trop qui enflamma le dragon de l'intérieur. Ce feu interne, qui brûlait en son sein bientôt suinta de sa peau comme une sueur bouillonnante, puis finalement cela enflamma entièrement ses poils, ses écailles, ses griffes etc... Et lui aussi devint Phénix.

Pendant ce temps en Enfer, on ne parvenait pas à retenir l'énorme condor enflammé. Celui-ci était spontanément né des feux infernaux d'un barbecue satanique, et presque aussitôt s'était enfuit de ces lieux damnés pour gagner la surface en remontant par quelques bouches d'égouts ancestraux complètement oubliés. Mais une fuite de gaz dans ces sous-sols, un coup de grisou dont la source se situait dans l'Hadès (je n'ose le dire mais ne peux m'en empêcher dans un souci de véracité : ces gaz étaient des flatulences démoniaques) fit exploser le rapace fantastique en une multitude de poussins-phénix. Pendant cela, un démon d'une catégorie luciférienne s'amusait à la pyromanie ; il mettait le feu, avec une fourche rougie, à des anges, des oiseaux, et même à d'autres diables aux ailes membraneuses dont certaines rappelaient beaucoup le ptérodactyle. Autant de monstres, qui en prenant feu sous la chaleur métallique du trident, devenaient des Phénix.

Un petit avion et son pilote furent pris dans une tempête de Zeus. Frappés par une foudre écarlate, ils s'écrasèrent, suivis par un sillon flamboyant. Des flammes de ce naufrage, émergea un Phénix aux ailes de métal, comme un oiseau-robot dont la carrosserie était en fusion comme du magma coagulé.

Sur une plage souillée par une marée noire, un jeune con lança criminellement un kleenex allumé sur un pauvre albatros recouvert par – et pataugeant dans – une nappe épaisse et gluante de pétrole infecte. Bien évidemment il prit feu pour s'ajouter à la quantité de Phénix qui s'accumulaient. Ce Phénix marin se permit une petite vengeance qui consista, en se jetant sur lui, à transformer le petit con en grand brûlé. Et puis le Phénix fusa vers les cieux, là où le soleil était sujet à des éruptions comme les rôts d'un dieu stellaire qui donnèrent forme à des volatiles solaires. Bien plus loin, d'autres étoiles, en nombre infini, faisaient de même.

Une magicienne, en vérité une fée, fit une erreur grossière en s'entraînant à dire sa dernière formule magique qui sert à allumer le cœur des hommes, et même, des surhommes. Ce qui provoqua

une « calembourmorphose », un « jeu-de-morphose », c'est-à-dire une mutation du langage ayant des conséquences matérielles, physiques. Elle devint à cause de cette erreur une « Fée-nix » ; hybride enchanteresse/oiseau de feu. Il en alla de même pour un elfe, ayant fait la même erreur (car c'est une formule difficile) qui devint donc « Elfe-nix » : mi-elfe/mi-phénix. Sa transmutation avait pris racine d'abord sur ses ailes d'elfe, pour ensuite le gagner entièrement. Cela prit ensuite, cette mutation, l'apparence d'une épidémie qui infecta les insectes alentour ; les bestioles dont les ailes étaient similaires à celles des elfes. La contagion fiévreuse atteignit abeilles, libellules, guêpes, frelons, bourdons, taons, diverses autres mouches, etc... comme autant de feux follets vivants, de minuscules flammèches.

Un descendant d'Icare retenta l'expérience de son ancêtre. Il avait retrouvé les plans, pyrogravés dans un bois imputrescible et enterrés à l'intérieur d'une boîte de Pandore, des ailes mises au point par Dédale. Il se permit juste d'en améliorer le système de fixation. Il ne put résister à l'appel de l'altitude, s'envola avec ces ailes, haut dans le ciel, comme l'Ancêtre, mais en étant certain de ne pas réitérer l'erreur. Effectivement, cette fois, d'aller trop haut, n'eut pas pour conséquence la chute fatale, non, ce ne fut pas pour choir définitivement qu'il monta, mais pour se muer, dépassant les frontières atmosphériques, se faisant irradier par les rayons cosmiques, en un énième Phénix.

La guerre des drones faisait rage, et on envoyait des tireurs d'élite pour descendre ces saloperies de robots volants. L'un de ces tireurs constata sans s'y attarder qu'il y avait de drôles de dessins sur ses munitions. Pour autant, il chargea son lance-rocket sans y penser. Mais quand le projectile percuta le drone, un modèle intelligent (on parlait même depuis peu de vie technologique) lesté d'une dernière bombe sale (elle contenait un poison viral), de l'explosion naquit une fois de plus un Phénix qui laissa un sillage polluant de fumée noire derrière lui.

« J'assistais, me dit un héros méconnu, (sur l'identité duquel

je ne m'attarderai pas), à une bataille, voire une guerre, entre des sirènes et des harpies. Parmi les sirènes, il y en avait de cette sorte qui sait voler. Il advint qu'elles s'entre-tuèrent absolument toutes, sans exception, dans ce qu'on peut appeler proprement un bain de sang. La plage où s'étaient déroulés les événements en était rouge, rouge de tout ce sang chimérique. Et les cadavres devinrent la nourriture des seuls démons capables de manger ce genre de charognes sans s'empoisonner, une race de djinn dont j'ai oublié le nom. Mais j'ignore pourquoi je raconte ceci, car nul Phénix n'apparaîtra ici, il n'y a pas le moindre rapport avec le sujet qui nous occupe. Je vous assure et le certifie, cela n'a rien à voir avec quelque Phénix que ce soit… »

Bientôt, était-ce dû à l'effet « calembourmorphique » déjà évoqué ? Il ne fut pas bon porter le nom de « Phénix », y compris celui homonymique de « Phoenix », le maire d'une ville portant ce nom devint inopinément une torche humaine à laquelle poussa des ailes. Il en fut de même pour toutes choses ou êtres se nommant ainsi, y compris les patrons et autres P.D.G. ayant malencontreusement choisi ce nom pour leurs entreprises capitalistiques.

On dit que c'est d'une étrange pierre, peut-être issue d'une météorite ramassée dans la nuit des temps, que fut généré un premier Phénix. Par un homme préhistorique qui voulut allumer un feu avec ladite pierre, ceci de façon antédiluvienne, c'est-à-dire en entrechoquant des cailloux. Il tenta donc le coup avec cette fameuse pierre (fut-ce quelque instinct ou/et une prémonition qui lui dirent que cette caillasse avait quelque chose de particulier, ou bien l'avait-il vu dans l'aspect étrange de ce minéral ? Je ne saurais dire), et le résultat dépassa toutes ses espérances, car du premier coup, le feu prit. Effectivement, il prit, mais pour s'échapper immédiatement comme l'oiseau sauvage.

Je vous préviens que nous allons maintenant toucher au trivial, mais comment faire autrement, la grossièreté n'est pas exclue de l'extraordinaire. L'avait-elle, le feu au cul ? Si non, et bien elle l'attrapa en positionnant une flamme à l'entrée de son derrière de



sorcière. Adoncques, son pet, peut-être un gaz de magie noire, provoqua la création d'un feu ailé au sortir de son anus ensorcelé.

Un gaz de magie noire ; peut-être ce qu'était également cette âme fantomatique, peut-être la nature de ce spectre qui fut sensible au feu qui passa par là, celui d'un précédent Phénix. Cet esprit s'enflamma donc « phénixement ».

Cette lampe-ci, elle n'était pas d'Aladin, et ce n'est pas un génie qui en fusa quand l'ampoule électrique éclata… pas un génie, à moins que ce ne soit un nouvel hybride, moitié djinn/moitié feu-volant ; un « Génix ». Apparemment, cette surtension électrique eut d'autres répercutions, dont l'une à l'endroit d'une prise électrique dont les étincelles générèrent un Phénix, un Phénix électrique.

Excusez-moi à nouveau du caractère grossier des mots qui vont suivre, mais il me faut pourtant parler, les dire, même crûment, je n'ai pas le choix, dans un souci d'authenticité, voire de véracité, même si je doute fort que tout ça ait une… comment dire… une « réalité réaliste », si vous voulez bien me pardonner cette formule douteuse. Je vais vous parler d'un homme qui était atteint d'un mal que d'aucuns classeraient parmi les insanités, ce qu'on nomme vulgairement la « chaude-pisse », et l'expression est juste puisque ce qu'il urina douloureusement, ce fut proprement du feu, celui du type de créature qui nous occupe, et qui s'envola par la fenêtre ouverte des cabinets.

Ailleurs, il y avait un autre homme, qui avait envie de faire, et le fait est qu'il l'a fait, il a fait…*nix*.

Quant à moi, parmi les oiseaux enflammés, il y en eut un qui sortit de mon rêve après avoir fusionné avec le maître de ces lieux oniriques. Ceci pendant mon sommeil, cela pour produire (alors que je dormais, je le répète, à poings fermés – je le précise pour expliquer que ces événements sont, sans doute, les fruits de ma subconscience démiurgique, mais que pour autant, ils n'en SONT pas moins) pour produire, disais-je, un nouveau volatile avec

encore davantage d’onirisme ; il y eut totale fusion avec un héros mythologique pour créer ce désormais « Morphéenix ». À votre avis, un dieu nouveau ?

Pour certains, qu’ils soient humains, végétaux, animaux, extraterrestres, surnaturels, il avait suffi tout bêtement qu’ils se brûlent, quelle que soit la source de la chaleur, pour subir une transformation enflammée, la « métamorphénix » dite aussi « l’effet-nix » À propos, au sujet de cet homme dont j’ai parlé précédemment, souvenez-vous, celui qui fait…, par la suite il avait défait, il avait défait…*nix*, pour, en fin de compte, tout bien considéré, le refaire, il avait donc refait…*nix*.

Après l’incinération de la dépouille du défunt, il sortit du crématorium avec l’urne funéraire de feu son père. Il n’attendit pas longtemps, seulement d’arriver jusqu’au parking à côté du cimetière, pour l’ouvrir, et d’un mouvement brusque, projeter les cendres en l’air. Ces cendres, après avoir formé un vague nuage grisâtre, comme si elles étaient tout à coup devenues le jouet de quelque force magnétique, se rassemblèrent en une sphère compacte, qui se mit à rougir comme un métal dans une forge, puis cette boule en lévitation éclata comme un tout petit big-bang. Et c’est à ce moment qu’il reconnut le Phénix paternel.

D’aucuns prétendent que le père Noël, pendant sa tournée, pour ne pas se brûler dans les cheminées qu’on a oublié d’éteindre, ou que des farceurs ont allumées sciemment pour emmerder papa Noël (à moins que d’aucuns n’aient décidé pour une raison X ou Y de priver les enfants de la livraison de joujoux), avant d’y descendre, jette dans l’âtre une poudre particulière qui change le feu en un oiseau du même matériau, un oiseau qui s’envolera en emportant avec lui tout risque de brûlure cuisante pour l’homme à barbe blanche...

* * *

Il doit être certainement raisonnable de se poser des questions

quant à cette création de Phénix pléthorique, quant à toutes ces naissances dont on a l'impression qu'elles seront sans fin, et dont je vous ai raconté un grand nombre d'histoires, pour certaines relevant de l'absurde autant que du fantastique ou bien de la science-fiction. Si je l'ai fait c'est pour vous faire toucher du doigt leur quantité considérable. Il en est sûrement bien d'autres à dire. Je vais pourtant cesser là, à moins qu'il ne m'en vienne d'assez édifiantes pour que leurs narrations en deviennent indispensables.

Mais revenons-en au pourquoi : observons tous ces Phénix, rassemblés en une multitude incalculable, un nombre tellement important (alors qu'en principe, il est impossible que deux Phénix se trouvent au même endroit – la raison de cette anomalie mérite donc d'être creusée.) qu'il aura fallu pour trouver de la place, que ces volatiles partent dans le cosmos, comme des nuées d'oiseaux migrateurs. « Le but de ceci n'était-il donc qu'une façon de remplir, d'animer, par la présence d'une faune spatiale, le vide intersidéral, théoriquement infini ? Ou y aurait-il quelque autre but ? » C'est l'une des idées que me souffla mentalement l'un de ces Phénix, ayant (encore une chose quasi-inexplicable, et faudra-t-il pourtant tenter de l'expliquer ?) des dons télépathiques ainsi qu'une intelligence comparable à la mienne puisqu'il m'était loisible de le comprendre. « L'un des buts ne serait-il pas, par le biais de l'énergie considérable générée par le feu des Phénix, de réanimer via leur accumulation quelque(s) étoile(s) indispensable(s) dans un état de morbidité extrême, en phase de mort imminente ? Ou alors, cette pléiade ailée, doit-elle servir à combler, à boucher, à étouffer définitivement quelque trou noir, ou trou de ver bien trop gourmand qui serait tout simplement en train de pomper par absorption cosmique, de siphonner l'énergie/matière, jusqu'à l'annulation totale et absolue... ou bien l'accumulation de ces Phénix devrait-elle être à l'origine de la création post-genèse de Dieu lui-même ?... ou d'un autre dieu qui aurait pour une raison X, un rôle d'intérimaire, celui de remplacer le démiurge déjà existant, s'il existe bien sûr… ou sinon de prendre une place vacante… à moins que « l'entité » (j'utilise ce mot faute d'un autre) n'ait rien à voir avec le concept divin, avec un « Dieu », et qu'il s'agisse de

tout autre chose… quelque chose que mon pauvre esprit bassement terrestre, humain, n'est pas capable de discerner, concevoir, d'intégrer, ou d'expliquer, d'exprimer ou de comprendre… pour l'instant… mais je ne désespère pas… dans les limites illimitées de ma pauvre cervelle, un jour, peut-être, je capterai quelque chose, quoi que ce soit, qui me renseignera, m'apprendra ce je-ne-sais-quoi pour saisir le « Grand Pourquoi ». A moins qu'au contraire, le but soit proprement destructeur, que les Phénix soient là pour purement et simplement supprimer dans sa globalité ce que l'on appelle « Univers » ou même « Multivers » et ne laisser à la place que le Néant ou/et le Chaos dans lesquels la « Nature » ayant (parait-il) horreur du vide, produira par réaction physique, quelque chose d'autre, s'auto-génèrera… ou pas. Ou, l'unique but serait-il la formation d'un big-bang issu de l'agglomération, de l'amalgame ultra compact de tous les innombrables Phénix, jusqu'à l'atome hyperdense qui alors, pourra exploser dans un but créateur et/ou destructeur, un nouveau big-bang, ou même « LE » big-bang, celui qui nous a vu naître (la théorie de la relativité nous explique bien ce qu'il en est de l'espace et du temps, du temps et de l'espace, de leurs absurdités paradoxales)… ou bien, les Phénix n'existeraient-ils pas pour « rassembler » l'univers, faire la jonction par leur voyage sans fin, des « pôles » cosmiques, les réunir en dépassant allègrement la vitesse de la lumière, en allant plus vite que l'extension de l'univers ; réunir toutes les directions, réunir le contenu et le contenant, ceci avant que le cosmos ne se soit tellement étendu, avant que le vide (malgré la matière noire) ne domine pour rendre impossibles – les distances étant devenues tellement incommensurables – les rencontres entre les divers habitants de l'univers qui en crèverait alors d'inanition…ou encore, s'ils ne sont pas là pour le créer, les Phénix, y sont-ils pour le tuer ce « Dieu » ? Sur l'ordre du « Malin » ? Ou par pur accident… ou alors, « Celui-ci » les aurait-Il conçus pour se suicider…Ce qui revient au même. Ou, tout ça n'a d'autre sens, fonction, que celle de me faire écrire ce texte, qu'on devrait considérer comme un univers à lui seul : un « Univers-écrit » dont l'un des sens est de se poser des questions faramineuses dans le but, pourquoi pas, de provoquer des mutations de toutes sortes via le langage humain, des



mutations comme des connexions de synapses, dans les méninges de l'auteur et/ou du lecteur. Et obtenir un « truc », un « machin », dont là encore et toujours, la finalité restera obscure, car nous n'avons pour appréhender l'esprit humain ou la conscience, qui, en fait, est la seule « réalité » dans laquelle nous évoluons, que la conscience ou l'esprit humain. Cet esprit en feu qui renaît de ses cendres à chaque réveil de la conscience… »

La première clope

Carole Rivière

J'étais lancé à quelques 160 kilomètres heure quelque part en pleine campagne, Slayer crachait *War ensemble*, dope musicale indispensable à ma survie. Je fonçais dans mon bolide. La tête complètement vide et les yeux braqués sur la route comme deux oiseaux affolés. C'était dément de rouler droit devant et de tout larguer, de me retrouver seul, tout seul, de balancer le monde dans mon dos, comme si j'avais que ça à foutre de bousiller ma vie, la seule, l'unique que ma mère s'était chiée à me donner. Les guitares crachaient leur feu, et je, j'avais mal partout, collé sur mon siège, ceinturé, les mains plaquées sur le volant et les mâchoires serrées, paralysé, j'étais, la cervelle branchée sur la musique – le son saturait – mon cœur lui battait comme un fou, enragé dans ma cage thoracique. J'étouffais. L'odeur de ma chemise me devenait insupportable, un mélange de sueur et de fumée, à me filer la gerbe putain. Tout en moi sentait la mort, le regret, et cette question qui me frappait en boucle. Pourquoi l'incendie ? Parce que moi, je m'étais promené complètement ailleurs dans ma tête, à nous balader à poil toute la journée sur des plages paumées et à baiser longuement sans penser à rien d'autre. J'avais en moi un nouveau monde pour nous,

plus frais, plus libre, peut-être sans fric mais bien planté sur nos jambes, en pleine lumière, surtout. Je tâtonnai à la recherche d'une cigarette. Fumer, m'achever complètement. M'asphyxier. Me défoncer même, tant pis. J'enfonçai la pédale d'accélérateur à fond, histoire de faire hurler la bagnole un grand coup, quand tu viens de tout planter, qu'il n'y a plus rien en toi que les cris, que la partie est derrière et bien perdue.

LA PREMIÈRE CLOPE

Je fixai le plafond, absolument heureux, à bout de souffle, en sueur, la tête à l'envers, ému, et Lisa à mes côtés, les cheveux emmêlés autour d'elle comme de longues algues brunes. Deux visages blanc et rouge que le sexe venait d'écraser sur l'oreiller et nos corps en dessous complètement démontés par la traversée dingue qu'on venait de s'offrir tous les deux, à poil, ne reconnaissant plus le haut du bas, à nous attraper de toutes nos dents et tant pis pour les bleus sur la peau.

— Faut que j'aille pisser.

Je filai dans la salle de bain balançant la porte dans mon dos. Deux mois que ça durait l'histoire, je n'avais jamais tenu aussi longtemps. Le jet de mon urine résonna bruyamment au fond de la cuvette de chiotte, les chutes du Niagara, un horizon où j'irais bien me perdre avec elle. Se tirer tous les deux pour de bon. Quitter cette ville dont j'avais fait mille fois le tour, de petits boulots en combines pourries, je survivais aux environs de la décence, sans trop me gêner pour faire la manche si besoin, sans que ça rapporte gros. Mais fallait bien croûter. L'Amérique. Combien de thunes pour deux billets ? Je pourrais me mettre à bosser double pourquoi pas, me suffirait de faire le dos rond, j'avais toujours eu du mal avec les patrons, mais pour elle, je tenterais bien le coup. Et aussi me faire héberger chez un pote, pourquoi pas, le temps qu'on s'organise, rien à branler de cette piaule. Je tirai la chasse-d'eau et me recoiffai dans le miroir carré minuscule. Me tirer d'ici rapidos. Oui.

— Je t'ai piqué une cigarette, Marcus…

Lisa avait enfilé mon tee-shirt. Largement trop grand pour elle mon tee-shirt, avec la tronche ensanglantée d'Araya dessus, je la trouvai incroyablement belle et sexy, l'encolure sur-usée baillait sur ses seins. Elle fumait, ses jambes nues étendues sur le drap, elle regardait par la fenêtre le ciel pointer sa grisaille du soir, presque 18 heures et nous étions encore à poil. Lisa planta sur moi deux yeux qui semblaient dire « Fais chier tout ça », et j'enfilais mon fute, pas motivé à l'idée de la ramener chez elle, mais obligé. Obligé pour elle. Elle écarta les jambes en guise de rébellion, dans une volonté désespérée de balancer le réel dans un autre monde. Son mari, ses mômes, ses départs précipités, l'œil sur la montre, ma jalousie perpétuelle, mes nuits blanches, le feu dans ma poitrine, le stress. Je m'allongeai de tout mon poids sur elle.

« Tu peux me déposer ici sans problème. De toute façon, il fait nuit, les gens sont rentrés chez eux. C'est un trou paumé. La grande banlieue. À 21 heures, seules les poubelles sont de sortie. »

La pluie battait le carreau. Le visage de Lisa tremblait sous la lumière des réverbères. Il était déjà trop tard, on le savait, et elle n'était pas pressée de pousser la porte de sa maison, parce qu'une fois dedans, il faudrait qu'elle s'explique.

Je repérai la bagnole du mari. Une grosse Ford machin truc, bleue, impeccable, énorme, sans doute neuve, sans accroc en tout cas. Lisa défit sa ceinture mais ne bougea pas davantage. « J'aimerais qu'on aille manger quelque part. », murmura-t-elle. J'avais carrément la dalle aussi et j'évoquai un rade qui servait sur le pouce si vraiment elle voulait. Et elle eut ce sourire pathétique. Elle déposa un baiser sur ma joue puis ouvrit la portière. Lisa traversa la rue. Je regardai Lisa. Le mouvement incroyable de son cul sous ses fringues. Elle me fit un petit signe de loin puis disparu dans la maison. Moi, j'étais triste. J'étais comme un con.

SE CONSUME

— Tu délires de m'appeler comme ça ?

— Qu'est-ce que tu fous ? Je t'attends depuis des heures !

— Changement de programme. Etienne a des obligations. Donc, je suis bloquée à la maison avec les enfants. Tu te souviens quand même que j'ai des enfants ?

— Tu peux prévenir, putain. Je fais quoi moi tout seul dans ma tôle ? Je t'attends comme un patin ? Je suis à ta disposition, c'est ça ? Il n'y a rien qui te dérange dans le scénario ?

— Si. Si, quelque chose me dérange. C'est toi qui me dérange !

— Moi, je te dérange ?

— Oui, tu me déranges ! Parce que je suis chez moi ! Dans ma maison ! Et que mon mari fasse semblant de ne pas entendre mon téléphone ne signifie pas qu'il soit sourd ! Parce que tu crois que je me plais à rester coincée là comme une conne ?! Et tu m'engueules ! Et tu ne penses qu'à toi et tu ne parles que de toi !

La voix de Lisa se précipitait dans le téléphone, agressive, et je luttais pour qu'elle ne raccroche pas, parce qu'après ça, le silence m'accablerait et j'étais bien foutu de péter un câble. Boire comme un trou et tout casser. Nous étions comme deux brutes séparées par les ondes, incapables de nous parler, je l'entendais pleurer à l'autre bout, me traiter d'égoïste, d'abruti, me dire combien elle regrettait tout, que ça foutait sa vie en l'air, l'histoire, que je n'étais qu'un trou du cul de type à deux balles, qu'elle avait hâte que ça s'achève, qu'elle vivait un cauchemar. Sa voix filait comme une lame de couteau sur ma peau, me dépeçant en lambeaux et notre avenir s'écroulait devant moi comme un décor de film en carton-pâte, les plans qu'on s'inventait, les promesses, pour se changer la vie, s'offrir notre bout de terre verte rien qu'à nous, parce que putain, c'était infernal de s'aimer à ce point, d'être privé à ce point, nous crevions tous les deux à force. Mais qu'avais-je à offrir à une femme trop occupée à vivre sa vie de famille, bouffée par l'argent de son mari, les vêtements chics, la belle maison, toutes ces conneries.

— T'es une pute Lisa. Rien qu'une pute.

Je pris le temps après ce coup de téléphone de prendre une douche et de chercher dans mon armoire des vêtements propres.

Cette chemise blanche qu'elle aimait bien. L'image que me renvoya le miroir carré de la salle de bain était plein de vide. Je me passai de l'eau sur le visage, j'en effaçai les larmes. J'allais m'expliquer avec son mari, m'excuser copieusement parce que je m'apprêtais à lui enlever sa femme et à tout casser chez lui s'il s'y opposait. Pardon d'avance mais Lisa n'appartenait qu'à Lisa et Lisa m'était liée, et, j'étais déterminé à dire les mots justes. Je voulais faire les choses bien comme on dit. Résolu de stopper la tourmente, cesser les mensonges parce que de très très heureux, nous devenions très très malheureux et nous ne baisions plus que pour nous réfugier l'un dans l'autre. Je connaissais son adresse. Je l'avais déposée des milliards de fois devant sa maison. Ce soir, je marcherai jusqu'à sa porte. Rien ne m'arrêterait. Lisa était tout pour moi et je ne désirais plus rien sinon elle. Il y avait Lisa. Seulement Lisa.

AVEC DU FEU

Je me garai dans une rue perpendiculaire, à une centaine de mètres de la maison. Quelque chose me freina. Un sentiment. Ma hardiesse m'avait pour ainsi dire quitté et je n'étais plus qu'un petit tas de ruine sur mon siège de voiture. À l'arrêt. À me demander ce que je foutais là, si j'en avais le droit finalement, si je n'étais pas juste un gadjo de passage dans la vie de cette femme, que j'étais risible d'y croire à ce point. Je demeurai, ainsi, les doigts serrés sur le volant. Immobile. Humilié. Convaincu d'être un débile. J'entrouvris la fenêtre et une drôle d'odeur de macchab' me parvint, bizarre, rien d'habituel, comme un fumet de rat crevé dans les airs. J'ouvris la portière d'un coup et me jetai sur le trottoir, marchai d'un pas flippé et tournai en trombe au coin de la rue. Je tombai sur une grappe de voisins rassemblés au milieu de la route, les bras idiots, comme crucifiés sur place. Sur le trottoir d'en face, la maison flambait. J'en reconnu la bâtisse imposante et carrée. Grise. Barrée de fumée. Brûlée par le feu. Des vitres explosées. Et la porte d'entrée battant comme une planche molle. À l'intérieur, un trou noir à peine identifiable et du silence mangé par du bruit. Je clignais des yeux plusieurs fois, pas sûr de voir ce que je voyais,



pas certain d'être complètement là non plus.

Des papillons de cendres tombèrent à mes pieds en pétales funèbres.

La chaleur était terrible.

Les voisins s'observaient avec gravité. Est-ce qu'on avait bien prévenu les pompiers ? Plusieurs fois, oui. Ils étaient quelques-uns à avoir signalé l'incendie.

— Etienne est parti, ça j'en suis sûr. D'ailleurs, sa voiture n'est pas là. C'est bien la preuve.

Les voisins se resserrèrent pour mieux entendre l'homme. De petite taille, en robe de chambre, un vrai moulin à paroles.

— … On s'est donné rendez-vous demain au Club, il m'a même mis en boite parce que notre dernier match avait tourné court, par ma faute, un coup droit mal placé et le cordage a explosé. Sans raquette de rechange, c'est idiot. On a plaisanté là-dessus et puis… L'homme se passa la main derrière la nuque, perdu, tentant de retrouver une trace de l'épouse et des enfants dans sa mémoire, et il s'y reprit à plusieurs fois, bégayant les mêmes mots mais son récit dressait invariablement la même histoire – Etienne avait refermé la portière sur lui, le moteur avait vrombit laissant s'échapper un peu de fumée. Et puis c'est tout.

Cela laissait donc penser que la maison n'était pas vide. Des sourcils se levèrent, épouvantés. Les lèvres se tordirent. Un frisson involontaire. Une dame laissa échapper un « Oh la la » auquel personne ne sut répondre. Les voisins tournèrent leurs visages ronds, encore plus blancs que blanc vers la maison. Le silence leur remplit la bouche.

Combien de temps passa ? Je demeurai assis face à la maison sur un carré de gazon qu'arrosait un propriétaire zélé, avec ses pots de fleurs alignés, spectatrices indifférentes au feu. J'avais même le cul trempé à force de rester planté là à subir ce type qui gémissait dans sa barbe, que la réputation du quartier en prendrait un coup forcément, que le malheur faisait fuir, sa femme trottinait



derrière lui, le priant de rentrer, mais je pense qu'il prenait son pied avec son jet d'eau. J'étais comme une statue. Un nain géant dans son jardin ridicule. Je regardais la rue clignoter à la lumière des gyrophares, des fumées noires aveuglaient les étoiles, on n'y voyait plus rien. Les yeux piquaient avec un goût de cendre calé comme une vieille chique au creux de la joue. Un pompier se ramena vers moi traînant dans son sillage une couverture de survie. Je l'envoyai chier. Il voulut saisir mon bras. Me lever. Casse-toi, je lui dis. Il insista rempli d'autorité. Dégage, répétais-je, ou je te le mets dans ta gueule. Il appela ses potes et mon poing partit tout seul. Il me regarda ahuri et je me mis en garde, déterminé à me battre, j'étais venu pour ça après tout, pour défendre mon bout de terre, à moi, j'avais du sang plein les dents, j'étais prêt, rien à foutre. Je le frappai du gauche, sans pitié pour sa belle gueule, trois fois, et le massacrai de coups de pied.

Je n'entendais plus que le son de ma haine.

Un sifflement régulier.

Puis je me prenais le jet d'eau en pleine tête.

***

La cassette claqua sèchement dans le poste. La musique se tut.

J'éteignis le contact.

J'essuyai mon visage. Je lançai un coup d'œil dans le rétroviseur intérieur et eus peine à me reconnaître. La pointe du jour était froide. Glaciale même.

Sans me souvenir trop – quoi – comment, j'atterris sur cette plage. Seule certitude, mon paquet de clopes était vide. J'avais beaucoup fumé. Beaucoup toussé aussi.

J'avais roulé longtemps.

Je sortis de la voiture. L'air était collant. Mes vêtements également et j'ôtai ma chemise et je défis mon pantalon. La rugosité des cailloux précipita mon pas et je trempai mes pieds dans l'eau opaque. Gelée. Disposée à m'engloutir tout entier. Je plongeai.

Je crawlai tout droit vers le large. L'horizon s'étirait devant moi comme une femme alanguie dans un lit, semblant ne pas s'en faire, ses longs cheveux défaits et l'œil tourné vers le ciel, une main abandonnée. Je nageai en lutte contre le vent qui me ramenait sans cesse vers le rivage, et j'y retournai, ébloui par ce corps familier posé sur la crête des vagues. Je voulais toucher ce corps. Je le voulais. J'avais du sel plein la tête et je frappais l'eau pour qu'elle me garde, pour qu'elle me serre entre ses draps. Parce que c'était un grand NON, je ne survivrai plus dans ce putain de monde, je n'y reviendrai pas, fin de partie pour moi, j'étais terminé.
Le corps lourd de la femme se redressa. C'était Lisa.
L'eau devint tiède et douce et régulière.
Lisa vers moi son visage.
La lumière du matin blanchit le ciel.
Lisa m'aperçut et sourit.
L'océan se drapait en une grosse jupe autour de ses cuisses.
Les rayons du soleil roulaient sur sa peau.
Et moi, j'arrivai.
Je tendis la main, enfin, et sentis la brûlure de ses doigts sur mes doigts.

Le dernier cigare de Melville Gargarov

Clacker

J'étais dans un poulailler pour galériens, type logement social. Tous cloîtrés les uns sur les autres et tous fourrés chez l'un ou l'autre. Je prenais le bus tous les matins, cap sur un abattoir industriel de volailles et je déchirais à la main des centaines de carcasses de poulet pré-découpées en deux morceaux égaux. Puis je rentrais au foyer par le même bus. En fin de semaine, les mains rendues crochues par les crampes, je passais deux bonnes minutes à tourner ma clef dans la serrure. Quand je parvenais enfin à l'ouvrir, j'avais le sentiment de lâcher la purée dans un con distendu. Une victoire, en quelque sorte. Je me consolais comme ça, j'avais pas tiré mon coup depuis des lustres. Mais même une fois chez moi, y avait pas moyen d'être tranquille.

Comme ça ne manque pas d'arriver dans ce genre d'endroit, j'avais fait connaissance avec mon voisin direct. Comprenez que ces foyers ne possèdent qu'une salle de bain pour deux chambres, et qu'elle se trouve justement entre les deux chambres. Vous partagez un mini couloir avec un autre locataire. Ce qui veut dire que chaque fois que vous allez pisser ou vous doucher, vous vous retrouvez nez à nez avec votre voisin de palier qui, pour une obscure raison, ne ferme jamais sa porte, lui.

Il s'appelait Aurélien Bruyer, était chrétien à fond – la première fois que je l'ai aperçu en allant aux chiottes, il était à genoux devant une croix de bois collée au mur – et ne pouvait pas s'empêcher de

me raconter tous ses petits péchés, comme si j'étais son confesseur perso. Et comme je n'ai jamais su envoyer chier quelqu'un, je l'écoutais.

— Je te jure que ce type, je lui aurais botté le cul, mais finalement c'est sûr que c'est lui le plus malheureux, alors ça sert à rien de cogner dessus. C'est comme ces pauvres connes de caissières, on a envie de les secouer pour qu'elles sourient un peu, quoi, mais bon, faut comprendre qu'elles font un boulot de merde qui les rend cinglées...

— Ouais, sûr... que je disais, en m'envoyant ses bières.

Et puis un soir qu'il devait à tout prix me raconter comment il aurait aimé corriger l'un des types qu'était à notre étage, « un mec attristant » qu'il disait, il a fait l'erreur de me parler de Mona.

— C'est un vieux dégénéré, il arrête pas de harceler sa voisine. Les autres disent qu'il est comme possédé par cette fille, que la nuit il va taper sa bite contre sa porte en gueulant des saloperies. Il aurait même pété son loquet d'un coup d'épaule pour rentrer chez elle.

— C'est qui cette voisine ?

— Mona. Une animatrice pour gamins. Elle est pas mal, ouais. Mais c'est pas mon style. On dirait qu'elle se fout de tout.

Pour la première fois qu'on causait, il a dû voir de l'intérêt dans mon regard, parce qu'il a enchaîné en haussant les épaules :

— Elle est dans la dernière chambre de l'étage, au bout du couloir.

Cette histoire me travaillait un peu, j'avais envie de la rencontrer. Mona. Bizarre comme nom. Au boulot, je retournais dans ma tête ce que m'avait dit Bruyer, en déchirant mes poulets, et je me demandais ce qu'un type comme lui pouvait considérer comme « pas mal » en terme de fille. Je n'arrivais pas à l'imaginer physiquement, en fait, et ça me turlupinait.

Depuis, j'avais pris l'habitude de quitter plus souvent ma piaule, je zonais dans le couloir, prenais mon temps pour faire semblant de regarder par la fenêtre et pour fumer une clope (je sais qu'on dit « un clope », mais je trouve ça con). Je me disais qu'elle finirait bien par sortir à un moment. Plus j'attendais, plus je guettais, et plus le désir de la voir s'intensifiait.



Le manège a duré plusieurs semaines, je désespérais de la croiser un jour – au point de croire que cette fille n'était qu'un mythe de l'étage pour faire saliver les gosses comme moi – quand la porte s'est enfin ouverte. En est sortie cette nana, pas très grande, vêtue – on était au printemps je crois bien – d'un débardeur noir trop court et d'un tout petit short en jean, et dessous, tout le long de ses jambes, elle avait un collant rayé noir et blanc qui s'achevait sur des bottines. Elle avait des baies vitrées en guise d'yeux et sa chevelure en bordel encadrait un visage fin et froid qui semblait manquer de sommeil. Un genre de petite guêpe rock 'n' roll. Elle sortait avec des sacs de courses vides, je l'ai reluquée jusqu'à ce qu'elle atteigne l'escalier.

Il y avait finalement une poule dans ce poulailler.

A partir de là, j'y tenais plus. Je me savonnais la bite douze fois par jour, même chose la nuit. Je dessinais des vagins sur les murs, sur les meubles, sur le frigo et je lâchais la sauce partout. Je m'imaginais en train de bouffer ses collants épileptogènes, je la voyais m'étrangler avec, je pensais à mon gland en train de lui soulever la glotte, en bref j'avais l'obsession de la décapsuler de tous les côtés.

J'étais de moins en moins concentré sur mes poulets, je leur donnais à tous le nom de Mona et je prenais mon temps pour les déchirer, et donc je donnais du retard à toute la chaîne. Mais je m'en foutais, j'avais mis de côté pour deux-trois mois, ils pouvaient bien me virer.

Un jour, j'ai décidé de garder une carcasse. Je l'ai mise dans un grand sac en papier et je l'ai ramenée chez moi. Je l'ai sortie et je l'ai posée sur ma table de chevet, pour la regarder tout à loisir. Il y avait encore plein de peau, elle était visqueuse et douce, et on lui voyait bien le croupion. De la caresser comme ça, ça m'a excité. Je me suis désapé, j'ai pris la carcasse à deux mains, et puis j'y ai fait entrer mon engin. J'ai dû forcer, elle s'est un peu fendue. Ça faisait un mal de chien et c'était pas commode, mais j'ai continué mes va-et-vient. Au bout de deux minutes, j'ai joui.

Et puis cette fois, c'est mon courage que j'ai pris à deux mains.



Je suis allé frapper à sa porte le soir même, j'avais imaginé un prétexte bidon. Elle a demandé qui c'était, d'une voix lancinante.

— Un voisin de l'étage, je suis en rade de beurre, et je fais des crêpes, tu vois...

Silence.

— T'aurais pas du beurre ?

Elle a ouvert la porte – petit visage de lune –, pris le temps de m'analyser, et m'a lancé d'un air de défi :

— J'en ai, si tu me files une crêpe.

Elle avait son même collant dingue et un long T-shirt noir jusqu'aux cuisses qui donnait l'impression qu'elle ne portait ni short, ni slip, ni rien.

— Vendu, j'ai dit. Tu peux venir manger dans ma piaule, je suis au douze.

Elle a fait oui de la tête, est allée chercher le beurre en traînant des pieds, me l'a refilé et a refermé la porte.

J'ai regagné ma case, foutu la carcasse de poulet au frigo, ouvert la fenêtre pour aérer, et je me suis grouillé d'effacer les vagins sur les murs. Puis j'ai attaqué la pâte.

Elle s'est pointée pendant que je battais la préparation. Je suis allé lui ouvrir et je lui ai dit de s'asseoir sur le paddock, vu que j'avais aucune chaise chez moi. Elle avait enfilé une jupe fendue et une sorte de chemise en lambeaux, un truc stylisé. J'étais déjà bien excité. Pendant qu'elle s'allumait une clope, je suis allé lui prendre une bière dans le frigo.

— Tu sens le poulet, elle a dit.

— Je bosse dans un abattoir.

On a mangé deux-trois crêpes en causant. Elle m'expliqua que son voisin, celui dont m'avait parlé Bruyer, était complètement pervers. Melville Gargarov, qu'il s'appelait. Sans déconner. C'était une sorte de vieux dégueulasse adipeux et sans morale, avec une gueule monstrueuse pleine de cicatrices. Il avait effectivement défoncé la porte de Mona en pleine nuit, celle qui donne sur le petit couloir de la salle de bain partagée, s'était planté au milieu de sa chambre, et l'avait matée une trentaine de secondes, comme ça. Puis il s'était barré. Mais elle avait bien cru qu'elle allait se faire violer. Depuis elle bloquait sa porte avec une armoire, pissait dans



une boite de conserve et se lavait à l'évier.

— Je pourrais t'en débarrasser, je lui ai dit en déconnant.

J'ai vu à son regard qu'elle me prenait au sérieux, alors j'ai fait le coq et j'ai joué le jeu.

— Ouais, je pourrais faire en sorte qu'il crève dans sa piaule.

C'était devenu notre truc. Elle venait souvent le soir chez moi, et on complotait contre Gargarov en fumant et en jouant aux cartes, comme des mafieux dans un tripot clandestin. Ça pouvait durer toute la nuit, et c'était du sérieux. On imaginait toutes les manières possibles de le liquider, mais c'était pas assez malin, on aurait fini par se faire avoir.

Un soir, j'étais bien parti à la bière, elle prenait sa douche dans notre salle de bain à moi et Bruyer, et j'avais le cerveau qui turbinait.

Elle est sortie de la douche, humide et embaumée de fleur d'oranger, et je l'ai matée fixement. Elle m'a interrogé du regard.

— Tu m'as dit qu'il mettait trois plombes à se laver.

Elle a fait oui de la tête.

— Et qu'il fume dans sa piaule.

— Ouais.

— Et qu'il a chopé un gros rhume ?

— Je l'entends se moucher tout le temps.

Elle a haussé les épaules.

— Je sais comment faire, j'ai dit.

J'avais tout préparé. J'étais mentalement au top, et j'attendais juste le signal de Mona. Je me suis quand même enfilé une bière en regardant par la fenêtre, histoire de canaliser la pression, et puis on a frappé à ma porte. J'ai ouvert.

— Maintenant, elle a dit.

J'ai attrapé mon sac et l'ai suivie dans le couloir jusqu'à sa chambre, silencieusement, et on est entrés. Elle allait dire quelque chose, alors je lui ai posé l'index sur la bouche et je lui ai fait un sourire rassurant. On a déplacé l'armoire qui bloquait la seconde porte, doucement pour pas éveiller les soupçons. On pouvait entendre l'eau qui coulait, et des pas lourds de mastodonte dans



la cabine de douche. J'ai regardé Mona. Elle avait l'air inquiète, et moi j'avais une furieuse envie de lui bouffer les lèvres. Au lieu de ça, j'ai avancé dans le couloir, passé la porte de la salle de bain – je sais pas si je me faisais des idées ou quoi, mais j'entendais comme des grognements bestiaux à l'intérieur – et puis je me suis rapidement retrouvé devant la porte de sa piaule à lui. J'ai prié pour que ce soit ouvert... c'était le cas. Depuis que Mona avait condamné sa porte, il ne se méfiait pas. J'ai soupiré doucement, puis je suis entré et j'ai posé mon sac au sol. En jetant un rapide regard circulaire, j'ai constaté que sa chambre n'avait rien de particulier, un peu de bordel, mais rien de notable. À part la quantité impressionnante de cadavres de bières et de bouteille de vin vides. Mais ça puait. Je me suis rué vers la gazinière et j'ai ouvert les vannes sur toutes les plaques, puis j'ai attrapé mon sac et j'en ai sorti trois bonbonnes d'essence à briquet. J'ai aspergé le lit, le frigo, les prises électriques, tout ce que je pouvais, sans oublier les fringues qui traînaient un peu partout. Puis j'ai sorti un rouleau de scotch de ma poche et j'ai isolé tout le tour de la fenêtre, ainsi que l'espace sous la porte d'entrée. J'entendais encore la douche qui fonctionnait, j'avais tout le temps de déguerpir, alors je me suis mis à fouiner un peu. Il avait des tas de bouquins d'auteurs classiques, notamment *Les Carnets du sous-sol* de Dostoïevski, et puis d'autres plus obscurs, comme *Demande à la poussière* de John Fante. Il y avait aussi des CDs de Mahler et de Tchaïkovski, et Chostakovitch et Prokofiev. Et puis j'ai même trouvé des cahiers remplis de notes. Peut-être bien qu'il se prenait pour un écrivain. Un de plus ou un de moins, je me suis dit. Ça sentait fort le gaz maintenant, alors j'ai pris soin de tout remettre comme avant et je suis sorti, en fermant la porte derrière moi. J'ai rejoint Mona dans sa chambre sur la pointe des pieds et je lui ai dit, à l'oreille :

— On ferait bien d'aller chez moi, ça risque de faire des dégâts collatéraux. Prends tes trucs de valeur.

Elle a attrapé une guitare et une valise remplie de fringues et on est retournés dans ma chambre. Elle a posé son bordel et on s'est assis sur le lit. Elle était pas sereine du tout, alors j'ai commencé à lui frotter le dos en souriant. Elle s'est approchée, m'a fait un câlin, et puis je l'ai embrassée dans le cou. Puis on s'est roulé des

pelles et je l'ai déslipée, je lui ai tout enlevé sauf les bas rayés. Elle avait une allure folle.

Melville Gargarov sortit de la cabine de douche, une serviette sur les hanches. Il arracha des feuilles de papier-toilette et se moucha bruyamment. Il s'essuya sommairement le corps, s'attarda sur la raie du cul et rejoignit sa chambre. Il déboucha une bouteille de vin, se servit un verre, et regarda par la fenêtre. Le soleil rouge s'effondrait sur l'horizon et emportait avec lui toute la folie de la journée passée en même temps que le bleu du ciel. Le téléphone se mit à sonner, comme toujours si on néglige de le couper. Il prit le temps d'écluser son verre et décrocha. C'était son éditeur qui lui proposait une lecture publique dans une université. Il lui dit d'aller se faire foutre, mais l'éditeur insista :

— Allez Gargarov, on te paye le billet aller-retour et le vin à volonté. Y aura un frigo sur scène.

— Vouais ?

— Puisque je te le dis.

— Et pourquoi vous engagez pas un de ces génies de poètes à la con pour lire mes textes à ma place ?

— Parce qu'ils te VEULENT toi. Cette question.

— Je préférerais me faire tringler par Artaud que de pisser mes vers sur ces rebuts de sperme d'étudiants.

Il raccrocha. Puis il se cala un cigare entre les lèvres et attrapa une boite d'allumettes. Il en sortit une et tenta de la craquer. Il la brisa sans réussir à l'allumer. Il recommença, et même résultat. Il songea que ça faisait une bonne métaphore de sa vie, et puis il retenta. Il eut seulement le temps d'entendre un grand *WOOUUSH*.

Lorsque la douleur fulgurante lui fit reprendre conscience, il était au sol, et il cramait. Tout autour de lui n'était que flammes épiques purifiant son univers. Il gigotait comme un poisson hors de l'eau, en s'asphyxiant, et il lui sembla que c'est ce qu'il avait fait toute sa vie. Né comme ça, dans tout ça, il se consumait déjà alors qu'il quittait tout juste ses couches, quand son père le dérouillait par habitude. Plus tard, il avait simplement continué de cuire dans tous les cons qui se présentaient, entre les cuisses de toutes les bonnes femmes cinglées qui lui mettaient les viscères en

chapelet et lui collaient des hémorroïdes. Quand c'était pas avec la baise, c'était avec le goulot brûlant d'une bouteille de vin ou la pointe incandescente d'un cigare qu'il allégeait la consomption de cette maladie de vivre, cette fièvre de la conscience humaine. La certitude que, quoi qu'on fasse, quoi qu'en pense être ou devenir un jour, on ne sera jamais rien d'autre qu'une étincelle dans le noir infini et absolu.

Alors il s'était toujours imaginé mourir d'un éclatement d'ulcère, ou bien en tringlant bobonne. Mais il se retrouvait à rôtir en enfer, et il se dit que finalement c'était assez logique. Pendant qu'il agonisait et que se répandait dans l'étage une odeur de poulet grillé, quelques centaines de milliers de jeunes et de moins jeunes étaient en train de baiser, et cette pensée le réconforta.

38 degrés en Sibérie

Cati Roman

Sur la pelouse vert-pomme je brûle mes jambes.
L'image
champs de mais transgéniques sur fond de centrale nucléaire
on va pas se mentir des formules qui claquent on aime ça
on va pas se mentir sur le plaisir coupable de la répétition
si je te mets mal à l'aise c'est qu'on a des choses à se dire
on va cramer
autant que ce soit joyeux
s'empoigner par les cheveux se mordre à vif que ça lèche nos écorchures
autant mélanger jusqu'aux dernières lueurs nos salives fluorescentes
on va cramer
que tu saches ou pas quoi faire de ta vie n'y changera rien
et persister à croire que tout n'est pas noir ou blanc
on va pas se mentir
on sait que tout est vain que seul l'instinct nous tient
que la vie ressemble de plus en plus à une pratique BDSM qui aurait mal tourné
que la poésie ne nous dit plus rien qu'on préférerait un laconisme fiévreux et que ça saigne
la fin du monde s'éternise l'aube et le crépuscule se confondent
il a raison celui qui dit
je vois plus vraiment ce qui ferait qu'on serait au-dessus de tout ça

il faudrait des rafales des décharges d'autres addictions pour y croire
on va cramer
les poèmes brûleront encore mieux que le reste
plutôt une route interminable un ciel à se damner
une vie sans transcrire plutôt la terre sous nos pieds et se bâillonner soi même
on va cramer
un vortex à l'emplacement du plexus
et dans tes nuits tu gardes un morceau de tissu froid à l'extrémité de tes doigts
on va pas se mentir
le bonheur ressemblera à un enfer climatisé
on va cramer
mais avant j'effleurerai le soleil dans ton dos
jusqu'à la fin du temps
38 degrés en Sibérie
sur la pelouse vert-pomme
son étoile et la tienne leur foi dedans ou rien que le vide.

Tout feu tout flamme

Stan Cuesta

À peine arrivé, c'était la grève générale, le grand foutoir. J'étais aux anges. J'entrais en sixième, aujourd'hui on dit au collège, à l'époque on disait au lycée. C'était dans le seizième arrondissement, qui n'était pas vraiment ce qu'on croit, du moins pas entièrement. Jean-Baptiste Say, rue d'Auteuil, en plein milieu des beaux quartiers, superbe avec sa cour d'honneur qui attirait – et attire toujours – les tournages de films et de séries les plus divers, avait une réputation épouvantable. Celle d'un lycée « de gauchistes », voire « d'anarchistes ». J'avais à peine onze ans, je n'y comprenais rien, mais les faits étaient là : dans ma classe de septième – on ne disait pas non plus CM2 – de l'école communale de la rue Boileau, seuls trois élèves avaient été inscrits en sixième à Jean-Bapt'. Les deux établissements, ainsi que l'École Normale de la rue Molitor, appartenaient pourtant au même pâté de maisons. Mais les parents bien-pensants de la plupart de mes petits camarades avaient préféré envoyer leur progéniture à Claude Bernard, à Janson de Sailly, ou carrément dans les écoles privées catholiques qui pullulaient aux alentours – Gerson, Saint-Jean de Passy – ou même encore plus loin, à la célèbre École Alsacienne.

Les rumeurs les plus folles circulaient. Des cars de CRS stationnaient devant l'entrée – c'était vrai. Il y avait eu des agressions, et même un mort – c'était faux. Le climat était électrique cette année-là. Pierre Overney avait été assassiné en février par un

vigile de Renault à Boulogne-Billancourt, ville voisine, qui n'avait rien à voir avec ce qu'elle est devenue aujourd'hui, notamment en raison de la présence de ces fameuses usines Renault. Ça avait mis le feu aux poudres un peu partout, tout particulièrement à Jean-Baptiste Say. La Gauche prolétarienne – dont Overney était membre – y était bizarrement très active, distribuant des tracts, appelant à manifester, bloquant l'entrée, s'en prenant aux flics venus rétablir l'ordre pompidolien. Ça chauffait dur, à cinq minutes de chez moi. Pourquoi un lycée aussi bien situé était-il à ce point envahi par les révolutionnaires ? C'était un mystère. Il semblerait qu'une équipe dirigeante trop progressiste pour le quartier y ait accueilli tous les « rebuts » de la société d'alors, refusés ailleurs. Quelques années plus tard, une proviseure beaucoup plus classique s'évertuera à redresser l'image de l'établissement, qui perdra peu à peu son caractère rebelle.

Mais en septembre 1972, la révolution battait son plein. Mes parents m'y avaient inscrit sans sourciller, méprisant les peurs des nantis, avec même, me semble-t-il, un certain plaisir pervers. Il faut dire que nous étions des sortes de moutons noirs du seizième. Des déclassés ou, plus exactement, des immigrés. Des pauvres – relatifs – au milieu des riches. Et de gauche, en plus. C'était à la fois jouissif et pas toujours facile à vivre. Mon beau-père avait tout simplement hérité d'un appartement acheté par sa mère après la guerre à un prix tout à fait abordable grâce à la loi de 1948. Après une enfance passée dans des banlieues encore ouvrières – Créteil puis, justement, Boulogne-Billancourt – j'avais donc débarqué en 1970, sans me méfier, dans cet arrondissement emblématique de l'aristocratie et de la vieille bourgeoisie parisiennes. J'étais encore un enfant et la lutte des classes me passait très largement au-dessus du crâne. Bien sûr, j'étais souvent étonné par les appartements de mes copains – quand ce n'étaient pas des villas. Dans l'un d'eux, lors d'une fête d'anniversaire, je m'étais perdu. Il était immense, occupant tout l'étage d'un immeuble, et toutes les pièces y existaient au moins en double : deux salles de bains, deux cuisines, deux entrées. J'avais mis un bon quart d'heure avant de retrouver la chambre de mon pote. Aux vacances de Noël, de février et de Pâques, je me retrouvais tout seul à errer dans le village d'Auteuil

désert. Ils étaient tous au ski. Ce n'était pas notre culture et mes parents n'avaient ni chalet ni les moyens de me payer des séjours à la neige. À la place, je fréquentais les bibliothèques municipales. On a les divertissements qu'on peut s'offrir. Pendant que mes amis perfectionnaient leur schuss et leur bronzage, je lisais Kerouac. À la rentrée, j'étais le seul visage pâle. J'avais voyagé dans ma tête, *sur la route*. J'étais plus imprégné des écrits de la *beat generation* et des idéaux hippies que réellement politisé, mais ma conscience de classe s'éveillait, et je bouillonnais intérieurement. « Mort aux bourgeois » me semblait être un mot d'ordre tout à fait satisfaisant. Et je savais de quoi je parlais, il n'y avait que ça autour de moi.

Cette rentrée a donc été une fête. Au sens propre. Malgré les piquets de grève, on pouvait entrer quand même. Il n'y avait pas de cours, bien sûr, et l'ambiance était à la liesse générale. Je me souviens en particulier d'un concert improvisé et interminable qui s'était tenu dans le gymnase, comme un festival permanent. Partout, assis par terre, des chevelus magnifiques. Devant, au même niveau qu'eux, un espace où étaient entassés divers instruments et une sono de fortune. Je n'avais jamais vu ça, c'était fantastique. Une batterie, des guitares électriques, un orgue, tous ces objets merveilleux qu'il n'était alors pas si courant de croiser dans la vie de tous les jours. Et des gars qui en jouaient, avec une liberté totale, parfois interrompus par d'autres, plus énervés, venus s'emparer du micro pour lancer une diatribe politique qui m'échappait complètement. Je n'avais qu'une hâte, c'était que le black à la coupe afro flamboyante fasse de nouveau hurler sa guitare en appuyant sur sa pédale magique – dont j'apprendrais plus tard qu'elle s'appelait wah-wah. C'était le paradis. Le lycée, dans ces conditions, j'étais franchement pour.

Il y avait des affiches partout, des rassemblements dans la cour d'honneur, ou dehors, devant les majestueuses grilles en fer forgé, des centaines de « grands » hurlaient des slogans dans des mégaphones. Deux noms semblaient revenir et cristalliser leur colère ou leurs moqueries : Marcellin et Debré, ce dernier représenté sur toutes les banderoles avec un entonnoir sur la tête. Ce côté à la fois enragé et déconnant me comblait de joie. La vie commençait.

Ça cognait aussi un peu, parfois. Quand les fachos de l'UNI ou d'Ordre Nouveau venaient défier les gauchos. J'entendais des histoires de barres de fer, d'œil qui pendait. Je me souviens d'un anarchiste particulièrement actif et particulièrement barbu qu'on surnommait « le Che ». Je crois qu'il a fini par se faire virer, comme beaucoup d'autres.

Mais la politique ne m'intéressait pas réellement. Ma révolution à moi, comme pour beaucoup d'autres gamins de ma génération post-68, passait par la musique. Et là aussi, j'étais servi. Notre professeur, Monsieur Cousté, nous faisait écouter – et jouer – des choses incroyablement diverses, qui allaient de Francis Poulenc à John Coltrane, en passant par « Come Together » des Beatles ou « 25 or 6 to 4 » de Chicago. Un monde nouveau s'ouvrait à nous. Parallèlement, il s'était lancé, avec quelques grands, dans l'organisation de concerts dans l'amphithéâtre – qui servait déjà régulièrement aux projections hebdomadaires du ciné-club et aux diverses assemblées générales de grève.

Un jour, tous les panneaux des différentes cours ont été recouverts d'affiches vaguement inquiétantes, en noir et blanc avec une pointe de rouge, représentant une espèce de serre d'oiseau broyant la planète, surmontée de ce simple nom : Magma. C'est tout juste si j'ai dû comprendre qu'il s'agissait d'un groupe, et qu'il allait jouer là, dans mon lycée. Ça me paraissait très lointain, inaccessible. Des années plus tard, alors que je traversais une courte phase – quasi-obligatoire dans les seventies – de fanatisme pour la formation de Christian Vander, je m'en voudrais amèrement d'avoir raté cet événement mythique, dont je dénicherais quand même un enregistrement quasi-inaudible réalisé par le grand frère d'un ami, une cassette que je chérirais longtemps comme une relique sacrée, avant de la perdre à tout jamais, comme tant d'autres choses.

Ce passage de Magma allait devenir légendaire, on en parlerait encore pendant des années dans les couloirs et les cours de récré. Il laisserait une autre trace, assez étrange, sous la forme d'un morceau de musique, aussi superbe qu'obscur, que nous ferait apprendre Monsieur Cousté, et que nous exécuterions – le terme est plutôt juste – à la flûte à bec. « Klaus Kombalad » était effectivement un titre peu connu du groupe, puisqu'il ne figurait qu'en face B d'un

45 tours relativement rare, que notre prof ne possédait d'ailleurs pas et que nous n'avions jamais écouté. Il me semble qu'il en avait simplement relevé la partition de tête, lors des répétitions. Ce mec était un génie. Je finirais par dénicher ce disque des années plus tard, dans une brocante, fébrile et tout excité à l'idée de l'écouter enfin, tel un fragment de mon passé oublié ressurgissant comme par miracle, le souvenir d'un souvenir. Je l'ai perdu aussi.

J'avais raté Magma, comme tous mes copains de sixième à l'exception d'un seul, Ginger, qui faisait donc figure de héros parmi nous. Il fallait absolument que je me rattrape. Et justement, fort du succès de ce premier concert, les organisateurs en annonçaient un deuxième pour février. Comment l'ai-je appris ? Je ne sais plus. Peut-être par le prof de musique qui faisait du lobbying. Peut-être par de nouvelles affiches. Toujours est-il que je devais absolument voir ce groupe, Ange, dont j'ignorais tout, ou presque. Je me souviens juste d'une publicité pour un 45 tours aux titres intrigants, dans Best ou Rock & Folk, revues que je commençais à dévorer, « Le Soleil est trop vert » / « Le Vieux de la montagne », avec une photo des musiciens cheveux au vent ; de mon cousin, mon héros, écoutant un album à la pochette bizarre, *Caricatures* ; et de Jean-Bernard Hebey, mon autre héros, diffusant sur RTL, dans son émission *Poste Restante*, la reprise impressionnante de « Ces Gens-là » de Brel.

Mais c'était loin d'être gagné : j'avais onze ans, et il me fallait l'autorisation des parents. Mon beau-père était peut-être progressiste en politique, mais il était terriblement sévère en ce qui concernait les sorties. Et il avait une hantise absolue : la drogue. Il passait des heures à m'expliquer qu'il ne fallait sous aucun prétexte que j'accepte quoi que ce soit de la part des grands, et que si on essayait de me refourguer quelque chose, je devais absolument lui en parler et dénoncer ceux qui avaient fait ça. Je répondais mollement, « oui, oui, t'inquiète pas, c'est des histoires, il n'y a pas de drogue au lycée. » Je disais n'importe quoi. Ma mère ne disait rien, comme d'habitude. Mais là, j'étais coincé. Il ne voulait absolument pas que j'y aille, sûr que j'allais me faire agresser, ou droguer, ou les deux. À l'époque, aller à un concert de rock – ou de pop, comme on disait alors – ça n'était pas rien. C'était comme

avoir les cheveux longs. Un combat.

Je ne sais pas comment j'ai fait, mais il a dû comprendre que j'y tenais vraiment. Alors il a eu cette idée dingue, qui m'a laissé perplexe, voire en panique : on allait y aller ensemble. Quoi de pire pour un gamin voulant essayer d'avoir l'air dans le coup, au milieu de tous ces hippies délirants, que d'être accompagné par son père ? L'horreur. Et pourtant j'ai accepté. Et on l'a fait. Et ça n'a même pas réussi à me gâcher cette soirée magique qui a probablement changé ma vie.

Je me revois encore dans l'amphithéâtre bondé, rempli de chevelus aux looks et aux vêtements incroyables, tous plus grands et plus vieux que moi, l'air saturé de fumée, irrespirable, tentant de m'éloigner le plus possible de cet homme dont j'avais l'impression qu'on ne voyait que lui, incarnation absolue du monde *straight* : cheveux courts bien coiffés, lunettes d'expert-comptable, costard-cravate, bedaine apparente. La plupart des membres du public ont dû penser que c'était un agent des stups ou des RG. Même si, en fait, les gars des RG chargés d'infiltrer l'underground avaient évidemment l'air de freaks eux-mêmes, ce que je réaliserais bien plus tard, quand j'en rencontrerais un. Quoi qu'il en soit, j'étais incroyablement mal à l'aise. Mais ça n'a pas duré. Quand les lumières se sont éteintes et que le groupe est monté sur scène, j'ai immédiatement été fasciné par le son et la dégaine des musiciens, par tout ce que je voyais et entendais. Je ne reconnaissais pas la musique, et pour cause : c'était Mona Lisa, la formation de première partie, dont je n'avais jamais entendu parler. Le temps que je comprenne, après un court entracte, Ange s'est installé dans le noir total, avant d'apparaître, fantomatique et inquiétant, dans un halo de spots rougeoyants. Et là, j'ai réellement flippé. Pas besoin de drogues, j'étais complètement ailleurs, entre peur et émerveillement. La trouille venait en partie du jeu de scène du groupe, hallucinant. Il y avait deux orgues, placés tête-bêche, joués par les deux frères Decamps. Celui qui ne chantait pas, Francis, s'était mis un bas sur le visage. Il était absolument effrayant. En plus, les sons qui sortaient de son orgue semblaient provenir d'un autre monde. Le vacarme était total. Les paroles incompréhensibles. « Dame d'honneur et Chevalier ont grand

souci de société. » Qu'est-ce qu'ils racontaient ? C'était fabuleux. Que pouvait bien en penser mon beau-père, surveillant les joints qui passaient de main en main, à l'affût d'un danger omniprésent ? Je crois qu'il a tout de même apprécié la reprise de « Ces Gens-là », en grand fan de Brel qu'il était. Ça lui a peut-être sauvé sa soirée. Car l'ambiance était explosive. Je me souviens surtout de ça, de ce mélange de danger, d'inconnu et d'excitation. J'ai depuis assisté à des centaines de shows d'artistes que j'aimais cent fois plus. Je n'ai jamais retrouvé cette sensation, comme un junkie qui court inlassablement après le flash de son premier shoot.

L'apogée du concert a probablement été le moment où ils ont joué les deux titres de leur premier 45 tours, sorti l'année précédente – que je n'avais pas, je ne possédais quasiment aucun disque à ce moment-là, c'était trop cher. La salle était déjà en ébullition, avec la chaleur suffocante, la fumée, la sueur, le bruit, et les agités qui sortaient d'une manif contre Pompidou, Debré ou Marcellin, prêts à en découdre. Et là, Ange a balancé le fameux « Tout Feu Tout Flamme », un morceau incandescent, comme son nom l'indique – très différent de cette sorte de rock progressif moyenâgeux qui fera le succès du groupe par la suite – et celui de la face B, « Docteur Man », lui aussi hyper violent, dont le refrain mémorable faisait : « Mets le monde à feu et à sang / Et les cendres, jette-les au vent ! » Comment l'amphithéâtre n'a-t-il pas implosé à ce moment-là ? Je me le demande encore.

Je suis sorti de là remonté à bloc. La nuit noire, le froid glacial, l'hiver venteux, ce quartier morne, mon beau-père sinistre, l'ennui et la grisaille de ma vie, plus rien de tout ça n'avait d'importance. Plus rien d'autre n'existait que ce refrain qui tournait dans ma tête et m'échauffait le sang : « Je suis tout feu tout flamme / Vais au-devant du drame. » Et c'est exactement ce que j'ai fait.

La braiseuse

Tampa Simoni

J'étais de ces filles qui ne connaissaient pas la masturbation.

De par une éducation très stricte imposée dès mon plus jeune âge.
Et de par mon handicap :
mes deux avant-bras n'étaient plus pourvus de mains.
J'avais, à leur place, des moignons lisses et rose bonbon.

L'accident ne m'avait laissé aucun souvenir. À ma demande, ma mère m'avait maintes et maintes fois raconté l'incendie, les rideaux de ma chambre en feu, les cris, la panique et mon père m'arrachant aux flammes. Mes mains en cendres. La maison avait brûlé toute la nuit et encore un peu le matin suivant. Et puis, ça avait été fini. J'avais six ans. Aucune image n'était restée dans ma mémoire, l'incendie ne m'avait laissé que deux moignons en souvenir.

Et depuis l'incendie, ma mère m'avait interdit le sexe, car le sexe était dangereux.
Elle m'avait souvent répété qu'une enfant qui se masturbait était promise à la dégénérescence. Lors de mes toilettes, je passais furtivement le gant sur ma vulve, sans m'attarder, je devais être d'une impeccabilité absolue. J'étais intransigeante sur

l'exemplarité et la discipline.

Chacune de mes pensées impures me rendait malheureuse. Et quand les fourmis dans ma chatte se faisaient trop fortes, je gardais mes moignons bien serrés contre ma poitrine, et je respirais fort. En général, les fourmis s'atténuaient au bout de quelques expirations et je reprenais mes activités de gosse pré-pubère.

J'étais devenue de ces femmes qui ne connaissaient pas les relations sexuelles.

Ma mère m'avait interdit le sexe, car le sexe était dangereux.

Et je ne pouvais lui donner tort : arrivée à l'âge des premières rondeurs, je m'aperçus que je n'excitais que les dégénérés, ces adorateurs de membres coupés, ces satanistes d'acrotomophiles. Je représentais à leurs yeux un beau trésor : une amputée bilatérale des mains, avec, en bonus, une amputation traumatique, et non-congénitale. De ce fait, leur satisfaction était totale en raison des cicatrices que je présentais sur les moignons. Leurs regards, posés sur mes boursouflures, faisaient mousser l'écume sur leurs lèvres. Ils me dégoûtaient et me faisaient peur.

Moi, je voulais plaire à un homme normal.

Mais, un homme normal aimait les femmes normales, les femmes avec des parties non-manquantes, les femmes entières. Un homme normal était dégoûté par les moignons. Il n'y avait donc pas d'homme normal pour moi.

Les années passèrent tandis que j'étais occupée à vivre recluse et de ce fait, ma sexualité fut réduite à néant. Pour apaiser les fourmillements, je me nourrissais de littératures érotiques et de films pornographiques tout en réussissant l'exploit de ne jamais sombrer dans l'onanisme dégradant. Je ravalais fièrement mes montées d'orgasme et dominais de façon rationnelle mon corps mutilé.

J'étais devenue de ces femmes vierges et esseulées mais fières d'obéir à feu leur mère.

Tout changea la nuit de mes quarante ans ; une douleur réveilla mon existence désaffectée.

Elle débuta sournoisement dans mon bas-ventre, engourdissant mon clitoris.

Ce n'était pas le fourmillement habituel, c'était un élancement aigu que je n'arrivai pas à calmer malgré les compressions que j'exerçai au creux de mon entrejambe.

Un élancement aigu et tenace accompagné d'une légère fièvre.

Le lendemain, mon état général se modifia et je fus en proie à des hausses de températures intempestives tout au cours de la journée. Des bouffées de chaleur m'asphyxiaient sans crier gare et je lapais l'air pour ne pas convulser.

Puis, mon corps se mit à bouillir en interne. Je sentais les gouttes de sueur couler le long de mes aisselles comme les ruisseaux d'une lave ardente. Je me mordais frénétiquement les lèvres. Il m'était impossible de maîtriser ces bouffées de chaleur délirantes. Je me passais de l'eau sur le visage. Malgré cela, mon front suait en permanence. Mes moignons se faisaient moites et mes prothèses se décrochaient régulièrement. Je respirais bruyamment. Certaines crises de braise étaient si intenses que je n'avais pas d'autres solutions que de me frotter avec force contre le carrelage glacé de la cuisine. C'était dément mais bien réel. Et ma température continua de monter les jours suivants. Tous mes efforts restaient infructueux pour contenir ces montées volcaniques. J'avais toujours réussi à dominer mon corps, mais là, il m'échappait totalement.

Un mois passa de la sorte et mon état empira chaque jour davantage. J'avais perdu toute forme d'humanité et de conscience. La sueur m'aveuglait en permanence et mon esprit critique fondait comme neige au soleil. Des soupirs expiraient sur mes lèvres. J'errais, nue, dans les couloirs de la maison, des poches de glaçons scotchées sur mon ventre, ne sachant plus comment faire baisser mes fièvres.

Puis un matin, alors que je sortais de mon lit, la douleur dans mon bas-ventre revint encore plus forte. Je chutai violemment au sol, tordue en deux. Des fumerolles s'échappèrent de mon entrejambe et noircirent le carrelage.

Comme l'encens qui se consumait dans le feu, l'affreuse vérité

m'éclaira !

J'avais besoin de sexe !

Le sexe me délivrerait de ces insupportables chaleurs !

Cette fièvre ardente ne pouvait venir que des enfers ! Satan appelait mon nom !

J'étais une démone. J'étais de ces femmes chaudes et bouillantes !

Ma mère m'avait enseigné depuis mon plus jeune âge qu'il n'y avait rien de plus difficile à dominer qu'un désir sexuel, et, aujourd'hui, j'étais mise à l'épreuve.

Je progressai péniblement jusqu'à la salle de bain afin d'observer mon visage dans le miroir. J'étais blême, mes lèvres avaient pris une teinte violacée, mes yeux étaient noircis et ma peau gonflée par les cloques. Possédée.

Je compris que je n'étais pas frappée au hasard. J'empestais le pêché ! J'étais une pucelle, une vierge, à l'hymen intact, mais les pensées impures ne m'avaient jamais quitté depuis l'incendie. Mes nuits étaient troublées de songes érotiques. J'avais des idées répétitives à saveur sexuelle, des désirs grivois, des fantasmes sales et païens méritant le blâme.

Je mesurai alors la dimension punitive de ce phénomène, réservé aux femmes littéralement dévorées par un feu intérieur. La colère et l'humiliation s'emparèrent de moi, éveillant de nouveaux élancements sourds dans mon sexe ! J'avais pourtant été prévenue ! Toute pensée coupable entraînait après elle des désordres et des malheurs. Dieu me punissait. Je me jetai à genoux, les moignons joints sur ma poitrine sèche et je criai « Roi d'Amour, j'ai confiance en votre Miséricordieuse Bonté, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! »

Je me prosternai devant le seigneur et m'agenouillai au tribunal de la pénitence.

Plus concrètement, je m'imposai une stricte restriction d'images pornographiques, brûlai tous mes ouvrages érotiques, écoutai de la musique classique et relus des versets de la Bible. J'éloignai toutes mes pensées impures en me contorsionnant dans des positions de yoga complexes et en méditant. Je retirai mes prothèses, plaçai des

compresses d'eau froide sur mon entrejambe, une croix au dessus du lit et de l'ail en pendentif.

J'allai vaincre cet appel de sexe et Dieu me destinerait la première palme des vierges !

Je m'avançai courageusement à l'encontre des douleurs, car je croyais intensément en cette session de rattrapage. Et en plus de mes fièvres, je ressentis les premiers signes du sevrage : douleurs lombaires, douleurs dans les articulations, nausées, vomissements, larmoiements, frissons, sueurs, sensations de chaud-froid, de chair de poule, tremblements et augmentation de l'angoisse.

Malgré tous mes efforts, mes envies de consommation de sexe restaient obsédantes.

Force était de constater qu'au bout d'un mois d'asservissement total à un Dieu tout-puissant, je ne dominais toujours pas les forces du mal et les bouffées de chaleur se firent encore plus intenses. Je perdais connaissance plusieurs fois par jour. Les voisins se plaignirent au concierge du bruit lié à mes chutes fréquentes sur le carrelage.

Et le désir de sexe devint encore plus fort.

Je mangeai l'ail et jetai la croix dans la benne à ordures.

Ma température corporelle frôlait à présent les cinquante-deux degrés. Je transpirais du matin au soir, tout mon corps était déshydraté. Seule ma chatte était en permanence irriguée. Elle gonflait, tirant douloureusement sur mes chairs humides et moisies. Je passais mes journées enfoncée dans l'eau froide de mes bains, droguée par des mélanges de vinasse et de médicaments. J'étais flétrie et abattue, en proie aux orgasmes flottants inachevés. Plus rien ne me permettait d'atteindre le repos.

Alors je décidai de passer à l'acte.

De trouver et de consommer du sexe.

Ma mère allait se retourner dans sa tombe.

Dieu allait abattre sa colère sur moi.

Mais je ne pouvais plus lutter.

D'autant plus que je savais où trouver la queue salvatrice. Elle

appartenait à ce vrai connard qui habitait en-dessous de chez moi. Il ramenait des femmes différentes chaque soir et faisait profiter tout l'immeuble de ses râles nocturnes. Il m'avait souvent proposé de passer chez lui boire un verre quand nous nous rencontrions fortuitement devant nos boîtes aux lettres, lorgnant mes prothèses avec une fascination-répulsion qu'il avait du mal à masquer mais j'avais refusé chacune de ses avances. Jusqu'à ce jour.

Réunissant mes dernières forces, je me sortis de la baignoire, enfilai un peignoir sur ma peau flétrie, repassai mes lèvres d'un rouge vif et putassier, réajustai mes prothèses sur mes moignons glissants et avançai vers les escaliers du couloir. Je sonnai à sa porte. Il ouvrit et parut surpris de me voir, à moitié nue sur son paillasson. J'avançai et le poussai dans son salon, refermant la porte avec mon pied.

— Prends-moi !

Il eut un mouvement de recul. Ma demande était trop brutale, surréaliste.

— Prends-moi ! Ma voix se fit alors suppliante en descendant d'une octave.

Pensant avoir à faire à une voisine en mal de romanesque, il s'avança vers moi, sourire aux lèvres et dégagea sensuellement un de mes seins du peignoir. Je vis sa queue cogner contre la fermeture éclair de son pantalon.

— PRENDS-MOI PUTAIN !

Ma voix ne suppliait plus, elle ordonnait.

Il s'exécuta et fit descendre son pantalon sur ses chevilles.

Je m'allongeai sur la table basse tout en ouvrant largement mon peignoir et mes cuisses.

Il sortit sa queue bandante de son slip. Je sentais mon clitoris raidi à l'extrême. Il était gorgé de sang et pulsait de façon douloureuse.

Et sous mes ordres, il entra en moi de façon brutale.

C'est là qu'il hurla. Un cri rauque et désespéré. Sans fin.

Sa pénétration me secoua de spasmes, m'arracha un orgasme

atomique puis me fit convulser. Il s'agita et tenta de se dégager d'entre mes cuisses que j'avais resserrées autour de sa queue. De la fumée sortait de ma vulve. Je sentais à peine les veines gonflées de sa bite taper contre ma cavité vaginale. L'orgasme continua de me déchirer les reins, je me cabrai et vociférai des insanités. Puis, exténuée, portée aux confins d'une éruption clitoridienne, je relâchai lentement mon emprise et desserrai mes cuisses.

Il se dégagea.

À travers l'épais nuage, je pus apercevoir sa queue, ou tout du moins, ce qu'il en restait. Il hurlait, se débattait et tentait d'éteindre les flammes qui le consumaient en pressant ses mains contre sa peau. Trop tard. Toute sa queue était en cendres. On ne pouvait plus distinguer ce qui avait été son sexe.

J'ai contemplé ce qu'il restait : des décombres fumants.

Alors que je sombrais, délivrée et épanouie, la mémoire me revint.

L'incendie de mes six ans.

Moi, enfant, curieuse, désireuse de toucher la peau douce de mon pubis.

L'envie de caresser cette zone érogène si tentante.

Mes mains qui frôlaient mon clitoris.

Mon clitoris se redressant et m'appelant.

Mes doigts qui s'aventuraient dans l'ouverture de mon sexe.

Et la morsure violente de la brûlure.

Mes doigts qui s'embrasaient

puis

le feu qui mangeait mes mains entières.

Les auteur·e·s

:

François Huet

Après un quart de siècle de fier labeur comme libraire, il choisit de fuir avant que des *manadgeurs* analphabètes et des premiers de cordée sans scrupules ne le transforment en plante ikea. François Huet, alias RongeMaille quand il gratte dans son blog (c'est aussi un dingue de cinoche), s'amuse parfois à faire des blagues à la radio (*Mort aux rats* et *Piou Piou*, quelque part sur la bande FM de Montpellier), et rêve de pouvoir se prendre un jour pour le mix idéal entre James Ellroy, Anton Tchekhov, Jules Renard, John Fante et Gustave Flaubert. Tout en sachant qu'il n'y arrivera pas, ce qui le désole et le fait rire en même temps.
https://rongemailleblog.blogspot.com/

Pascal Dandois

Artiste béquillard et multidisciplinaire ayant publié textes ou dessins en revues. A participé à des anthologies et recueils ; *Dimension Violences* (Rivière Blanche), *Dimanches* (Les Deux Crânes), *Rimbaud et moi* (éditions du Pont de l'Europe), *Décalé* (Bloganozart),*Gainsbourg* (Lamiroy), *Sainte-Valentine 21* (Ska). A illustré Patrick Boutin : *Miroir, miroir* (Bozon2x éditions), et *Necromongers : Necro manigances Dandois saisissantes* (Urtica).

Philippe Sarr

Philippe Sarr consacre une grande partie de son temps libre à l'écriture. Aimant entretenir la confusion des genres et se jouer



des effets de continuité dans une textualité discontinue, il publie régulièrement des nouvelles dans diverses revues (*L'Ampoule, Hasardzone, Squeeze*...). Il est également l'auteur de deux romans : *Tagada* (La p'tite Hélène éditions) et *Les chairs utopiques* (Crispation éditions).
Il codirige depuis peu les éditions Sans Crispation.

Frédéric Roussel

Si vous vous rendez un jour à Bruxelles, vous croiserez peut-être Frédéric Roussel, mais les chances sont minces. Il passe le plus clair de son temps à dessiner, photographier, ou monter des films avec des bouts de ficelle (ses courts métrages, comme *Migraine* par exemple, ont gagné divers prix). Ou alors il est parti marcher, loin dans la nature, laquelle est présente dans ses récits, mais y révèle volontiers le caractère trouble, inquiétant, de nos profondes forêts intérieures. Des extraits de ses récits ont été publiés dans *Lichen* et *Traction-Brabant*. Aux éditions Hélice Hélas, il a publié *Grand Nord*, un récit dessiné inspiré de son expérience dans l'Arctique. Il a également auto-publié deux romans expérimentaux sous le pseudonyme de Sol Ferrières.
https://fredericroussel.ultra-book.com/?pr=public

Mickael Auffray

Né en 1982 à Angers, a besogné dans l'industrie avant de se frotter au domaine commercial, travaille désormais en tant qu'enseignant.
Est récemment passé d'écrits vains à écrits veines.
Influences : Maupassant, Carver, Orwell et Bukowski.
Biblio : *Ce coquin de Félix* aux éditions L'échappée belle, nouvelles dans des recueils collectifs aux éditions Rooibos, Rue Saint Ambroise, DDK, Bordulot.

Nadine Travacca

Née au bord de la mer elle vit aujourd'hui en Savoie.
Elle aime avec ses mots conjuguer le fragile et l'ordinaire, et quand elle n'écrit pas prêter sa voix à ceux des autres.
Elle collabore, pour le partage et la découverte, à des revues papier et numérique (*Lichen*, *Mot à maux*, *Cabaret*, *Méninge*, *Ornata*…), publie des textes courts, poésie ou nouvelles.

Jean Pouëssel

Né un 16 février, a vécu en Forêt Noire, sur l'île de Java, à la Réunion, en Corse avant de se fixer dans le Sud de la France.
A travaillé dans les secteurs de l'environnement, de la défense et de la sécurité. Ses nouvelles et sa poésie ont été publiées par des maisons d'édition et par des revues (Belfond, Le Cherche-Midi, Au Diable Vauvert, Pippa...)

Xavier Lhomme

En 2015, Xavier Lhomme est parti travailler en Alsace, dans une prison réservée aux personnes condamnées à de très longues peines. Depuis 2018, il a écrit plus de 70 nouvelles dont une vingtaine ont déjà été publiées. Abordant tous les genres, il y développe ses thèmes de prédilection qui sont les enjeux sociaux et écologiques, l'ambiguïté des comportements, l'individualisme et la non-communication, l'absurdité de la vie et du monde que nous avons créé.
https://xavierlhomme.blogspot.com/

Laurent Cruel

Propriétaire d'une péniche théâtre en région parisienne, à bord de laquelle il accueille de nombreux spectacles, il aime avant tout se raconter des histoires. Et quand elles lui plaisent, il essaie de les partager de toutes les manières possibles : pièces de théâtre, nouvelles, romans, récits… Il aimerait écrire des textes profonds, émouvants, marquants, mais l'humour et la dérision viennent toujours s'immiscer dans la narration, transformant irrémédiablement le tout en farce fantastique ou en parodie.
www.story-boat.com

Jean-François Bottollier

Né en 1957 à Grenoble il vit et travaille en région Lyonnaise.
Plasticien autodidacte il expose en solo ou collectif, beaucoup et partout en France. Il est présent dans des collections privées en France et à l'étranger : Fondation Renaud (Lyon), Collection du Musée d'Art Brut de Lanxi (Chine).
Auteur, il écrit des textes en vers souvent en lien avec les arts plastiques. Il a co-écrit et publié un conte pour enfants *Les rencontres d'Oscar et M'Amelita* et il publie régulièrement dans la revue *Trakt*, un essai et un poème sur l'œuvre de peintres et de sculpteurs.



http://www.artmajeur.com/bottollier

Quentin Pignon

Né en 1985, Quentin Pignon, après des études de technicien audiovisuel, travaille comme électron libre de la médiation culturelle. Entre deux interventions scolaires d'éducation aux médias, il s'adonne à l'éducation populaire et donne des cours de guitare. Culturellement, il se place à la croisée des chemins de Georges Brassens, David Fincher et King Crimson. Tel un punk philanthrope de bibliothèque, il aime l'érudition espiègle d'Umberto Eco et le sang chaud de Virginie Despentes. En 2021, il se décide à sortir ses écrits des tiroirs de sa chambre.

Marie Cheynel

D'origine franco-américaine, Marie Cheynel est née en 1989 à Paris, où elle vit et travaille. Après avoir bidouillé des fanzines pendant plusieurs années, elle se consacre aujourd'hui à l'écriture et à la photographie. Et parfois à l'écriture photographique.

Jérémy Thiébaud

Méditerranéen cracheur de mots (pas sur les tombes, préfère le papier et le numérique).
Pense que les petites choses sont plus grandes qu'on le croit et adore les gros mots en poésie. Surtout les biens gras, soulignés et en italique.
https://www.instagram.com/thiebaud_jeremy/

Carole Rivière

Artiste de théâtre, auteur.e et dramaturge, pédagogue tout terrain.
Elle puise son écriture au bord du réel.
Se lance dans la littérature, confinement oblige.
Des nouvelles sont parues chez Trois petites truites Editions (France) ; Revue *Caractère* (Canada).

Clacker

Quelque part entre les gorges du Rhône et l'océan Atlantique, Clacker a vu le jour en pleine nuit, sourcils froncés, résolu à ne pas crier. Pour compenser, et parce qu'il est un peu exhibitionniste, il a décidé quand il serait grand de beugler dans un micro, sur scène

et devant des inconnus, toujours en pleine nuit, pour pas un rond. Il a probablement eu envie d'écrire des nouvelles pour la même raison.

Cati Roman

Voyage essentiellement et par différents moyens.

Stan Cuesta

Stan Cuesta a eu plusieurs vies. Il a été chanteur, musicien, journaliste musical, auteur et traducteur de nombreux livres sur le rock, la chanson, la contre-culture. Et plein d'autres choses. Ses nouvelles perturbent certaines revues qui lui reprochent d'écrire à la première personne des récits apparemment autobiographiques. Qui ne seraient donc pas des nouvelles. Il semblerait que la définition précise de ce que doit être une nouvelle lui échappe. Il s'en fout.

Tampa Simoni

Ce n'est pas son vrai nom, c'est celui de la femme dont elle est amoureuse et qu'elle rêve d'incarner. Celle qui garde rancune à ses ennemis et qui affectionne les vengeances dévorantes. A travers des textes courts à fins tragiques, elle signe un pacte avec le passé qui ne passe pas. Tampa Simoni, un bien joli nom... ça sonne sensualité, ça sonne bile noire, ça sonne « guérillère », ça sonne bien.

L'amour passe, paraît-il, mais la vengeance ! Ah ! Le temps la rend plus belle et plus terrible ! Pamphile Lemay

Rendez-vous en fin d'été 2021 pour le prochain numéro

■■■

Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

■

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette : Éfélyd
Illustration couverture : Gordon Johnson
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-22-3

Dépôt légal : Mai 2021